Domfront
215
v. 1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mademoiselledev01viel

MADEMOISELLE

DE VERDUN.

I

E. Dépée, Impr. à Sceaux.

MADEMOISELLE

DE

VERDUN,

TROISIÈME PARTIE DU

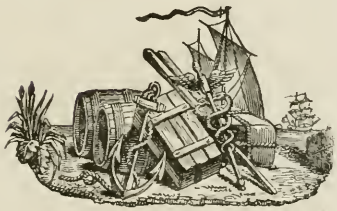
Faubourg Saint-Germain,

PAR LE COMTE

HORACE DE VIEL-CASTEL.

Deuxième Edition.

TOME PREMIER.



PARIS,

LADVOCAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1842

INTRODUCTION.

Veni et ostendam tibi damnationem meretricis magnæ; quæ sedet super aquas multas, cum qua fornicati sunt reges terræ, et inebriati sunt qui inhabitant terram de vino prostitutionis ejus.

Apocalypsis.

AU PRINCE

ELIM MESTCHERSKY.

MON CHER ELIM,

Les deux nouveaux volumes que je vous envoie complètent la première série de mes études sur le faubourg Saint-Germain; j'ai essayé de faire passer sous les yeux de mes lecteurs, les mœurs et le langage d'une société, peu ou mal explorée jusqu'à ce jour. Cette tâche, je

l'ai entreprise sans haine, comme sans partialité, je la termine avec la satisfaction de ne m'être pas un seul instant écarté du but que je m'étais proposé.

Votre excellente famille et vous, mon cher Elim, m'aviez donné trop de preuves d'intérêt et d'attachement sincère, pour que je ne regardasse pas, comme une obligation de cœur, d'inscrire votre nom en tête de ce dernier ouvrage.

Vous avez bien voulu juger mon travail littérairement, avec toute l'indulgence de votre amitié; vous avez jugé mes intentions d'après la connaissance qui vous était acquise de mon caractère; vous l'avez aussi jugé, en vous reportant à ces longues conversations, qui firent que nous nous liâmes d'une sincère affection, pendant votre séjour à Paris, parce que nos causeries franches, sincères, et notre

manière d'apprécier les hommes et les choses, sympathisaient parfaitement.

Avec vous, Elim, je ne cherchai pas à voiler ma pensée de cette dissimulation nécessaire envers le monde, qui vous demande avant toutes choses de farder la vérité d'un pied de rouge, afin de pouvoir la traiter *à coups de compliments*, ainsi qu'il est d'usage d'en agir envers les femmes de cour. Je me suis montré tel que j'étais réellement : vous avez connu tout ce que renfermait mon cœur, tout ce que recélait ma pensée, et vous êtes venu vers moi, comme je suis allé vers vous, me tendant la main et me disant : Je vous comprends ; ce que vous sentez, je l'éprouve ; ce que vous pensez, je le pense ; voulez-vous me donner votre amitié, je vous offre la mienne?

Entre nous deux, il ne s'est jamais

élevé un nuage dont se soit obscurcie un seul instant cette amitié, entre nous deux il ne s'est pas interposé un dissentiment dont se soient refroidis les sentiments que nous nous étions voués; j'ai rencontré dans ma vie de lâches inimitiés, et de plus lâches amitiés, la vôtre a toujours été pour moi douce, constante, bienveillante, et vous m'avez donné celle de votre famille, parce que votre famille nous a vus marcher sur la même voie, nous tenant par la main, et que vous avez dit en m'introduisant dans le salon de votre mère :

Cet homme est mon frère par la pensée et par le cœur.

Cette amitié, permettez-moi de le dire, j'en suis fier; cette bonne opinion que vous exprimiez, je la tiens à honneur, et si je la rappelle hautement, si elle me fait lever

la tête avec orgueil, c'est que je ne pense point avoir mérité de la perdre et que vous m'en avez renouvelé les expressions depuis que vous êtes loin de moi, avec la même chaleur que lorsque vous étiez près de moi.

Maintenant, vous comprenez, mon cher Elim, quelles raisons me font inscrire votre nom en tête de ma troisième partie du *Faubourg Saint-Germain*. J'éprouve le besoin de vous donner cette bien faible preuve de mon amitié reconnaissante, et je suis certain que vous ne calculerez point son importance, mais le sentiment qui l'a dictée. Scrutez-la sévèrement, mais faites-lui bon accueil; lisez-moi, jugez-moi, j'attends vos critiques. Entre vous et moi toutes relations sont affectueuses, vous me l'avez cent fois appris et je ne l'ai pas oublié.

Rappelez-vous ces soirées d'hiver que

nous savions prolonger jusqu'au jour ; rappelez-vous comment pour juger ce monde au milieu duquel nous vivions, chacun de nous puisait avec ardeur en sa mémoire, et en extrayait les matériaux d'un livre, bien plus fort, bien plus incisif que les misérables romans qui sont sortis de ma plume. Nous relevions alors tous les voiles de cette société, qui marche dans notre siècle, comme les femmes d'Asie, au milieu des populations esclaves. Quelquefois vous me reprochiez l'amertume de mes jugements, l'âcreté de mon langage, et je vous disais alors avec une profonde tristesse :

Vous n'êtes point un des citoyens de notre terre de France, mon cher Elim ; vous n'éprouvez pas au même degré que nous l'éprouvons, la douleur de voir disparaître peu à peu ce qui a fait

notre grandeur, notre renommée et la joie de notre orgueil : les révolutions marchent vite chez nous, le sang qu'elles ont répandu me fait horreur, mais les institutions, les idées qu'elles détruisent me flétrissent et me navrent. Cent batailles jonchent la terre de plus de cadavres qu'une révolution, et cependant cent batailles sont moins funestes à un empire ; les populations se reforment ; les croyances ébranlées guérissent rarement des blessures qui leur ont été faites.

Il y avait jadis en France, une aristocratie puissante, fière et noble, qui s'élevait au-dessus de nous tous, comme une tête chargée de lauriers : cette aristocratie était le blason resplendissant de tout un grand peuple, c'était ce peuple qu'on honorait en elle, c'était ce peuple qui s'élevait avec les honneurs dont on l'entourait. Aujourd'hui les émaux de

son blason s'effacent peu à peu, aujourd'hui cette aristocratie dont nous étions fiers se meurt, ou plutôt se suicide.

J'ai dit, dans mes deux précédentes préfaces, quelles armes l'aristocratie employait pour son suicide : j'ai dit la cause de mes attaques contre le faubourg Saint-Germain, je ne reviendrai point sur ces discussions qui m'ont fait beaucoup d'ennemis, qui m'ont établi au milieu du noble faubourg comme un paria atteint de quelque lèpre contagieuse.

Vous m'écriviez, il y a deux mois, mon cher ami, que vous considériez mon livre comme une œuvre d'une portée morale assez élevée, comme un indicateur exact des plaies de notre humanité sociale. Votre affection pour moi vous trompait, égarait votre jugement,

vous aveuglait sur les défauts, sur les vices dont elle est entachée.

Paris n'a été ni si courtois, ni si indulgent; ici *Gérard de Stolberg* et *Madame la Duchesse* sont mis à l'index: on les lit, mais on les réprouve; on les lit, mais on les flétrit du nom de pamphlets!

Ai-je cependant publié une série de chroniques scandaleuses, comme en publiaient jadis Tallemant des Reaux, Bussy Rabutin, ou le courtisan Saint-Simon? Ai-je souffleté vingt familles? ai-je servi la haine ou la vengeance de qui que ce soit? non; et voilà peut-être mon tort aux yeux de certaines gens. Si j'avais écrit un rude et sévère pamphlet, j'aurais aujourd'hui mes courtisans et mes flatteurs; si d'une question de choses, j'avais fait une question de personnes; si

j'avais forgé de prétendus mémoires, en souillant de leur fabrication quelque grandeur morte ou déchue ; si j'avais frappé les morts et certains vivants, au profit d'amours-propres contemporains, pas une voix ne s'élèverait pour me blâmer : on vanterait le tour ingénieux de mon esprit et la grâce de ma ravissante médisance.

Mais vous, Elim, mais moi-même, que penserions-nous de mon œuvre? voudriez-vous voir figurer votre nom en tête d'un pareil scandale; avoueriez-vous pour votre ami, un lâche qui frappe sous le masque, qui essaie de donner à ses mensonges honteux, la gravité de l'histoire ?

Vous ne le voudriez pas, et vous auriez raison.

Le monde, pour m'accuser, n'a vu que

des portraits dans mes livres, il a fait bon marché de leur morale et du fonds de l'ouvrage lui-même. Il a cherché des signalements dans la description physique et morale de mes personnages, il satisfaisait ainsi tout à la fois à son désir de me condamner et à son besoin de petites médisances, d'anodines calomnies, pour l'approvisionnement de ses causeries de salon.

Si j'avais voulu publier un pamphlet, certes rien n'était plus facile; si j'avais voulu mettre au jour, livrer à la publicité de scandaleux détails d'intérieur, comme Tallemant, Rabutin ou Saint-Simon, la quantité des matériaux m'eût seule embarassé, et ceux-là même qui se plaignent le plus haut de mes prétendues révélations sont les premiers à savoir que je n'ai voulu flétrir ni ma plume, ni mon livre de leur souvenir, mais que moi,

aussi, je possède les matériaux de six volumes d'*historiettes* semblables à celles de Tallemant, ou de quatre volumes pleins de honteux scandales, comme les *Amours des Gaules* de Bussy Rabutin.

Mon but n'a point été de jeter en proie à cette faim de publicité qui tourmente plus ou moins l'Europe, les turpitudes de la société française déchue; de flétrir des hommes et des familles, indignes colporteurs de beaux noms; j'ai voulu seulement m'en prendre aux choses, aux événements, aux masses, de cette décadence de notre société; j'ai cru trouver le vice, la corruption de ce temps-ci, dans cet excès de centralisation qui fait de Paris la France tout entière, qui lui prête cette puissance d'attraction, dont le reste de la France est la victime; qui établit les sociétés qui se meuvent dans son sein, comme les agents

les plus actifs et les plus puissants de l'abâtardissement de tout un grand peuple.

Entre toutes ces sociétés, mon cher Elim, j'ai choisi pour la soumettre à des appréciations plus approfondies, la société du faubourg Saint-Germain, vieux débris aristocratique de la société d'un autre siècle, qui ne se rappelle pas les traditions de sa jeunesse, et qui n'a rien puisé dans l'instruction du présent pour son avenir.

Quand mon regard et mon attention s'arrêtèrent pour la première fois sur le faubourg Saint-Germain, il apparut à mon esprit et à mes yeux, revêtu d'un éclat non moins brillant que celui dont jamais ait relui l'aristocratie de France en ses plus beaux jours. Puis, quand après des années d'étude et d'examen approfondi, j'eus mis à découvert

le fond de chacune de ces choses qui m'étaient apparues si belles, oh! alors, un dégoût amer, une tristesse sans consolation, s'emparèrent de mon âme.

Non-seulement le faubourg Saint-Germain me sembla une plaie pour ainsi dire incurable de la société française, mais encore un deuil profond pour tous ceux qui portent en leur cœur quelque amour de la patrie.

Dans notre faubourg Saint-Germain, mon cher Elim, vous le savez aussi bien que moi, et nous en avons souvent causé ensemble, la plupart du temps les vertus sont de simples apparences, les vices seuls sont des réalités irréfragables. Ne croyez point que je veuille accuser de cet état de choses les membres de la société même dont il est composé, non, mon cher ami, ils sont vic-

times, mais il faut le dire, victimes volontaires du fatal système de centralisation qui en deux cents années a bouleversé la face de la France.

Notre industrie, notre commerce, y ont peut-être gagné, mais la moralité de tout un peuple qu'est-elle devenue? mais ses croyances qui les reconstituera? L'industrie et le commerce dirigés dans un but d'intérêts égoïstes ont souvent fait périr les nations; car le jour où elles perdent leur croyance et leur moralité, le jour où elles se matérialisent complétement, elles arrivent à l'accomplissement de leurs destinées et disparaissent de la liste des peuples forts et puissants.

Dites-moi, sauf quelques exceptions, quelles sont les amitiés sincères que l'on peut rencontrer dans le faubourg Saint-Germain, les dévouements désintéressés, les parentés dévouées; l'égoïsme s'est in-

troduit partout, et l'égoïsme a tué les vertus qui ne lui rapportaient rien.

Dites encore, mon cher Elim, connaissez-vous parmi toutes ces femmes si élégantes, aux manières si gracieuses, à l'air si profondément ému ou rêveur, un amour, un seul amour véritable; un seul qui ne soit pas une coquetterie du moment, qui ait résisté à toutes les attaques du monde et toutes les séductions dont on l'aura entouré; connaissez-vous enfin une seule femme, sainte, grande, sublime, dans son amour vertueux ou coupable.

Vous n'en connaissez pas une seule; ni vous, ni moi, ni personne parmi ceux qui ont étudié la société dont je m'occupe de décrire les mœurs, ne pourrait en citer une seule.

Je ne parlerai pas des sentiments po-

litiques du faubourg Saint-Germain, dans ces sentiments politiques je retrouve encore l'égoïsme, mais ici mal calculé, l'égoïsme d'instinct, celui que l'on pourrait nommer le péché originel de notre époque, car il naît avec nos enfants, ils le sucent dans le lait de leurs nourrices, ils le fortifient des conseils de leurs parents.

Ainsi l'amitié, les liens de famille, l'amour, la politique, toutes ces croyances humaines, toutes ces religions du cœur, sont soumises à la tyrannie d'un égoïsme étroit et honteux. Ainsi tout ce qui compose la moralité d'un peuple est détruit.

Plusieurs personnes m'ont demandé pourquoi chacun de mes livres présentait en première ligne, comme principal personnage, une femme presque toujours fort maltraitée dans mes appréciations.

A cela je vais répondre et expliquer cette préférence qui me fait, en attaquant le faubourg Saint-Germain, diriger la plus grande partie de mes accusations contre son élément féminin.

Le faubourg Saint-Germain n'est, à proprement parler, qu'un grand salon, à la représentation perpétuelle duquel on sacrifie tout, croyances, jeunesse, liberté. Les rois de ce salon sont les femmes qui le dirigent à leur gré, qui impriment une direction à tout ce qui s'y meut, à tout ce qui s'y fait, à tout ce qui en dérive. Que de fois ne dit-on pas, en parlant d'un nouvel hôte admis par ce monde : Cet homme a du feu, de l'esprit, mais il lui manque ces habitudes élégantes et de bon goût, que lui fera acquérir la société des femmes; leur influence se fait sentir partout, leur domination est absolue; dans le faubourg

Saint-Germain, les jeunes femmes commencent la réputation d'un homme à la mode, l'approbation des vieilles femmes la confirme ; seules, elles sont compétentes pour prononcer en dernier ressort et avec toute l'autorité morale d'une vie passée dans ces grands combats, où elles voient s'engager tous les novices qui briguent leurs suffrages.

Ce sont les femmes qui font les mœurs, ce sont elles qui font les siècles galants, licencieux ou chevaleresques ; car dans chacune de ces catégories, elles sont toujours le but vers lequel tendent les passions de l'homme, la récompense qu'elles ambitionnent.

De cet empire forcé que les femmes exercent sur les passions humaines, mon cher Elim, est né leur domination ; plus la société tend à se civiliser, plus elle marche dans ce qu'elle nomme les voies

du progrès, plus l'empire des femmes devient puissant, plus il est incontestable. Dans les classes inférieures, la femme ne possède la plupart du temps qu'un pouvoir très-borné, qu'il lui faut renouveler chaque jour, par les artifices d'une grossière coquetterie.

Dans les classes inférieures de la société, la femme, par la nécessité de sa condition, se matérialise trop pour imposer une autorité toute d'illusion, au mari, qui n'estime en elle que de robustes appas et la science d'un travail presque masculin.

Pour l'homme destiné aux rudes labeurs qui font gagner à grand'peine, un pain misérable, une femme est une femelle destinée à produire un certain nombre de petits, ouvriers futurs et nécessaires du ménage qui s'établit.

Mais l'échelle de la société s'élève de

plusieurs échelons, mais nous arrivons au faîte, mon cher Elim, tout change; la femme ne subissant plus les mêmes conditions d'existence, n'a plus pour ainsi dire la même nature. L'homme ne la considère plus comme une femelle nécessaire seulement à la reproduction de son espèce, comme un ouvrier associé indéfiniment à ses travaux.

Elle devient une sorte de divinité qui marche entourée d'hommages adulateurs, depuis les années de son adolescence, jusqu'à sa mort.

La femme, dans l'ordre le plus élevé de la société est d'abord corrompue, puis elle passe à l'état de puissance corruptrice, et c'est surtout alors que son empire est sans bornes, c'est alors qu'elle porte son influence bonne ou mauvaise, comme une arme terrible qui va fauchant en aveugle tout ce qui borde sa route.

Si l'on veut étudier une époque, si l'on veut s'attaquer aux vices rongeurs de cette époque, si l'on veut mettre à nu le hideux squelette couvert de lèpre d'une société civilisée, il faut commencer ses études, ses observations, par l'élément féminin de cette société.

L'histoire des femmes d'une époque quelconque, l'expliquera moralement mieux que ne le pourraient faire les paroles de la philosophie et de l'histoire.

La femme du XIXe siècle n'est ni très-corrompue ni très-vertueuse, elle n'a ni beaucoup de sens ni beaucoup de cœur; mais elle a de tout cela un peu, et par dessus ces deux trésors qui lui sont pauvrement départis, elle possède une incommensurable curiosité, un désir sans bornes de se livrer au charme de l'*inconnu*, à tout l'inattendu qu'il apporte avec soi. Les femmes du XIXe siècle sont très-*psycolo-*

gistes, toutes leurs fantaisies grimacent plus ou moins bien la passion, car elles ont le désir d'étudier sous toutes ses faces l'être moral auquel elles se dévouent momentanément.

Mon premier roman, *Gérard de Stolberg*, a voulu peindre la femme qui a plus de coquetterie que de cœur, plus de sécheresse dans l'âme que d'entraînement des sens, la femme qui compterait facilement les boutons de votre gilet pendant que vous ouvrez pour elle tous les trésors de votre cœur et que vous dépensez les plus pures exaltations de votre jeunesse, à genoux devant elle, comme devant une madone.

Madame la duchesse, est au contraire une femme qui a des sens, un cœur, de l'imagination, mais qui a régnant souverainement en son âme, une ambition, un désir

de briller auxquels elle sacrifiera toutes les joies de son existence et tous les dévouements qui lui auront été prodigués.

Ces deux femmes que j'ai déjà décrites, mon cher Elim, sont les deux anges du désillusionnement que Dieu a laissés entre le ciel et l'enfer et que l'on rencontre toujours une fois dans sa vie.

Attrayantes et pleines de grâces, ces deux femmes se font suivre par la foule des jeunes hommes ardents aux plaisirs, ardents à l'amour véritable; elles forment les réunions, les coteries, elles sont le drapeau du noble faubourg.

Elles sont encore les Armides de ce Renaud que rien ne peut réveiller et que l'on nommait jadis la noblesse de France.

J'ai dû peindre ces deux caractères de

femme autour desquels j'ai groupé quelques-unes des figures de ce monde du faubourg Saint-Germain qu'elles entraînent dans le tourbillonnement de leur existence.

Aujourd'hui, j'arrive vers vous avec *Mademoiselle de Verdun* ; Mademoiselle de Verdun encore arrêtée parmi ces femmes que le monde veut corrompre; Mademoiselle de Verdun, la vertu et la croyance réunies, et par conséquent la plus malheureuse de mes trois héroïnes, celle que le désillusionnement des croyances humaines frappera du coup le plus terrible. Mademoiselle de Verdun sera, si vous voulez, le martyr chrétien dans le cirque ; un vieil empereur présidera aux jeux, les bêtes féroces rugiront dans leurs cages.

La chrétienne sacrifiera-t-elle aux faux

dieux, à Vénus l'impudique, aux Grâces honteusement voluptueuses?

Je l'ignore, mon cher Elim, je ne connais qu'un épisode de sa vie, et dans la crainte de désenchanter le cœur de toutes choses, ici-bas, je veux laisser un voile épais sur le reste de ses jours, sur ses autres joies ou ses autres douleurs.

Ma première série d'études sur le faubourg Saint-Germain est close avec Mademoiselle de Verdun; peut-être ne poursuivrai-je pas la tâche que je me suis imposée, plus loin que ces premières limites; peut-être arriverai-je à des travaux plus sérieux, si le dégoût ou la fatigue ne me forcent à m'arrêter en chemin.

Maintenant je dois le dire à mon éternelle confusion; l'auteur du *Faubourg Saint-Germain* a été jugé par ceux dont il

esquissait les mœurs, comme un homme digne de la *hart*, ou d'une lettre de cachet, si la Bastille existait encore. Heureusement pour lui, ce pauvre auteur sait la valeur de ces airs de mépris que se donnent ceux qui, pour ne point se mépriser eux-mêmes, se mettent à mépriser les autres en manière de représailles.

Cependant, pour n'être injuste envers personne, pour n'être point accusé d'apprécier les masses sans établir aucune exception; cependant pour accomplir ce texte de l'Evangile qui ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient; je dois déclarer que tous mes juges n'ont point prononcé contre moi, avec cette légèreté de conscience, avec cette dédaigneuse partialité.

Quelques-uns, ce dont je leur rends

grâces ici d'un cœur sincèrement touché, ont bien voulu prendre mes livres au sérieux, ils en ont cherché le but et discuté la moralité, en mettant de côté avec une grande noblesse d'âme, tout esprit de coterie; et parmi ces juges, il en est un surtout auquel j'ai voué une profonde reconnaissance, il en est un dont les observations et les critiques me paraîtront toujours d'un grand poids, me sembleront en toutes circonstances dignes d'être examinées et débattues dans le plus intime de ma conscience.

Celui-là m'a fait entendre des paroles pleines d'un intérêt auquel je ne puis demeurer insensible, que j'ai pesées mûrement; et le jour est arrivé de lui répondre avec la même franchise que celle dont il a bien voulu se servir à mon égard.

« Etes-vous bien sûr, me disait-il, d'être

» resté juste ! tenez-vous compte aux ha-
» bitants du faubourg Saint-Germain
» d'une position qui ne laisse pas que
» d'être difficile? Croyez-vous qu'ils trou-
» veraient certainement et d'abord dans
» leurs terres, une existence et une
» influence à laquelle les mœurs ac-
» tuelles résistent, à laquelle s'opposent
» avec fureur l'esprit de parti et la ja-
» lousie. »

Cette objection, je vous l'avoue, me parut grave et difficile à résoudre; je repris un à un tous les arguments que j'avais fait valoir, dans mes deux préfaces de *Gérard de Stolberg* et de *Madame la Duchesse*, en faveur de la *décentralisation*. J'examinai la valeur de mes attaques contre le funeste *sardanapalisme* du faubourg Saint-Germain, je descendis dans ma conscience avec toute la réflexion d'un homme qui cherche à reconnaître l'er-

reur ou la vérité de la cause qu'il a embrassée et je restai plus convaincu que jamais de la nécessité, pour l'aristocratie française, d'une émigration qui seule pouvait la régénérer.

Peut-être l'influence qu'elle est appelée à exercer sur les populations, en se retirant au milieu de ses propriétés, ne sera-t-elle pas immédiate, me disais-je, mais elle sera certaine, pour un avenir peu éloigné : et cette aristocratie, population inutilement perdue dans une grande ville, deviendra puissante par sa fortune, influente par ses lumières, lorsqu'elle se répandra, dans les provinces de France, pauvres de son absence.

Tandis que ces réflexions s'incrustaient comme des vérités indestructibles et flagrantes en ma pensée; tout à coup les faits, vérités plus flagrantes encore,

sont venus fortifier mon jugement de tout le poids de leur certitude.

Un homme, jeune, appartenant à une des familles les plus illustres de la Bretagne, abandonne Paris, revient vers le pays, qui a connu toutes les illustrations de ses pères, il se rencontre près de lui un habile mécanicien, dont les jours et les nuits se sont passés à concevoir et à exécuter le modèle d'une machine qui doit doubler l'activité du commerce de la Loire, qui doit soumettre ce fleuve à la navigation pendant toutes les saisons de l'année, personne ne veut se fier à la parole de l'habile ingénieur, l'argent manque à son entreprise; sans argent, elle demeurera stérile entre ses mains. Sans argent il reste dans l'obscurité et la médiocrité, et de grandes provinces perdent l'espoir d'un accroissement de commerce, d'un perfectionnement

d'industrie, et la perspective non moins fondée d'un accroissement de valeur de leurs propriétés dont les produits n'attendent qu'un débouché.

Mais l'homme qui a fui Paris pour retrouver dans sa bonne province l'influence que nul sacrifice n'aurait pu lui donner dans la ville des corruptions et de la décadence, se montre alors; fournit à l'ingénieur l'argent nécessaire à la confection de ses machines, organise une société dont il garantit toutes les actions sur ses propriétés, et la navigation des fleuves est acquise au commerce; et toute une province reconnaissante, sans lui demander compte de ses opinions, sans fouiller au fond de son cœur pour savoir quelles espérances ou quels regrets il conserve, sacrés, lui donne presque les honneurs de la députation.

Deux voix seulement manquent à son

élection. Comme pour venir en preuve à la thèse que j'ai soutenue, ce fait s'est passé peu de temps après la publication de *Madame la Duchesse*, alors, que je cherchais une réponse toute puissante à la question qui m'avait été adressée :

« Croyez-vous, qu'ils trouveraient cer-
» tainement et d'abord dans leurs terres
» une existence et une influence ? »

Vous savez, mon cher Elim, que je compte au nombre des qualités que je m'accorde, l'entêtement de la conviction, donc plus que jamais, plus encore que dans la préface de *Madame la Duchesse*, je crierai au faubourg Saint-Germain : Renoncez à vous parquer dans la grande capitale, dans la sentine de toutes les impuretés, comme un peuple vaincu que l'on retient en ôtage.

Laissez donc monter jusqu'à votre

front la rougeur de la honte, à la pensée que vous vous trouvez sous le servage de la boutique et de la chicane, qui à force d'avoir réclamé l'égalité et d'en avoir profité, ne veulent plus l'admettre d'eux à vous.

Encore une fois, ce roman-ci est une attaque à la constitution sociale du faubourg Saint-Germain et seulement à sa constitution sociale, cause de tout le mal que je déplore.

Dans votre lointain pays, vous êtes bien éloignés de souffrir de l'excès de centralisation ; croyez-moi, fuyez cet excès si vous le pouvez : sûrement quelques zélés progressifs prêcheront la centralisation en Russie, comme un aide à la civilisation, comme un puissant auxiliaire d'une bonne et prompte administration ; gardez-vous de vous laisser entraîner à cette trompeuse amorce.

La centralisation vient en aide aux gouvernants, mais elle finit par faire disparaître les peuples, leurs nationalités et jusqu'à la trace de leurs pas. La centralisation s'entoure de déserts et sème de ruines les champs qui l'environnent.

L'Égypte a connu ce progrès civilisateur, elle aussi a eu son faubourg Saint-Germain; que reste-t-il aujourd'hui de l'Égypte? des sables, des déserts, un fleuve qui s'enfuit à travers des terres silencieuses, et partout des ruines sur lesquelles, boivent et fument des Turcs, insolents vainqueurs des races anéanties.

L'Égypte est un cimetière dévasté; l'Égyptien n'est plus qu'un chétif et tremblant esclave, qui ne sait pas même l'histoire de ses temps héroïques, et qui croit en regardant les pyramides construites par ses pères, que les génies de la fable

turque ont seuls pu accomplir de tels ouvrages.

Ici, je m'arrête, mon cher Elim, j'ai hâte de terminer ces deux volumes pour vous les envoyer, pour vous demander votre opinion sur cette troisième partie, complément d'une pensée unique; vous avez connu le monde parisien tel que je l'ai étudié, vous pouvez donc mieux que beaucoup d'autres, apprécier la vérité de mes peintures ou leur reprocher une infidélité, qui, croyez-moi, serait bien involontaire de ma part.

Si l'on demandait jamais dans la ville de Pétersbourg quel est le peintre qui a tracé le portrait du faubourg Saint-Germain, et quel motif l'a conduit à le représenter sous de si noires couleurs, dites, mon cher Elim, que ce peintre est un homme plein d'amour pour son pays, rempli

du désir de le voir échapper à la destruction et aux déserts; dites qu'il a fallu du courage à ce peintre pour affronter le courroux de toutes les corruptions qu'il signalait, pour n'être arrêté, ni par les haines, ni par les hideuses calomnies, ni par l'abandon de quelques amis, de quelques affections, sur lesquels il croyait pouvoir compter. Enfin, dites ce qui est et ce qu'à Paris la société du faubourg Saint-Germain refuse de croire, pour m'accabler d'accusations dédaigneuses. Dites quel est le but de mon livre, quelle est sa moralité, et que son auteur n'a voulu ni faire un pamphlet, ni spéculer sur le scandale des allusions personnelles.

Encore une fois, adieu, mon cher Elim, conservez-moi votre amitié et croyez à la mienne, que rien au monde ne peut altérer; tâchez de tourner vos pas vers la France, ou vous m'obligerez à con-

duire les miens du côté de Pétersbourg, et vous savez que de tous les peuples paresseux, le Français est celui qui change le plus difficilement de place.

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL.

Paris, juin 1838.

VERSAILLES.

Elle m'apparait aujourd'hui vivante et sous les traits d'un homme, cette sombre puissance, qui, dans ces temps orageux, plana sur nos têtes.

E.-T.A. Hoffmann.

MADEMOISELLE

DE VERDUN.

I.

Dans une petite maison de la rue Saint-Louis, vivait à Versailles en 1824 un vieux gentilhomme, qui depuis le retour de l'émigration avait fixé sa demeure dans cette ville.

Son intérieur se composait de sa fille, âgée de quinze ans, et d'une seule servante,

sa fidèle domestique ; ce vieux gentilhomme avait perdu sa femme peu de temps après la naissance de son unique enfant, nul ne lui connaissait de parents, et quant à des amis, toutes ses relations se bornaient à visiter chaque jour, ou à être visité, par un ancien compagnon d'armes, rayé comme lui de la liste des émigrés, et comme lui fixé à Versailles.

Le retour dans leur patrie de ces deux nobles débris de l'armée de Condé avait eu lieu vers le commencement de la période impériale; Versailles alors se trouvait choisie, comme une sorte de ville de refuge, par une fraction assez considérable de la société royaliste; cette société, composée de victimes arrachées aux échafauds révolutionnaires, ou d'émigrés survivants aux malheurs de l'exil, s'y était fait une habitude d'une douce intimité, comme

les membres réunis d'une seule et même famille, elle s'occupait peu en apparence des événements politiques, savait enfermer ses espérances en son cœur, et par l'affectation de son indifférence, elle échappait aux investigations de la police impériale.

Cet état de choses dura jusqu'à la restauration de 1814; mais alors le faisceau de la société royaliste de Versailles se rompit, chacun des membres qui le composaient s'élança vers Paris, pour se trouver des premiers à solliciter le prix de ses infortunes ou de son dévouement.

A cette société, que le malheur et une conformité de destinées, avait réunie dans les mêmes habitudes, avait agglomérée dans des relations intimes, la restauration fit succéder une société plus brillante, mais plus divisée; l'opinion royaliste, si compacte jusqu'alors,

se fractionna en plusieurs nuances, d'où naquirent des sociétés tout à fait distinctes, pour ainsi dire ennemies.

La nouvelle maison du roi peupla Versailles de gardes-du-corps, et des officiers des grandes et des petites écuries, de la vénerie, et des gouverneurs et employés supérieurs des châteaux royaux de Versailles et Trianon. Les bals et les fêtes se succédèrent, les étrangers, attirés par la beauté de la ville, son air pur, ses grands hôtels, son palais, ses promenades, son parc et sa proximité de Paris, choisirent Versailles pour s'y fixer; les Anglais surtout, avides à cette époque de voir la France, dont les longues guerres de l'empire leur avait interdit l'accès, se précipitèrent à flots sur notre continent; Versailles leur plut, en quelques mois Versailles fut peuplé d'Anglais, et toute cette nouvelle population, composée des gardes-du-corps, des of-

ficiers de la grande et de la petite écurie, de la vénerie et des châteaux royaux, et des Anglais, dont le nombre augmentait chaque jour, prêta pendant quelques années à la ville de Versailles les apparences trompeuses d'une résurrection.

Chaque soir, pendant l'été, le fameux tapis vert, cette allée si connue du parc de Louis XIV, se couvrait de promeneurs élégants, les bains d'Apollon ouvraient leurs grilles, pour des concerts exécutés par les musiciens des gardes : et les dimanches, quand jouaient les grandes eaux des bassins, Paris se joignait à Versailles pour jouir de ce magique spectacle.

Cependant la petite maison de la rue Saint-Louis, dont il a été question en commençant ce chapitre, ne participait à aucune de ces fêtes, rien n'avait été changé dans

le train de vie ordinaire de ceux qui l'occupaient. La restauration ne paraissait avoir eu aucune influence sur leur bien-être, et leur ambition ne s'en était nullement émue.

M. le chevalier de Verdun, tel était le nom du gentilhomme qui habitait la rue Saint-Louis, était le fils cadet du marquis de Verdun, l'un des plus riches seigneurs du Poitou; il avait été destiné de bonne heure par son père à entrer dans les ordres, un bénéfice considérable lui était même promis; mais doué d'une imagination vive, il s'éprit encore fort jeune de la fille d'un pauvre officier retiré, noble comme le roi, il est vrai, mais pauvre comme Job il faut le dire ; vainement le marquis de Verdun s'opposa-t-il à cet amour, vainement voulut-il sévir contre son fils, ce fils sut lui résister, et, après quelques années tribulations, les deux amants furent

unis; mais le marquis de Verdun déshérita l'enfant rebelle; puis il mourut deux ans avant la révolution, sans avoir pardonné, et laissant toute sa fortune à son fils aîné, auquel il avait depuis quelques années acheté un régiment, et qui était cité parmi les *beaux* de la cour, comme un des plus spirituels et des plus agréables.

Le nouveau marquis de Verdun ne s'inquiéta point de son frère, qui, disait-il, avait fait une folie. La révolution arrivait à pas de géants, fauchant tout sur son passage; ici démolissant des châteaux, là faisant tomber des têtes, arrosant les places publiques du sang des gentilshommes; et confisquant leurs biens; nulle loi n'était restée assez puissante pour garantir, à ceux qui auraient voulu demeurer neutres, ni sécurité ni protection. La tête du malheureux Louis XVI venait d'être tranchée

des massacres avaient eu lieu dans les provinces et dans les prisons mêmes de la capitale. Tout ce qui de la noblesse n'avait point encore émigré, comprit qu'il fallait en venir à ce parti extrême, et le marquis et le chevalier de Verdun furent de ce nombre ; le marquis se rendit auprès du comte de Provence, le chevalier rejoignit cette armée de gentilshommes, en tête de laquelle marchaient trois générations de Condé, en tête de laquelle se montraient au milieu des plus vives attaques un grand-père, un père et un fils, derniers rejetons d'une race de héros, combattant au cri de *vive la France*, et faisant respecter leur royale origine des républicains mêmes qui leur étaient opposés.

Mais enfin cette brave armée de Condé fut dissoute, la France se rouvrit aux émigrés, le chevalier de Verdun obtint sa ra-

diation de la liste de proscription, et il vint se fixer à Versailles; quant à son frère, le marquis de Verdun, qui avait lié sa fortune à celle des frères de Louis XVI, il les accompagna en Angleterre, et ne rentra qu'avec eux, en 1814.

Le chevalier de Verdun, déshérité par son père, avait perdu dans les malheurs de l'émigration le peu de fortune, qu'il tenait de sa mère; rassemblant les faibles débris de son bien-être passé, il parvint à se constituer trois mille livres de rente, avec lesquelles il s'apprêta à vivre dans la plus stricte retraite. Au mois de juin 1809, sa femme mourut en donnant le jour à une fille, et le pauvre chevalier demeura seul, isolé de toute consolation, inquiet de l'avenir d'une enfant, dont l'arrivée en ce monde avait été pour lui un mélange de douleurs et de joie.

Vers cette époque, un de ses compagnons

d'émigration, le baron de Minville, pauvre comme lui, isolé comme lui, veuf comme lui, choisit aussi Versailles pour résidence; l'amitié de ces deux hommes malheureux se cimenta de la fraternité de leurs infortunes; le baron de Minville avait un fils plus âgé de deux ans que la fille du chevalier Verdun; les enfants devinrent inséparables dans leurs études comme dans leurs jeux, et les deux pères s'habituèrent bientôt à ne voir qu'une seule famille dans leurs deux intérieurs.

Ils ne connaissaient personne dans la ville de Versailles, et personne ne s'inquiétait d'eux; leur vie s'écoulait solitaire et ignorée, heureuse autant qu'il était possible qu'elle le fût, avec les regrets du passé et l'incertitude de l'avenir.

Souvent, par les belles journées de l'été,

les deux émigrés allaient s'asseoir aux pieds de la statue de Curtius, à l'entrée du bois Satory, et là, ensevelis dans une commune pensée, ils contemplaient de loin les grandes terrasses et le magnifique château de Louis XIV, ses jardins suspendus et ses deux grands escaliers de pierre qui descendent du palais vers la pièce d'eau des Suisses, les deux bons gentilshommes sentaient leurs cœurs se gonfler à la vue de ces lieux devenus si déserts; l'amertume des souvenirs les navrait profondément, et des larmes silencieuses s'échappaient goutte à goutte de leurs paupières.

Versailles abandonné, muet, désert, Versailles ruiné, était pour eux comme la chronique encore debout de leurs jeunes années; c'était dans ces murs qu'avaient commencé la série de leurs souvenirs, la série de leurs infortunes. Dans Ver-

sailles ils avaient vu la royauté arrachée de son palais, et la noble couronne de France remplacée, sur le front de Louis XVI, par l'ignoble bonnet rouge; dans Versailles ils avaient vu couler sur les escaliers du château, sur le pavé de ses cours, le sang de gardes fidèles, ils avaient entendu les hurlements d'une stupide populace insulter une monarchie qui descendit du trône le jour où elle quitta le château de Louis XIV.

Chaque pierre de cet immense édifice leur parlait un triste langage, leur racontait un douloureux passé, les faisait revenir, en franchissant les années écoulées, vers un temps totalement effacé. C'était de cette fenêtre, qu'ils montraient du doigt avec émotion, que Louis XVI s'était présenté au peuple, c'était par cette grille dédorée, que la populace des faubourgs de Paris, et les

hideuses mégères qui l'accompagnaient, s'étaient introduits dans le château; là des gardes-du-corps avaient été massacrés, et de ce vestibule, sous lequel on entendait actuellement le vent s'engouffrer comme un long gémissement, la reine, la vertueuse reine et ses deux enfants, destinés, l'un au martyre, l'autre à d'inconsolables infortunes, étaient montés dans la voiture qui les ramena prisonniers vers Paris.

Puis, s'ils tournaient leurs regards du côté de la ville, ils apercevaient cette fameuse barrière de l'Orangerie, de sanglante mémoire, près de laquelle les prisonniers d'Orléans avaient été assassinés, ils se disaient les noms des victimes, ils parlaient de leurs vertus, de leur courage, de leur résignation si chrétienne en face d'une mort horrible, ils épanchaient toute l'amertume de leur cœur dans ces tristes retours de leur

mémoire, et regagnaient silencieux et oppressés leurs pauvres demeures.

Quelle puissance avait donc contraint ces deux hommes, si cruellement éprouvés, à revenir vers les lieux qui devaient ressusciter en leurs âmes la torture des épreuves passées, quelle loi les avait enchaînés sur ce rocher de misère, où le vautour du regret les rongeait perpétuellement?

C'était ce besoin indéfinissable qui existe dans le cœur de l'homme de s'attacher avec plus de force aux douleurs qu'aux joies de son existence, c'était cette disposition mélancolique qui porte les hommes fortement éprouvés à se faire, pour ainsi dire, comme les tabernacles de toutes leurs tristesses. Cette nécessité d'aimer d'un religieux amour le tombeau de leurs espérances, de s'en constituer les gardiens, et de semer au-

tour des cendres refroidies de leurs illusions les pâles fleurs du souvenir.

Ainsi pour ces deux émigrés, dont la vie s'était presque tout entière écoulée dans une continuelle perturbation, qui pouvaient à peine se rappeler quelques années tranquilles et douces dans toutes celles qui leur avaient été départies; le lien auquel ils cherchaient à rattacher les dernières émotions de leurs vieux jours, était un lien de tristesse et de peine.

Tous deux, blessés dans leurs affections politiques, dans leurs affections morales, étaient venus se remettre en présence du souvenir qui devait ranimer les plaies mal cicatrisées de leurs âmes, ils avaient voulu revoir Versailles, consumer les jours de leur vieillesse devant ce témoin de tant d'infortunes. Ils voulaient mourir où la royauté

était morte, épuiser leurs dernières larmes auprès de cette pyramide de la vieille monarchie française.

La tristesse et le deuil de la ville et du palais convenaient à leur deuil intérieur, l'herbe qui poussait dans les rues, dans les cours désertes, les hôtels qui se faisaient ruines, le brillant soleil qui n'éclairait que des jardins dépeuplés, les bosquets dont les ombrages n'abritaient plus personne, les bassins qui laissaient fuir leurs eaux, leur paraissaient autant d'amis frappés des mêmes chagrins qui les avaient frappés eux-mêmes, et joignant leur tristesse à toute celle dont ils étaient accablés.

Le baron de Minville et le chevalier de Verdun parlaient rarement à leurs enfants du sujet de leurs peines, ils eussent craint de vieillir ces jeunes créatures de

leur malheureuse expérience; cependant ils leur avaient dit une fois le drame sanglant dont Versailles avait vu le premier acte, ils leur en avaient nommé les personnages, aux lieux mêmes où commença la route mortelle de leur calvaire.

Les deux enfants n'avaient point connu leurs mères, ils en avaient été privés pendant ces premiers jours de la vie, dont la mémoire ne garde aucune trace; leurs pères les aimaient d'une affection profonde, mais l'affection d'un père, quelque puissante qu'elle soit, peut-elle remplacer l'amour brûlant qui échauffe de toute sa passion la tendresse maternelle!

Dans l'affection la plus tendre d'un père pour son fils, l'autorité se fait toujours sentir, la puissance marche presque de niveau avec l'amour. Un père, par la nécessité

même de sa condition, se montre prévoyant sévèrement l'avenir, calculant ses chances, il conduit, il dirige, il gouverne, il réprime, il aime, mais il est pour ainsi dire obligé d'imposer des bornes à son amour pour diriger, gouverner et réprimer. Son amour est un amour prévoyant, il ne peut avoir tous les abandons de la passion.

Tandis que la mère représente l'affection sans bornes, imprudente parfois, irréfléchie souvent, mais avec toutes les grâces, toutes les douceurs d'un abandon naturel.

Il faut, à l'enfant qui s'apprête à marcher dans les voies tortueuses de la vie, ces deux combinaisons, ces deux expressions les plus hautes de l'amour humain, il lui faut la fermeté courageuse d'un père pour le lancer à travers les amertumes et les périls dont

toute existence est semée, il faut qu'il comprenne et qu'il sente la puissance et l'affection unies dans la volonté de celui qui lui dit : Marche, voilà ta route.

Il faut aussi que derrière cette puissance et cette affection il trouve l'amour dévoué, profond, charitable; l'amour, qui a des larmes pour la confession des fautes, une indulgence presque coupable, des trésors de suavité, d'abénégation ; l'amour, qui croit à tous les repentirs, qui excuse même avant de les demander, l'amour sublime à force de faiblesse.

En un mot, l'amour maternel.

Cet amour, qu'aucune parole, aucune phrase, aucune expression ne peuvent rendre, qui appartient seulement et ne peut appartenir qu'à la femme, qui nous a portés

neuf mois dans ses flancs, qui, avant de dire à l'homme qui sera notre père : J'ai senti notre enfant remuer dans mes entrailles, a reçu cette première preuve de notre existence avec un bonheur ineffable, la seule joie pure parmi les joies de ce monde, qui s'est alors recueillie agitée d'un trouble délicieux et inconnu, a versé des larmes venues du cœur, et qui enfin, regardant derrière elle tout son passé, a vu ses autres liens s'amoindrir, qui a été moins épouse, moins fille, moins sœur, moins amie.

Car elle était mère.

Cette sainte et puissante affection n'avait point entouré l'enfance de la fille de M. de Verdun, n'avait pas répandu sa protection tutélaire sur les premières années de la jeunesse du fils de M. de Minville ; il en était résulté pour ces deux pauvres en-

fants une éducation empreinte d'une sorte de tristesse, il en était advenu que leurs caractères, formés à l'école du malheur, avaient pour ainsi dire reflété les chagrins de leurs pères presque sans les comprendre. Quelque chose de plus sérieux que ne le comportait leur âge se faisait remarquer sur leurs figures. C'était comme une mélancolie instinctive, signe particulier que Dieu imprime sur certains êtres qu'il destine aux épreuves réservées aux âmes fortes.

Cependant l'amour paternel ne leur avait pas manqué, mais les deux vieillards, qui leur en avaient départi les trésors, portaient avec peine le fardeau des chagrins de toute leur vie; mais leurs affections ne connaissaient plus depuis longtemps, ni les sourires du bonheur, ni les douces expansions de la joie; leurs sentiments avaient revêtu quelque chose de

grave et de solennel, qui donnait à leur tendresse la sainte austérité d'un amour profondément religieux.

Devant ces émigrés achevant d'user leurs jours entre l'amertume de deux regrets dans l'affliction de deux douleurs inconsolables, les deux enfants sentirent peu à peu toutes leurs jeunes pensées s'empreindre de tristesse au contact de cette inaltérable mélancolie, dont l'expression seule les frappait.

Tous les jours le chevalier de Verdun allait, accompagné de sa fille, entendre la messe dans l'église de Saint-Louis; le baron de Minville s'y rendait moins souvent, mais cependant jamais il ne manquait d'assister le dimanche à la grand'messe, et ces jours-là son fils le suivait.

Tout le quartier Saint-Louis remarquait

la profonde attention avec laquelle les deux pères écoutaient l'office divin et la naïve piété de la jeune fille; quant au jeune homme, bien qu'il se tînt près de son père dans une parfaite immobilité; cependant ses yeux errant à l'aventure, son regard rêveur, indiquaient une attention moins soutenue, une pensée étrangère, au lieu dans lequel il se trouvait. Et souvent M. de Verdun et M. de Minville lui en faisaient des reproches.

Quoique ce jeune homme eût à peine dix-sept ans, son caractère était déjà presque formé, et ce n'était pas sans quelque crainte que l'on y remarquait une grande ardeur d'imagination unie à une volonté ferme, à un besoin d'émotions fortes qui prenait sa source dans une habitude mélancolique de rêveries; souvent il passait des heures entières sa tête appuyée sur ses mains, devant un livre, sur lequel ses yeux

ne s'arrêtaient pas ; puis, si son père le surprenait dans cette attitude et lui adressait la parole, il répondait comme un homme réveillé en sursaut et qui s'arracherait avec peine aux puissantes fantasmagories d'un rêve bizarre.

Son cœur commençait à s'ouvrir à ces premières émotions encore sans causes, à ces troubles sans nom, précurseurs de l'adolescence.

Il sentait ses yeux s'emplir de larmes, et lorsqu'elles coulaient abondantes sur ses joues, il en éprouvait un soulagement inexprimable.

Les belles nuits d'été se passaient pour lui, sans dormir, à contempler les masses touffues du bois Satory qu'il apercevait de sa fenêtre, et il tressaillait d'une volupté

pleine de tristesse, quand les oiseaux de la nuit en troublaient le silence par leurs chants lugubres. Rempli de trouble, alors il se jetait à genoux et priait Dieu avec des paroles ardentes. Car il avait en lui une sorte de sentiment religieux, plein de douces superstitions, auquel il se laissait entraîner sans chercher à le raisonner.

Sa figure exprimait une inquiète et curieuse attente, qui avait fini par donner à ses yeux un regard voilé et pénétrant doué d'un charme irrésistible; le sourire de ses lèvres, plein de noblesse, était sans gaieté; le son harmonieux de sa voix empruntait aux notes basses sur lesquelles il se modulait une mélodie ravissante.

Son père, qui le destinait à l'état militaire, lui avait donné une éducation assez forte; il avait étudié les mathématiques et

les sciences positives; mais son ardeur et la pente de son esprit le portaient de préférence vers des études plus poétiques, vers des travaux moins arides pour l'imagination.

Cet enfant eût compris la vie de marin; mais le baron de Minville voulait le voir, ainsi que l'avaient été ses aïeux, officier de cavalerie; il lui semblait que c'était ainsi qu'un gentilhomme devait de préférence servir le roi.

D'ailleurs les Minville, depuis Louis XIV, avaient toujours servi dans les dragons; le père du baron commandait, à l'époque de la révolution, un régiment de cette arme; le baron lui-même y était déjà capitaine. L'uniforme de dragon devait donc être, pour ainsi dire, héréditaire dans la famille, comme la continuation d'un souvenir.

Le moment était arrivé de faire entrer le jeune de Minville à l'école militaire : quelques jours encore, et une séparation douloureuse devait avoir lieu.

UN ANNIVERSAIRE.

Je ne sais si des génies trompeurs errent dans cette contrée, ou si le prestige vient d'un délire céleste qui s'est emparé de mon cœur; mais tout ce qui m'environne a un air de paradis.

GOETHE, *Werther*.

II.

Le 10 juin 1824, la maison du chevalier de Verdun présentait un aspect de fête presque joyeux. De grands vases de faïence étaient remplis de fleurs, il y avait encore des bouquets placés sur les cheminées et les meubles des appartements, dans des verres, que l'on avait mis à cet effet en

réquisition; tout le mobilier, toute la vaisselle, reluisaient d'une propreté recherchée; enfin, la vieille servante du chevalier allait et venait par les escaliers et les corridors, d'un air gaiement pressé et occupé.

Le petit jardin attenant à la maison s'était laissé dépouiller de ses plus belles fleurs pour célébrer la solennité qui se préparait. Marie de Verdun venait d'atteindre le quinzième anniversaire de son jour de naissance, et Marie de Verdun allait bientôt passer de l'enfance à l'état de jeune fille.

Le baron de Minville et son fils Georges avaient été invités cérémonieusement; le dîner que le chevalier voulait leur offrir déployait une splendeur inaccoutumée. La petite salle à manger, qui devait recevoir les quatre convives de ce repas de famille, reluisait d'un vif éclat de

soins coquets, les cadres qui en garnissaient les murailles s'étaient vus laver et épousseter, un nouvel arrangement présidait à leur distribution ; chacun de ces cadres renfermait un souvenir et un deuil de la vie du chevalier de Verdun.

Au milieu de tous on voyait un pastel représentant à mi-corps une femme jeune, revêtue du costume que l'on portait peu d'années avant la révolution, un grand air de bonté et de douceur régnait sur tous ses traits. Le temps avait considérablement effacé les couleurs de ce pastel, l'humidité avait même détérioré quelques parties du dessin, mais on pouvait cependant parfaitement distinguer que cette femme avait dû être belle.

Ce portrait était celui de la mère de Marie de Verdun.

Autour de lui se groupaient les représentations plus ou moins exactes de tous les membres de la famille royale régnante; le cadre qui représentait le portrait du duc de Berry portait sur sa bordure la date du 13 février, un crêpe noir lui servait d'entourage.

Sur un panneau séparé, une gravure plus ancienne se trouvait seule, isolée, comme un souvenir à part, auquel nul autre ne pouvait s'associer; cette gravure servait de pendant au portrait de madame de Verdun. Le burin de l'artiste qui l'avait exécuté n'était remarquable, ni par son habileté, ni même par la franche et brusque incorrection de sa taille; cette gravure était on ne peut plus médiocre, le sujet même en paraissait au premier abord commun et vulgaire; c'était une urne assez mal faite, placée sous un saule pleureur.

Mais les contours de l'urne et les sinuosités des branches du saule reproduisaient les traits de toute la malheureuse famille de Louis XVI, mais cette gravure avait paru sous l'empire, et chaque royaliste alors l'avait soigneusement gardée comme une précieuse relique; le chevalier de Verdun ne pouvait la contempler sans une religieuse émotion, quoique cependant chaque jour il s'arrêtât devant elle et passât quelques minutes recueilli, et priant pour toutes les infortunes dont elle était comme la chronique.

L'ameublement de la maison du chevalier dénotait, non pas précisément la pauvreté, mais une sorte d'aisance plus que modeste, qui ne paraissait devoir le maigre éclat dont elle brillait qu'à des soins minutieux de propreté et de conservation. Dans quelques chambres, deux ou trois meubles, reste d'un ancien luxe, étalaient

un bien-être connu jadis en des jours meilleurs; et souvent la vieille servante, seule domestique qui prît soin des détails du ménage de la rue Saint-Louis, disait entre ses dents, en voyant sortir le chevalier de Verdun:

« Penser que sans la révolution ce brave » monsieur pourrait se promener en car- » rosse. »

Une partie de la matinée du 10 juin s'était écoulée, Marie de Verdun avait reçu dès le matin les embrassements de son père et les vœux de la vieille Marguerite; un beau bouquet lui avait même été envoyé par Georges de Minville.

Marie avait quinze ans, son enfance était écoulée; elle commençait cette période de la vie, pendant laquelle il semble que l'on se

trouve avec la faculté de réfléchir, de délibérer et de choisir sa route sur le seuil de l'existence morale. Quand le matin de ce jour son père lui dit en la serrant dans ses bras : Marie, vous avez quinze ans, la jeune fille crut voir un mur s'élever entre elle et sa vie passée, un serrement de cœur vint la glacer au milieu des élans de sa joie, le sourire s'éteignit sur ses lèvres, et depuis ce moment elle était demeurée sérieuse, sans en comprendre la raison.

Vers quatre heures, le chevalier de Verdun faisait sa toilette; Marguerite s'occupait de ses fourneaux; MM. de Minville n'étaient pas encore arrivés. Marie se rendit au jardin, et, fatiguée sans avoir marché, elle s'assit sous une verte tonnelle recouverte de jasmins et de vignes gracieusement entrelacés.

Pour cet anniversaire de sa naissance,

Marie de Verdun s'était vêtue de blanc; une ceinture bleue, serrant sa taille mince et déliée, tranchait par son vif azur l'harmonie de cette simplicité. La jeune fille était grande et déjà presque entièrement formée; la ligne de ses épaules se liait admirablement à son cou gracieux; ses traits avaient dans leur expression quelque chose de doux et de délicat qui plaisait plus que n'auraient pu le faire ceux d'une beauté plus parfaite; ses yeux bleus, grands et voilés, semblaient nager dans le fluide de leur orbite, et leur regard possédait une grande puissance.

Ses mouvements lents et gracieux ajoutaient à la séduction de tout cet ensemble, et son beau front, qu'encadraient des cheveux châtains d'une finesse soyeuse, dénotait une profonde faculté de perceptions intellectuelles. Comme toutes les personnes

plus nerveuses que sanguines, les veines de son cou et de son front se montraient à peine, et leur présence n'était attestée que par le ton bleuâtre qu'elles communiquaient à la peau.

Ses mains et ses pieds, ravissants de forme et de petitesse, indiquaient la délicatesse remarquable de toute sa conformation. Marie de Verdun était, en un mot, de ces jeunes filles qui, passant devant vous, vous laissent en la mémoire un souvenir qui l'occupe longtemps.

Elle resta près d'une heure seule sous le berceau de jasmins et de vignes qu'elle avait choisi pour retraite, abandonnée aux nouvelles pensées qui surgissaient en son âme; elle sentait s'élever en elle, comme un vague bourdonnement dont elle ne s'expliquait pas la cause; son cœur, si

libre jusqu'alors, si dégagé, se serrait comme à la venue d'un malheur; des larmes venaient à chaque instant rouler sur ses paupières, et vainement Marie de Verdun se demandait pourquoi cette tristesse, pourquoi ce serrement de cœur, pourquoi ces larmes.

Nulle cause ne subsistait qui eût le pouvoir de les faire couler, nul chagrin réel n'assombrissait sa jeune pensée.

Mais la jeunesse possède ces effusions inquiètes, ces palpitations étranges, ces pleurs, dont elle ne peut deviner les motifs, et qui la saisissent, comme de vagues pressentiments, au milieu des plus beaux spectacles de la nature, sous l'influence des plus belles journées d'un printemps ou d'un été parfumés.

Mais la jeunesse, à chaque pas qu'elle

fait en avant, tressaille au seul bruit de sa marche; mais elle s'enivre et s'épouvante des fleurs mêmes qui naissent en son chemin; mais il faut que de sa poitrine, que de son cœur inoccupés, que n'ont encore blessé les atteintes d'aucun amour, il faut qu'il sorte des sanglots, hymne d'une douleur sans aliment, épanchement d'un doute amer, ou bien plutôt attendrissement dont se soulage une âme souffrante et inquiète de ne pas souffrir, de ne pas sentir.

Marie de Verdun éprouvait pour la première fois ce vague malaise de la pensée, qui ne sait sur quoi porter ses rêveries.

Douce et tendre, elle sentait douloureusement ce manque d'une affection douce et tendre que la mort de sa mère lui avait fait. La solitude dans laquelle s'était passée sa jeunesse, l'absence d'ami-

tiés féminines, en isolant son âme, l'avaient rendue plus impressionnable; puis les idées religieuses elles-mêmes, dont elle s'était nourrie, contribuaient à jeter dans sa tête, dont l'imagination se développait, une sorte d'exaltation toute pleine d'une poésie mystique et divine.

Jusqu'à ce jour son cœur avait trouvé ses plus pures délices à s'épancher dans la prière, à s'élancer vers son Créateur par des actes d'une foi vive et ardente. Jusqu'à ce jour ses plus grands malheurs lui étaient apparus sous la forme de ces péchés plus que véniels qu'un enfant peut commettre, avec toute la pureté de son innocence. Alors elle s'était inclinée, pleine d'un fervent repentir, sur les marches d'un confessionnal, et ses larmes y avaient plus qu'expié ses fautes involontaires.

Dans le besoin, qui se faisait comprendre

à sa jeunesse inquiète, de la tendresse d'une mère, Marie de Verdun avait voué à la sainte Vierge un culte si intime, qu'il ressemblait presque aux sentiments humains d'une amitié d'ici-bas ; ce n'étaient point des prières qu'elle lui adressait, mais elle en avait fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, sa confidente, son soutien, sa mère terrestre ; elle lui parlait, la consultait, et, prosternée devant son image pendant de longues heures, elle attendait, dans l'extase d'une foi presque superstitieuse, l'inspiration divine qu'elle sollicitait comme une réponse.

Sur sa poitrine elle portait un scapulaire, comme un amant porte les cheveux de sa maîtresse adorée; chaque soir, avant de s'endormir, elle le pressait sur ses lèvres, et c'était en le tenant dans ses mains jointes et en murmurant le doux nom de Marie, qui

était aussi le sien, qu'elle fermait les yeux sous les atteintes du sommeil.

Marie de Verdun était véritablement religieuse, religieuse avec passion, croyant à toutes les vérités de la religion dans laquelle elle avait été élevée, non pas avec cette tiédeur de bon goût, que n'affectent que trop la plupart des femmes d'aujourd'hui. Elle pleurait de chastes et saintes larmes en lisant la passion du Christ, en songeant aux angoisses pleines de fiel de sa mère; elle croyait enfin, parce que croire pour elle c'était aimer, et que son cœur enfermait un amour sans fin, que ne remplissait pas tout entier l'amour paternel, si profond qu'il fût.

Son regard ne s'élançait pas encore inquiet vers l'avenir; mais déjà le présent ne lui suffisait plus, elle vivait dans une sorte

d'attente que rien ne venait remplir, et si elle s'était sentie troublée quand son père en l'embrassant le matin lui avait dit :

«Marie, c'est aujourd'hui que vous avez quinze ans, » c'est qu'il lui avait semblé que ces paroles voulaient dire : « Marie, voici le jour, ouvrez les yeux, et vous serez éclairée. »

Vers cinq heures la sonnette de la porte d'entrée fit résonner ses bruyants tintements, et MM. de Minville vinrent peu après trouver au jardin la jeune fille qui les y attendait, tâchant de se remettre de son trouble involontaire ; puis M. de Verdun les rejoignit, et l'on ne tarda pas à se mettre à table.

Le dîner, malgré la gaieté que M. de

Minville et M. de Verdun cherchèrent à y répandre, resta couvert d'une ombre de tristesse; la conversation tombait souvent; Marie et Georges parlaient à peine, et le sourire de leurs lèvres présentait quelque chose de contraint et de distrait.

Enfin le dessert fut servi, Marguerite apporta sur la table un beau biscuit de Savoie, surmonté du chiffre de Marie; une vieille bouteille d'un vin soigneusement gardé vint prendre place devant le chevalier de Verdun.

—Nous allons boire, dit le baron de Minville, aux quinze ans de mademoiselle Marie; puisse cet heureux anniversaire nous trouver souvent réunis!

Le chevalier de Verdun remplit les verres, et la vieille Marguerite fut même appelée pour prendre part à ce toast cordial.

—Voici quinze ans, mon cher Verdun, que je vins vous rejoindre à Versailles; vous rappelez-vous mon arrivée; Georges comptait à peine deux années d'existence; il était à cette époque bien chétif, bien malingre, je craignais de ne pouvoir le conserver.

—Oh! je me rappelle parfaitement votre arrivée, mon bon ami, répondit le chevalier de Verdun. Je venais de perdre ma pauvre femme; vous fûtes pour moi une consolation, un appui dans mes chagrins; vous m'aidâtes à élever ma petite Marie, vous lui donnâtes un frère, et pour moi vous fûtes plus qu'un ami.

— Nous avions passé par les mêmes chemins de misère, nous avions déjà souffert ensemble, Verdun; reprit M. de Minville notre position était la même, tout tendait

à nous réunir ; je n'avais plus de famille, vous m'en faisiez retrouver une.

Les deux amis se serrèrent la main.

—Vous souvient-il, mon cher baron, du jour où l'on vous rapporta blessé à Coblentz? demanda le chevalier de Verdun.

—Oui, je me souviens de ce jour, s'écria non sans vivacité le baron de Minville, car de lui date notre connaissance; je venais de quitter cet infortuné duc d'Enghien.

Le baron s'arrêta quelques instants, puis il reprit d'une voix plus basse :

— Je ne l'ai pas revu.

Les deux émigrés avaient rouvert la porte des souvenirs, bientôt ils arrivèrent abondants, pressés, vivants, comme au jour où

ils s'étaient imprimés dans leur mémoire; chacun avait à raconter des histoires mille fois redites; chacun voulait jouir de cette investigation rétrospective, par laquelle il lui semblait que le cours de ses années dût s'arrêter un instant pour le laisser revivre dans le passé. Cependant la présence de leurs enfants gênait le chevalier de Verdun et le baron de Minville, ils se sentaient arrêtés dans les élans de leur sensibilité, dans l'effusion de leurs souvenirs, par ces deux témoins, qui ne pouvaient les comprendre.

—Marie, dit à sa fille le chevalier de Verdun, vous pouvez vous lever de table, allez avec Henri nous attendre au jardin, puis nous nous rendrons tous ensemble au tapis vert; la musique des gardes donne ce soir un concert dans le bosquet des bains d'Apollon.

Marie et Georges quittèrent la table, et se rendirent au jardin; M. de Minville et le chevalier de Verdun remontèrent une à une toutes les années de leur émigration; cette soirée fut pour eux mélangée de tristesse et de bonheur.

De bonheur, car le souvenir d'une peine fait souvent vibrer dans le cœur certaines cordes que l'on y croyait brisées, et dont on retrouve le retentissement avec une sorte de volupté qui donne de la douceur aux larmes les plus amères.

PREMIER BONHEUR,

PREMIERS CHAGRINS.

Tandis qu'il vous fera entendre sa voix comme à la première femme.

BOURDALOUE.

III.

Le jardin du chevalier de Verdun, entouré comme il l'était de tous les jardins des maisons voisines, abrité par leurs grands arbres, commençait à devenir plus frais et plus sombre quand Marie et Georges vinrent y attendre leurs parents. Le soleil ne l'éclairait plus, les plantes inclinées et flétries par la chaleur de la journée relevaient

leurs têtes, rouvraient leurs fleurs, et des parfums enivrants s'exhalaient de tous côtés. On respirait dans l'air quelque chose de tiède et de corrupteur dont s'énervait l'âme.

— Quelle belle soirée, dit Georges en s'asseyant près de Marie sous le berceau de jasmins, c'est un heureux anniversaire que celui que la nature semble si bien fêter. Depuis notre naissance, chère Marie, tous nos anniversaires nous ont trouvés heureux et réunis, que n'en peut-il être toujours ainsi!

— Qui nous séparerait, répondit avec une charmante naïveté Marie de Verdun; qui donc nous séparerait, répéta-t-elle, ne sommes-nous pas heureux, Georges, de cette vie que nous menons depuis si longtemps? ne l'êtes-vous pas, vous? éprouvez-vous de l'ennui de notre existence monotone?

En disant ces derniers mots, Marie fixa d'un regard pénétrant et inquiet le fils de M. de Minville.

—Vous ne me répondez pas, Georges, continua-t-elle; voulez-vous nous quitter, dites, répondez-moi? Où trouverez-vous deux pères qui vous chériront comme les nôtres vous chérissent; je ne vous parle pas de mon amitié; mais si vous partiez, votre amitié me manquerait; Georges, votre sœur serait bien seule et bien triste.

—Je voudrais pouvoir ne pas vous quitter, chère Marie, je voudrais passer mes jours près de vous; mais.....

—Quoi, mais, interrompit la jeune fille, qu'un triste doute faisait trembler. Vous ne voudriez pas nous quitter, et vous nous quitterez, n'est-ce pas, Georges? dites bien vite oui ou non.

— Ce n'est pas moi, Marie, qui veux vous quitter : oh ! non, croyez-le bien, où retrouverais-je tout ce qu'il me faudra laisser ici ; je ne voudrais pas vous quitter, et cependant il faudra que je parte.

— Comment, je ne vous comprends pas Georges.

— Mon père m'a annoncé ce matin qu'il venait d'obtenir mon admission à l'école militaire.

— A l'école militaire, répéta Marie, comme se parlant à elle-même et sans avoir bien compris.

— Hélas ! oui, à l'école militaire, et dans huit jours je dois être rendu à ma destination.

— Dans huit jours, dans huit jours vous

nous quittez; pour bien longtemps? pour toujours peut-être ; oh, Georges !..... La pauvre enfant ne put ajouter une seule parole, ses yeux se gonflèrent et ils répandirent un torrent de larmes.

Cette vague inquiétude, cette tristesse sans but, dont l'âme de Marie s'était sentie accablée, trouvait une cause en ce moment; les pleurs qui s'échappaient de ses paupières descendaient sans interruption sur ses joues, que la crainte avait pâlies; la douleur qu'elle venait de subir ne les faisait pas seules couler, leur amertume soulageait en quelque sorte l'oppression dont elle s'était sentie atteinte le matin.

Le cœur de Marie se développait à de nouvelles sensations, la vie ouvrait pour la première fois devant elle les portes de l'avenir, et le chagrin se montrait sur le seuil,

la revêtant d'une robe d'initiation pour les épreuves futures qui pouvaient lui être réservées.

—Mon Dieu, s'écriait-elle avec des paroles tout entrecoupées de sanglots; mon Dieu, serait-il vrai, Georges, vous nous quittez, est-il possible que notre famille se sépare?

— Mais, ma chère Marie, répondait Georges de Minville en serrant les deux petites mains de sa jeune compagne dans les siennes, je reviendrai vers vous, je vous écrirai souvent et je vous aimerai toujours.

— Vous nous quittez, mon ami,..... vous nous quittez, et nous nous reverrons bien peu, tout au plus une fois par an; puis, au sortir de l'école militaire, vous entrerez dans un régiment, et peut-être alors vous verrez-nous encore plus rarement.

Toute notre heureuse enfance est finie, toute notre jeunesse, si calme et si confiante, est évanouie. Vous allez voir le monde, vous allez vous trouver entouré de nouveaux amis et de distractions qui vous feront oublier, ou qui du moins vous rendront moins pénible votre séparation d'avec votre père, d'avec nous, Georges; mais nous..... Mais moi, reprit Marie de Verdun en laissant tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme et cherchant à comprimer ses sanglots; mais moi, je vais rester seule, ici, dans cette ville de Versailles, où tous deux nous avons été élevés, où tous deux nous avons grandi près l'un de l'autre, où tous deux nous nous sommes aimés, un peu plus tous les jours pendant quinze ans; moi, Georges, je n'oublierai rien, je ne secouerai aucun souvenir, je vivrai de leur importunité, qui vous accablera peut-être.

— Pouvez-vous le penser, Marie ?

—Et bien non, Georges, vous ne nous oublierez pas, vous vous rappellerez que vous avez à Versailles une sœur bien malheureuse, bien triste, bien seule, qui ne peut faire un pas dans la ville, qui ne peut parcourir une de ses promenades sans songer à vous, sans retrouver votre souvenir présent à chaque arbre, à chaque statue qu'elle verra, à chaque allée qu'elle parcourra.

—Oh! je ne vous oublierai pas, ma bonne Marie, soyez-en sûre; croyez-en la douleur que j'éprouve à me séparer de vous, de vous, ma chère petite compagne de travaux, de plaisirs, de peines, de vous que je n'ai point encore quittée depuis que je suis au monde. Je suis triste, Marie, je suis bien triste de cette séparation; je sens mon cœur qui se serre chaque minute un peu plus en pensant que peu à peu le jour du départ approche.

Marie pleurait toujours, sa tête sans force demeurait appuyée sur l'épaule dont elle avait cherché l'appui; quelques exclamations entrecoupées exprimaient seules ce qu'elle souffrait; ses deux mains, froides et tremblantes, restaient abandonnées dans celles de Georges, et son haleine pure et brûlante le faisait tressaillir.

Marie ne lisait point encore en elle-même, elle n'analysait pas la douleur qu'elle ressentait; tout entière au regret de perdre son ami, son compagnon, l'associé de sa vie, elle ne s'était pas demandé de quelle nature était l'affection qu'elle lui portait, ou plutôt cette affection de l'enfance, lien fraternel jusque-là, n'était-elle destinée à se revêtir d'une autre forme qu'aux jours des épreuves.

Mais si Marie de Verdun, presque enfant,

n'avait pas senti que l'affection qui l'unissait à Georges était quelque chose de plus fort et de plus passionné qu'une affection fraternelle, du côté de Georges il n'en était pas de même. Depuis six mois ses sentiments pour Marie avaient subi une transformation, dont toute sa tranquillité intérieure se trouvait troublée ; depuis six mois il ne levait plus vers elle ses yeux sans se sentir rougir, sans que ses veines ne fissent monter vers son cœur un sang plus chaud et plus agité ; la nuit il s'éveillait en sursaut et songeait à elle ; dans ses rêves elle lui apparaissait avec toute son enivrante et simple splendeur de jeune fille, le sourire sur les lèvres, laissant tomber sur lui de ces regards qui font frissonner ; alors il s'éveillait inquiet, couvert d'une sueur froide ; l'agitation de voluptés inconnues agissait sur son cerveau, il avait peine à respirer, et comme vaincu par la force d'un mal étrange, il s'appuyait sur sa

fenêtre ouverte, s'enivrant de l'air de la nuit, et là les premiers rayons du soleil avaient peine à le tirer de l'abattement qui succédait à son exaltation.

Quand la tête de Marie de Verdun fléchit sur son épaule, quand la respiration de cette enfant si pure, dont la joue touchait presque la sienne, passa sur son visage et vint effleurer sa bouche, quand ses deux mains pressèrent les deux mains froides et tremblantes qui lui étaient abandonnées, il se sentit comme mourir, il n'eut plus ni force ni courage. Puis il eut peur de lui-même; il aurait voulu fuir, mais il se trouva cloué à sa place par une invincible faiblesse.

— Marie, Marie, murmura-t-il les yeux éteints, Marie..... et sa voix avait peine à se faire entendre.

Marie leva vers lui son doux regard.

—Georges, qu'avez-vous? lui dit-elle; ô mon Dieu, comme vous voilà pâle; répondez-moi, je vous en prie... Georges, mon cher Georges, vous me faites peur; oh, je vous en supplie, répondez-moi.

Mais Georges ne répondait pas, ses yeux voyaient à peine, son cœur battait inégalement à de longs intervalles, il n'avait plus la puissance de prononcer une seule parole, ses bras mêmes n'auraient pu se soulever.

—Mon bon Georges, êtes-vous souffrant, qu'éprouvez-vous? Marie s'était levée, ses larmes ne coulaient plus, elle regardait son ami, dont la pâleur et l'immobilité l'inquiétaient au plus haut point. Puis de sa main tremblante elle interrogeait les pulsations de son cœur

—Georges, répondez-moi, c'est Marie,

c'est votre sœur qui est là devant vous, qui vous supplie....Vous me faites peur, Georges; ô regardez-moi, dites-moi seulement un mot..... faites-moi un signe qui me prouve que vous m'entendez.

Et de ses lèvres de vierge elle effleura le front du jeune homme.

Comme atteint d'une commotion électrique, il se releva soudain; et, se dégageant des efforts que la jeune fille tentait pour le retenir, il se plaça debout devant elle, la regardant d'un air étonné et craintif

—Jamais je n'oublierai, lui dit-il; et sa voix se laissait à peine entendre, tant le son en était modulé sur un ton bas, tant les paroles sortaient lentement de ses lèvres; jamais je n'oublierai ni vous, Marie, ni Versailles, ni tout ce qui a entouré ma jeunesse, ni les années qui nous firent une vie com-

mune si heureuse; je n'oublierai pas non plus cet anniversaire de votre naissance, qui m'a appris jusqu'où allait votre tendresse pour moi.

Je veux conquérir les distinctions que l'on me montrera comme but de mes travaux. Dites-moi, Marie, que vous vous associerez toujours par la pensée à mes peines, à mes succès; que votre mémoire gardera le souvenir des années écoulées, qu'elle gardera surtout le souvenir de cette heure heureuse et pénible pendant laquelle je vous annonçai mon départ.

—Oui, Georges, je me souviendrai de tout cela, ma mémoire n'oubliera rien, ni votre amitié, ni votre bonté pour moi, ni cette heure qui vient de s'écouler; oh rien, rien ne sortira de mon cœur, ajouta-t-elle en croisant ses deux mains sur sa poitrine agitée.

—Vous me le promettez, Marie?

—Je vous le promets, et comment voulez-vous que j'oublie, je ne vivrai que de souvenirs et d'espérance ; tenez, Georges, dit-elle, prenez cette petite bague.

Et elle tira de son doigt une petite bague d'or tout unie.

—Elle me vient de ma mère, prenez-la, et portez-la toujours; elle vous rappellera ceux qui penseront à vous la nuit dans leurs songes, comme le jour dans leurs veilles, elle vous rappellera ceux qui prieront soir et matin pour vous.

Georges de Minville se saisit avidement de la bague qui lui était offerte, et, après l'avoir pressée sur ses lèvres, il la mit à son petit doigt.

—Je n'ai pas de bague à vous donner en

échange de la vôtre, Marie, se prit-il à dire d'un air triste. Quel souvenir puis-je vous laisser de moi

— J'ai votre bouquet de ce matin, mon ami, et jamais il ne me quittera, je vais l'enfermer ce soir dans cette cassette si vieille et si curieuse, que vous aimez tant, Georges; dans cette cassette qui a appartenu au grand-père de ma mère. Eh bien, votre bouquet y sera seul, et quand je voudrai causer avec vous, je viendrai le trouver, et il me semblera que nous sommes plus près l'un de l'autre.

— Vous garderez ce pauvre bouquet, Marie, vous ne le jetterez point quand il sera fané, vous le garderez comme le don d'une amitié bien vive, bien sincère, que rien au monde ne pourra détruire ni même flïblir ?

— Oui, Georges, je le garderai

—Merci, merci ; souvenez-vous des petites roses et des simples violettes dont il est composé. Si jamais, ce que je ne veux pas croire, Marie, vous veniez à m'arracher de votre mémoire, je vous donnerais de nouveau un bouquet tout pareil, et ce serait mon seul reproche.

— Alors conserve-toi bien, mon joli bouquet, dit en souriant l'enfant si pleurante et si désolée il y avait à peine quelques minutes ; conserve-toi bien, car tu es le seul que je recevrai jamais de mon frère l'incrédule. Mais vous, monsieur, êtes-vous certain de conserver ma bague, pourriez-vous promettre de ne jamais vous en séparer ?

— Quand vous la verrez hors de mon doigt, je serai mort.

Georges de Minville dit ce peu de mots d'une manière ferme, empreinte d'une volonté et d'une conviction si profondes que, malgré elle, sans comprendre la raison de sa terreur, Marie de Verdun se sentit tressaillir.

— Que Dieu ait pitié de moi..... que je ne la voie jamais détachée de votre main... Maintenant cette bague me fait peur, je ne sais pourquoi... Gardez-la bien, Georges; oh! gardez-la bien, si vous voulez que je ne sois pas tout à fait malheureuse

En cet instant la conversation fut interrompue par l'approche du baron de Minville et du chevalier de Verdun, qui venaient chercher leurs enfants. L'entretien et les souvenirs des deux pères s'étaient prolongés tant que le jour avait duré sans décroître, mais quand le soleil, disparaissant dans les

brumes du soir, eut permis à l'ombre de s'étendre et de s'épaissir, ils songèrent à la musique qu'ils devaient entendre aux bains d'Apollon, et ils se levèrent comptant trouver Georges et Marie impatients et prêts à sortir.

— Comment, ma fille, dit le chevalier de Verdun, vous n'avez encore mis ni votre chapeau ni votre schall; dépêchez-vous, petite étourdie, à quoi donc pensez-vous? il est déjà tard.

Marie se hâta de rentrer dans la maison pour faire ses préparatifs de promenade; elle fut d'ailleurs bien aise d'avoir un moment de solitude, qui lui permit de se remettre des émotions qu'elle avait éprouvées, qui lui accorda quelques instants pour essayer de vaincre l'agitation dont elle était émue.

UNE PROMENADE LE SOIR.

J'aime tant à contempler la nature, surtout le soir, quand elle a pris une teinte de douce mélancolie, ô alors on me trouverait bien folle; mais je garde mes secrets : personne ne les saura que vous, qui les comprenez, qui ne cherchez pas à me ramener à des idées qui me tueraient... O je veux garder ma vie de rêveries; si c'est une folie, je n'en veux pas guérir !

***

IV.

La nuit était presque venue quand le baron de Minville, le chevalier de Verdun et leurs deux enfants arrivèrent au bosquet des bains d'Apollon; la musique se retirait, et les amateurs qu'avait rassemblés ce concert se dispersaient, soit pour regagner leurs habitations, soit pour *faire quelques tours* de tapis vert.

La lune n'était pas encore levée, mais une clarté molle tombait sur la terre des étoiles qui brillaient au ciel; aucun vent ne se faisait sentir, et cependant une sorte de brise silencieuse apportait les parfums enivrants des fleurs des parterres, des orangers et des bois environnants; les groupes de promeneurs se divisaient, et passaient à côté l'un de l'autre comme des ombres; les voix n'avaient plus de bruyants éclats; on n'entendait qu'un murmure doux et confus s'élever par intervalle.

Les charmilles et les marronniers présentaient partout leurs masses noirâtres, sur lesquelles se détachaient comme autant d'apparitions fantastiques de blanches statues de marbre; au loin le grand canal et ses eaux limpides se perdaient dans les bois de Saint-Cyr.

De quelque côté que se portât la vue,

l'œil s'arrêtait sur un spectacle enchanté, sur un paysage semblable à ceux dont les rêves heureux sont quelquefois ornés.

Le chevalier de Verdun et le baron de Minville marchaient côte à côte, ne prêtant nulle attention à ce qui les entourait, et s'entretenant de Georges et de son entrée à l'école militaire. Quelques pas devant eux, Marie et Georges se donnaient le bras; ils parlaient peu ; la conversation qu'ils avaient eue dans le jardin de la rue Saint-Louis, et l'impression que leur faisait éprouver cette belle nuit aux haleines tièdes et voluptueuses, les plongeaient dans une mélancolique rêverie, dont la nouveauté et le charme les surprenaient délicieusement.

Première révélation d'une existence inconnue, envahissement de leurs jeunes âmes par un pouvoir plus grand qu'aucun

de ceux dont ils eussent encore ressenti l'atteinte, premier amour dont vienne s'ébrécher la virginité du cœur; l'émotion secrète qu'ils ressentaient au fond de leur poitrine les réunissait dans une même sensation, dont ils n'osaient se communiquer l'ineffable ravissement. D'ailleurs, de quelles paroles se seraient-ils servis pour se parler le langage de leur puissante affection; ils ignoraient les mots par lesquels ils eussent pu traduire ce qui se passait en eux.

Le baron de Minville et le chevalier de Verdun décidèrent que l'on ferait une longue promenade, puisque le concert, pour lequel on était venu, se trouvait terminé. Puis reprenant leur marche ils se reprirent à causer de Georges, de son entrée à l'école militaire, et de l'avenir des deux enfants que la Providence leur avait accordés. Cette conversation, pleine d'une tendre et sainte sollici-

tude, attirait toute l'attention des deux vieillards; ils allaient, se laissant guider par Georges et Marie, et suspendant leur causerie pour tourner vers eux leurs yeux orgueilleusement paternels; pour se féliciter d'avoir obtenu, au milieu de leurs malheurs, cette consolation.

— Il est bien triste pour vous, pour moi, pour nous tous, mon cher Minville, disait le baron de Verdun, il est bien triste que nous soyons arrivés à l'époque qui devait nous séparer de Georges. Il me semble, mon vieux camarade, qu'un premier anneau se brise dans la chaîne de notre union, notre famille se désunit, le faisceau se rompt. Vous allez être bien seul dans votre maison, où la voix de votre fils ne retentira plus! Pardonnez-moi, mon cher ami, si j'éveille en vous de pareilles émotions; mais ne vous semble-t-il pas, en vous sépa-

rant de Georges, que vous perdiez une seconde fois sa bonne, son excellente mère?

— Vous avez raison, Verdun, le départ de Georges réveille d'anciennes douleurs. Il ressemble tant à sa pauvre mère.... Vous la rappelez-vous, mon bon chevalier, quand vous la vîtes pour la première fois?

— C'était à Coblentz, répondit M. de Verdun.

— Oui, justement, à Coblentz nous étions tout à la fois bien heureux et bien malheureux à cette époque; nous savions à peine où nous pourrions trouver un abri pour nos têtes, et cependant nous ne nous sentions pas complétement misérables; alors madame de Verdun et madame de Minville existaient encore.

Les deux amis se turent un instant, après avoir échangé un regard douloureux.

M. de Minville reprit bientôt la parole.

— Regardez Georges, mon cher Verdun, il est tout le portrait de sa mère : mêmes cheveux, même coupe de figure, même regard, même souplesse dans la taille, et puis il a encore tout le cœur de sa mère, bon, généreux, une imagination ardente, trop vive peut-être, c'est là ma seule crainte. Croyez bien que j'aurais voulu pouvoir ne jamais m'en séparer; j'aurais voulu pouvoir veiller sur sa jeunesse comme j'ai veillé sur son enfance; mais cela n'est pas possible, il faut qu'un gentilhomme soit militaire quand tous ses aïeux l'ont été : sans fortune, que pourrait-il devenir; commis, comme je vois tant de jeunes gens aspirer à un tel emploi? Je ne dis pas que cela ne

soit parfaitement honorable, mon ami; mais j'ai été officier, mon père l'était aussi; son père fut tué à Fontenoy, son grand-père pendant les dernières guerres de Louis XIV..... Enfin toujours les Minville ont servi le roi, et je veux que mon fils serve les rois, pour lesquels nous-mêmes nous avons abandonné une fois notre patrie, pour lesquels nous avons souffert.

Qui sait, peut-être un jour nos princes auront-ils encore besoin de serviteurs dévoués; si un Minville manquait à l'appel qu'ils feront alors à tous leurs fidèles serviteurs, il me semble que mon écusson en recevrait une barre de diffamation.

Devisant ainsi des affaires qui intéressaient le plus leur cœur, les deux pères cheminaient lentement, et suivaient sans la contrôler la direction que donnaient à

leurs pas les deux enfants dont ils s'occupaient.

Georges et Marie étaient empressés de fuir le peu de promeneurs qui se trouvaient encore dans quelques allées du parc; la distraction du moindre bruit ôtait un charme à leur rêverie; ils trouvaient tous deux une douceur singulière dans le silence mélancolique de la nuit et dans les harmonies étranges de l'air agitant les cimes des arbres, et dans le calme qui s'étendait au loin sur les campagnes.

Qui n'a senti une fois en sa vie ces premiers enivrements? qui n'a goûté les charmes ineffaçables de ces premières fêtes du cœur? Hélas! malheurs et bonheurs, on oublie tout en vieillissant; la mémoire se perd, la chaleur de l'imagination s'éteint; l'œil n'a plus de larmes, et des rides se for-

ment dans le cœur comme sur la figure; mais jamais le souvenir d'un amour véritable ne peut s'anéantir; jamais on ne revient vers lui sans émotion. Les vieillards lui donnent une larme ou un sourire au lit de leur mort; et ceux mêmes que cet amour véritable a blessés mortellement le portent toujours saint et sacré dans leur poitrine.

Heureuses, heureuses entre toutes les autres, les heures des premières émotions! Comme on se sent tressaillir, comme on se sent vivre! on écoute venir le bonheur, on respire à peine, on doute, on désespère; puis l'espoir revient, puis enfin on aperçoit le bonheur venir à soi; on le salue de toute la reconnaissance de son âme, et l'on peut mourir ensuite, car jamais un pareil instant ne se représentera dans la vie.

Georges et Marie quittèrent le parc et ses

allées alignées de charmilles, et, sortant par la porte de Saint-Cyr, ils gagnèrent les belles avenues de tilleuls qui bordent la pièce d'eau des Suisses. La nuit était calme et sereine; une lumière douteuse éclairait seule le paysage, la lune, encore cachée par les masses de feuillage du bois Satory, ne projetait ni ses grandes ombres, ni ses vives lumières; la pièce d'eau des Suisses n'était agitée par aucun vent.

A vingt pas derrière Georges et Marie, le baron de Minville et le chevalier de Verdun s'avançaient, causant toujours. Le bruit de leurs paroles arrivait comme un faible murmure aux oreilles des jeunes gens; mais eux ne savaient point exprimer ce qui se se passait en leur âme, ou plutôt le trouble qu'ils sentaient s'y élever, ce trouble nouveau pour eux, les accablait de délices in-

connues, et ne leur avait point encore révélé son langage.

Georges éprouvait une sorte de fierté à ces premiers battements de son cœur, qui le transportaient pour ainsi dire tout à coup de l'enfance à l'état d'homme fait; il s'élevait en lui une joie et un bonheur dont il se sentait enivré. Devant ses yeux passaient comme des éclairs, et son pas chancelant dénotait une ivresse des sens qui eût été bien dangereuse pour Marie, s'ils se fussent trouvés seuls. En vain cherchait-il à exprimer l'état de son âme; mais les mots manquaient à sa bouche. Le bras de Marie, passé sous le sien, accusait par son tremblement une émotion non moins forte, et le silence de la jeune fille avait également une signification dont le sens n'échappait point à l'ardent jeune homme.

Après un quart d'heure de promenade sur les bords de la pièce d'eau des Suisses, ils parvinrent à l'entrée du bois Satory, près de la statue de Curtius du chevalier Bernini, que la dénomination populaire a qualifié du nom de *cavalier Berlin*. La lune commençait alors à se dégager des masses ombreuses qui jusqu'alors l'avaient tenue comme prisonnière; son éclat faisait pâlir celui des étoiles, qui toutes, à l'exception d'une seule, se perdaient dans sa blanche lumière.

— Quelle délicieuse promenade! dit enfin Marie; ne trouvez-vous pas, Georges? Regardez comme tout est calme, comme toute cette nuit est belle! hélas! c'est peut-être la dernière promenade que nous ferons ensemble. Vous la rappellerez-vous, vous souviendrez-vous de cette soirée de nos adieux?

— Comment pourrai-je l'oublier, Marie, dans l'exil qui va être mon partage ?

— Oh! ne l'oubliez jamais, mon bon Georges, ne l'oubliez jamais, et croyez bien qu'elle ne sortira pas plus de ma mémoire que le souvenir de tous nos jours passés; que l'ami de mon enfance. Promettez-moi que vous penserez toujours *à nous*, Georges; tenez, regardez cette étoile qui brille encore au ciel, malgré les clartés de la lune; remarquez-la bien, je ne sais comment elle se nomme, mais pendant les belles soirées, quand on peut l'apercevoir, je la fixe souvent, je la suis du regard. Je l'ai choisie parmi toutes les autres avec prédilection; c'est mon étoile, Georges, choisissez-la aussi, et chaque soir, cherchez-la et saluez-la d'un signe de votre main, ce sera presque un moyen de nous entendre,

quoique séparés, un lien commun de pensée; voulez-vous, mon ami?

En prononçant ces mots, la voix de Marie était devenue traînante, basse, émue, et il y avait comme des sanglots comprimés au fond du cœur de cette enfant si chastement naïve.

Georges voulut répondre, il tourna les yeux vers sa jeune compagne; un rayon de la lune, glissant à travers le feuillage, fit briller une larme qui tomba lentement sur le sein de la pauvre fille. Georges et Marie échangèrent ce premier regard, plus puissant que toutes les paroles et tous les serments; puis Marie éprouva une sorte de terreur à voir ainsi les yeux de Georges l'interroger de leur fixité magnétisante; alors elle baissa les siens, et tout son corps éprouva malgré elle un frisson de plaisir et de trouble.

Les bois qu'ils cotoyaient en cet instant répandaient dans l'air de suaves parfums, les oiseaux chantaient leurs concerts nocturnes, les vents légers de la nuit s'étaient levés et balançaient mollement les branches les plus flexibles des arbres. A l'exception de ce chant des oiseaux et de l'agitation des feuilles, le silence régnait au loin, les pas même des promeneurs n'auraient pu le troubler, car la terre était recouverte d'une mousse épaisse qui ôtait à la marche la moitié de sa fatigue.

Il se rencontre de ces instants dans la vie où la nature, complice de la séduction, semble préparer les défaites, paralyser toute défense, amollir le cœur; où la nature, plus puissante que l'homme, raconte avant lui son amour à la femme qu'il aime, porte le trouble en son âme, et la prédispose aux aveux qu'elle attend alors avec une ardeur

inquiète. Il faut avoir bu à la coupe brûlante des passions, avoir usé son cœur aux marches sacrées du temple de l'amour, pour connaître les puissances secrètes de la nuit, du silence et d'une promenade solitaire dans les bois.

Il faut avoir senti murmurer en soi les notes harmonieuses de l'hymne d'une grande et véritable passion, pour connaître ce que peut lui prêter de force et d'appui l'hymne enchanteresse qui s'élève de toute la création pendant les belles nuits d'été.

Heureux ou malheureux, hélas! sont ceux-là qui ne portent point comme joie ou fardeau de leur existence un tel souvenir, leurs jours restent incomplets, ils attendent toujours le messie promis, ou ils le pleurent de toutes les larmes de leur triste vie.

Marie baissa donc les yeux sous le regard profond de Georges; mais quoique ses paupières et ses longs cils fussent descendus sur sa prunelle comme un voile, cependant elle apercevait encore les yeux de Georges arrêtés sur les siens; elle subissait la force de leur fascination, sa poitrine se soulevait oppressée, et par moments elle était prête, tant était grand son trouble, à demander grâce, comme en présence d'un danger inévitable.

Son bras tressaillit sur le bras de Georges, elle se sentit rougir et pâlir, et passer sans transition d'une chaleur brûlante à un froid glacial.

Georges de Minville, par un mouvement plus prompt que la pensée, pressa fortement contre son cœur le bras de Marie; mais, comme il sentit qu'une légère résis-

tance lui était opposée, il craignit d'avoir offensé la délicate pudeur de vierge de celle qu'il aimait de son premier amour; alors son bras se détendit et cessa de retenir prisonnier le bras auquel il servait d'appui.

Par un instinct de crainte dont elle ne se rendait pas compte, Marie, s'enveloppant dans son schall, s'éloigna d'un pas et s'arrêta.

Mais Georges, non moins tremblant, se rapprocha d'elle, et lui dit d'un son de voix doux, triste et tout à la fois empreint d'un reproche douloureux :

— Pourquoi, Marie?

Et son regard la fixait, et malgré elle Marie releva ses beaux yeux vers Georges, et, tremblante et vaincue, elle revint reprendre son bras, dont elle ne chercha plus à fuir la douce pression.

Pendant tout le reste de la promenade ils échangèrent peu de paroles ; mais comme ils regagnaient la ville ;

— Pensez-vous, Marie, murmura Georges, qu'il me va falloir vous quitter pour bien longtemps, peut-être pour des années ; quand je vous retrouverai n'aurez-vous pas mis en oubli l'ami qui vous parle en ce moment ?

Marie de Verdun ne répondit par aucune parole, ses lèvres ne laissèrent échapper aucun son ; seulement ses deux mains se croisèrent sur le bras de Georges de Minville, qu'elles serrèrent vivement ; ses yeux eurent un de ces regards que les femmes savent rendre cent fois plus éloquent que ne peuvent le faire les hommes, et tout fut dit entre eux.

RÊVERIES.

Dans les maux violents, la nature se recueille tout entière, le cœur se munit de toute sa constance : on sent beaucoup moins à force de trop sentir; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas longtemps.

FLÉCHIER.

V.

Quand Marie de Verdun se fut retirée en sa chambre pour goûter le repos de la nuit, elle se trouva dans un tel état d'agitation, qu'elle ne pensa point à se coucher. Elle s'assit en face de sa fenêtre ouverte, dans un vieil et immense fauteuil, où elle resta une partie de la nuit, s'abandonnant à ses rêveries. Les yeux à demi fermés, elle laissait sa pensée parcourir les faits

accomplis du passé et se lancer dans les idéalités de l'avenir. Cet avenir, elle le formait à son gré, elle le revêtait des plus riantes couleurs que pût lui fournir sa jeune imagination. La vie lui souriait et s'annonçait sereine, pure et pleine de charmes, comme la belle nuit dont l'influence mystérieuse agissait ainsi sur son esprit.

C'est surtout à l'âge qu'avait alors Marie de Verdun que la vie se présente couronnée de fleurs, environnée de riantes espérances, les soucis et les peines sont encore inconnus, le cœur s'agite et s'émeut pour aimer, on croit au bonheur, on ne veut, on ne peut douter de sa rencontre prochaine. A cet âge, l'âme entière est un foyer de poésie qui ne s'éteint plus tard que sous les atteintes du malheur, dont il colore les premiers coups d'un charme mélancolique.

A cet âge le bonheur n'a point d'expansions folles, de joies bruyantes, il ne s'annonce ni par des chants de fête, ni par de joyeux sourires, mais il se retire à l'écart, loin du bruit, loin de la foule; il se réveille la nuit, quand tout est endormi, quand tout bruit de vie a cessé, pour se recueillir, pour grandir et se sentir croître; il veut être seul à vivre, à respirer, il veut les solennités des belles nuits pour les mystérieux enivrements dont il emplit les jeunes âmes.

A cet âge le bonheur c'est l'espérance, et l'espérance est l'infini.

La réalité qui use et les désirs qui rongent sont ignorés de cette première félicité que connaît seule la jeunesse inexpériente, elle n'ose rien souhaiter; pour elle, l'attente de l'imprévu a des charmes puissants et de voluptueuses rêveries. Pour elle

l'avenir est un de ces contes brillants et magiques de l'Orient dont on berça son enfance.

Ainsi Marie de Verdun, étendue, rêveuse en son fauteuil, se laissait aller aux délicieuses impressions qu'elle avait conservées de sa conversation et de sa promenade. Elle se demandait avec une sorte d'étonnement inquiet, quelle était donc la nature du nouveau sentiment dont son âme se trouvait envahie, et dont sa tranquillité se laissait troubler. Elle se demandait pourquoi son cœur était agité de battements violents, pourquoi son bras gardait encore comme un frisson, tantôt glacial, tantôt brûlant, la pression du bras de Georges. Puis elle restait quelquefois sans pensées, comme sommeillant à moitié.

Dans d'autres instants cette jeune fille au cœur vierge, comme celui d'Ève à sa

création, se prenait à rougir en murmurant tout bas le nom de Georges; ce nom était pour elle le représentant d'une pensée qui la dominait, sans qu'elle pût encore la définir. Enfin, vaincue ou plutôt surprise par le sommeil, ses idées, ses pensées, ses rêveries devinrent plus confuses, ses yeux essayèrent deux ou trois fois de soulever leurs paupières; la vue s'éteignit, les bras tombèrent mollement, Marie demeura devant sa fenêtre exposée à l'air frais de la nuit.

Elle était belle, dans sa beauté décolorée par les reflets de la lune; elle était belle, cherchant, par un instinct de pudeur qui semblait veiller en elle, quand tous les autres instincts, tous les autres sentiments se trouvaient anéantis, à s'envelopper, à cacher les trésors inconnus de sa jeune beauté aux souffles même de la brise.

Ses longs cheveux châtains s'étaient dénoués et flottaient épars sur son cou, le vent les soulevait quelquefois en passant, et les mêlait sur son front et sur ses épaules. Derrière le fauteuil, sur lequel reposait Marie de Verdun, on apercevait dans l'ombre la lumière d'une lampe qui brûlait au fond d'une sorte de petit sanctuaire formé par un assez grand enfoncement de la muraille, et qui éclairait d'une faible lueur une vierge d'albâtre placée entre deux vases de fleurs. Un prie-Dieu de bois blanc meublait aussi cet enfoncement, et au-dessus de ce prie-Dieu étaient accrochés une gravure du Christ sur la croix et un bénitier.

De cet oratoire de jeune fille s'exhalaient les saints parfums de l'innocence, il s'y respirait on ne saurait dire quelle suave odeur de délicatesse et de pureté féminines, tout y était soigneusement propre et rangé,

et malgré la simplicité et la vétusté des meubles, l'ensemble avait un air élégant et de bon goût.

Quand les premières lumières du matin apparurent à l'horizon, le vent frais et le chant des coqs, qui s'appelaient de toutes parts, réveillèrent Marie de son sommeil et de ses songes; d'abord elle eut quelque peine à comprendre pourquoi elle se trouvait en un fauteuil au lieu de reposer tranquillement dans son lit; elle se sentit brisée de fatigues, et ses idées, ses pensées, et jusqu'à son regard, flottaient encore dans le vague de l'incertitude; elle voulut aller vers son lit, qu'un besoin invincible de repos lui faisait ardemment souhaiter; mais, en passant devant son petit oratoire, il lui revint tout à coup en la pensée qu'elle n'y avait pas fait avant de s'endormir sa prière accoutumée. Son cœur

se le reprocha comme une faute; elle tomba à genoux, toute sa fatigue et son sommeil s'évanouirent, pour faire place au recueillement de la prière, à l'exaltation d'une foi parvenue en son âme au degré de passion.

Ce fut avec une émotion profonde qu'elle prononça agenouillée devant le Christ le nom de Georges, elle demanda à Dieu son bonheur et la paix de son âme, elle demanda de trouver toujours en lui un frère, un protecteur.

Sa prière fut plus longue qu'elle ne l'était habituellement, et quand ses lèvres n'eurent plus de paroles, quand son cœur eut tout dit, tout révélé, elle inclina sa tête sur ses mains jointes, et resta encore quelques instants dans une méditation rêveuse.

Le soleil, cependant, commençait à dorer les cimes des arbres, le ciel se colorait, une certaine fraîcheur balsamique se répandait sur la terre, et Marie, en se relevant des marches de son prie-Dieu, s'approcha de sa fenêtre; sa poitrine, échauffée par toute l'agitation et la fatigue de la nuit, aspira à longs traits les bouffées d'air qui se jouaient autour des fleurs dont son balcon était orné; elle jouit quelques instants du spectacle de ce réveil de la création; puis enfin, plus calme, elle regagna son lit, où la lassitude morale et physique la plongea dans un sommeil profond.

Cette nuit passée sans repos, cette soirée qui l'avait précédée, pleine d'agitations, tout cela annonçait l'éveil des passions dans la jeune âme de Marie; cette soirée et cette nuit venaient de faire résonner une mélodie dont cette âme se montrerait de plus en

plus avide, dont chaque soir elle chercherait de plus en plus à s'enivrer.

Il arrive un moment où l'hôte immortel, que l'on nomme amour et que peu de gens connaissent, vient habiter le cœur de ses élus; ceux qu'il choisit ainsi dans le vaste troupeau des hommes, il les visite de bonne heure, il descend peu à peu dans leur âme, et ceux-là ont pour toute la vie des félicités et des peines inconnues à la foule.

O combien tressaille un cœur à l'approche de cette passion de l'amour, qui s'empare de toute la vie qu'il renferme, pour la régénérer ou la détruire! Il semble prévoir, par une sorte d'instinct douloureux, les épines futures de sa couronne, même à travers les joies immenses dont il sent déjà l'enivrement.

C'est d'abord comme une douce et suave musique, sans motif bien distinct, dont l'harmonie vous saisit, vous enlace, vous oppresse, vous fait vous avouer vaincu; puis cette musique se dessine plus largement, elle vous pénètre comme ces lames de feu que les prophètes placent aux mains des archanges, elle vous brûle, vous agite, et par toutes les voix de ses instruments, par toutes les puissances de son magnétisme, elle fait retentir à vos oreilles cette parole tout à la fois terrible et douce :

Je suis désormais ton hôte invisible, c'est moi que désormais tu porteras en toi, comme fardeau de bonheur ou de malheur, jusqu'au jour de ta mort; c'est moi, mon glorieux esclave, qui suis l'amour véritable.

Mais, hélas! combien est peu commun

sur cette terre cet amour véritable, dont l'ange visite si rarement nos villes; l'amour véritable est un pur encens brûlé devant Dieu; l'amour véritable a des paroles de prières qui savent trouver le chemin des miséricordes; l'amour véritable est une consécration et un sacrement dont les promesses ne peuvent se violer impunément.

Marie venait d'éprouver les premières atteintes inquiètes de cet amour, elle venait de souffrir sa première agitation, ses premières langueurs ; mais l'ange de cet amour ne lui était point encore apparu, et se penchant vers son oreille ne lui avait pas encore dit son nom. Elle était troublée, son sang s'agitait plus chaud en ses veines, son sommeil s'emplissait de visions bizarres, de songes nouveaux. La prière qu'elle faisait amenait toujours un même nom joint au

sien dans ses intercessions. Enfin elle aimait déjà, sans comprendre la portée de son amour, et elle s'abandonnait sans crainte à l'attrait de cet amour, parce qu'il se présentait à elle sous les simples apparences d'une amitié pour ainsi dire fraternelle.

Le nom d'amour donné au sentiment qu'elle éprouvait l'eût effrayée, et son âme, tendre et religieuse, aurait alors cherché dans les secours religieux, que son ardente foi lui eût offerts, un remède à ses tribulations. Bien loin de ces craintes et de ces angoisses, la prière lui donnait ce bonheur pieux de parler devant la croix du Sauveur les paroles de deux intercessions, de prononcer chaque jour, dans le recueillement de son oraison, le nom gravé dans son cœur.

Les souvenirs d'amour les plus doux à la

mémoire sont peut-être ceux qui se rattachent au temps où l'on aimait déjà, sans le savoir, sans se l'être avoué, sans avoir sondé son cœur.

MARCHE DU TEMPS.

Oh ! pourquoi n'ai je pas de mère?

A. Soumet.

VI.

Quelques jours après cette soirée du 10 juin, qui devait laisser de profonds souvenirs dans le cœur de Marie et dans celui de Georges, eut lieu l'entrée de ce dernier à l'école militaire ; ce fut une matinée bien triste que celle qui vit la séparation de ces deux enfants, dont jusque-là les deux existences n'avaient point été désunies, dont

jusque-là peines, plaisirs, études, tout avait été commun ; Marie pleura amèrement en recevant de son compagnon de jeunesse le triste baiser d'adieu.

Aussi longtemps que ses yeux purent apercevoir la voiture qui emportait la moitié de son existence, aussi longtemps que ses oreilles purent entendre le bruit des roues sur le pavé du chemin, elle demeura immobile et attentive, le corps penché sur le fer du balcon de sa fenêtre; mais quand la poussière soulevée par les chevaux se fut peu à peu dissipée, quand le vent n'apporta plus aucun bruit, quand enfin il n'y eut plus même dans l'air ou sur la route aucune trace, aucun souvenir des voyageurs, alors la douleur de Marie éclata dans toute son amertume.

La maison de la rue Saint-Louis paraissait

éprouver au même degré le chagrin que ressentait Marie; ce jour-là le chevalier de Verdun sortit de bonne heure, et contre sa coutume habituelle, il se fit longtemps attendre pour dîner; Marguerite se montra jusqu'au soir d'une humeur massacrante. Le dîner fut triste et silencieux, et de bonne heure on alla se coucher.

Le lendemain et les jours qui suivirent, la physionomie sombre et triste de la maison du chevalier de Verdun s'effaça en grande partie, le baron de Minville devint un hôte assidu de son ami, les deux vieillards ne se quittèrent pour ainsi dire plus; ils supportèrent stoïquement l'éloignement de Georges; tant de chagrins avaient pesé sur eux, qu'ils avaient su se faire à une certaine somme de peines et de contrariétés; puis, dans leur sage prudence, ils calculaient les avantages dont pourraient être pour l'avenir

de Georges les quelques années qu'il devait passer loin de la maison paternelle.

Marie, dont l'existence avait été jusqu'alors empreinte de cette douce gaieté que donne une jeunesse heureuse, ne trouvant plus près d'elle l'ami, le compagnon près duquel elle épanchait librement ses joies et ses tristesses; sentit l'amour de la solitude s'emparer de son imagination, on la vit passer des journées entières, assise sous la tonnelle qui se trouvait au bout du jardin de son père, dans une immobilité complète, et regardant, mais sans les voir, les objets qui l'entouraient. Elle vivait par la pensée, par le souvenir, dans ce monde enchanteur et fantastique que la jeunesse se crée en ses rêveries les plus séduisantes, en ces jours où la vie coule à flots précipités dans ses veines.

Ce besoin de solitude et cette méditation perpétuelle de Marie redoublèrent en elle

les idées pieuses et presque mystiques dont elle avait fait l'aliment de ses premières années. Non-seulement la prière devint une des satisfactions de ces journées; non-seulement elle y répandit son cœur avec cette sorte d'amour, qui est une part du bonheur des élus; non-seulement elle passa souvent des nuits entières affaissée sur un prie-Dieu, les mains jointes, surprise par le sommeil en murmurant quelque acte de foi, et rêvant de ces rêves tout remplis des magnificences d'une pensée chrétienne.

Mais encore elle aima, lorsque le jour venait à baisser, à se rendre à l'église Saint-Louis, à choisir le coin le plus obscur et le plus désert de l'église, pour y demeurer en méditation. Le chant des orgues, la voix des prêtres qui chantaient vêpres sur un mode monotonement solennel, emplissait son âme d'une sorte de

douce terreur, dont elle recherchait avec délices l'impression.

Cette jeune fille, à l'âme tendre et exaltée, à l'imagination vive, comprenait par la foi et l'amour divin la magnifique poésie de la religion chrétienne ; le langage de sa forme extérieure avait pour elle un sens moral : ses pompes, ses cérémonies parlaient à son cœur en pensées profondes, comme le faisaient les livres saints. Elle aimait l'église quand le soleil n'y pénétrait plus, quand les ombres, y grandissant, ajoutaient à la profondeur des nefs, à la hauteur des voûtes, à la sonorité des échos. Elle aimait l'église à cette heure où elle n'est plus éclairée que par les petits cierges brûlant devant les images des saints, où elle n'est plus peuplée que par ces chrétiens à l'âme tendrement mélancolique, ou par des pénitents touchés du remords de leur-

fautes, ou par des malheureux implorant la protection divine.

Elle aimait l'église, non pas tant avec ses joies triomphantes, avec ses *hosanna*, ses nuages d'encens, ses bannières déployées et les riches vêtements de ses prêtres, brillant sous les rayons du soleil; elle ne l'aimait pas tant ainsi, car l'idée de la grandeur de Dieu lui cachait presque sa bonté, qu'à l'heure où l'encens ne fume plus, les bannières reposent appendues le long des murailles, et les chants de gloire et de magnificence ont cessé pour faire place aux chants de deuil et de lamentation.

Qu'à l'heure où la nuit presque venue, les douloureuses confessions se murmurent dans l'ombre des confessionnaux, et la céleste indulgence du pardon y descend toute miséricordieuse sur la tête des coupables.

Les malheureux, à cette heure, viennent plus nombreux à l'église, car il semble que ce soit l'heure choisie par le Seigneur pour dire à ses apôtres :

Sinite parvulos, venire ad me.

Marie de Verdun aimait cette heure silencieuse ; le bruit seul de son pas sur le pavé de l'église lui causait une sorte de tressaillement, et jamais elle ne revenait chez son père que plus recueillie encore en elle-même, et plus heureuse de ces joies intérieures, secrets bienfaits de Dieu, invisibles pour ceux qui ne les reçoivent point.

La lecture de Marie se composait, en général, de livres graves et sérieux ; elle choisissait de préférence ceux qui l'entretenaient dans la ferveur de ses idées religieuses, ceux où la pensée se colore de la sainte et noble poésie de l'âme sublimement chrétienne de

leurs auteurs, qui sans doute avaient reçu l'inspiration pour la transmettre à leurs frères.

Au milieu de tous ces exercices d'une douce piété, Marie ne négligeait point son éducation : l'instruction variée de son père et du baron de Minville était tour à tour mise par elle à contribution ; elle avait un zèle de travail, un désir de savoir, que rien ne pouvait décourager, ni les difficultés, ni l'aridité des moyens, ni la longueur de l'étude.

Les deux pères, dont elle était devenue la seule occupation, qui concentraient sur elle tous les soins et toutes les tendresses de leur paternité, la voyaient grandir avec un secret orgueil, avec une pensée d'avenir, peut-être la même, mais qu'ils ne s'étaient point encore communiquée.

Georges de temps en temps donnait de ses nouvelles ; ses lettres, véritable bonheur pour toute la famille, à laquelle il manquait, étaient lues en commun, et relues ensuite par chacun séparément. A la fin de sa première année d'études à l'école militaire, il vint passer un mois de vacances au milieu de ceux dont il était la pensée d'espérance et de consolation ; ce temps leur parut à tous bien court, les journées de ce mois s'écoulèrent dans une sorte de fête non interrompue. Marie avait grandi, s'était développée ; sa figure douce et expressive révélait davantage de jour en jour la bonté de son cœur, et toute la tendresse et toute la chaleureuse exaltation de sa jeune âme. Son caractère s'était formé ; l'enfance avait fait place en elle à la jeunesse et à toutes les séductions qu'elle amène à sa suite.

Cependant ses relations avec Georges ne

subirent, du moins extérieurement, ni altération, ni transformation, tous deux conservèrent pure cette amitié de leur jeunesse, qui leur avait fait tant d'années si heureuses; tous deux se retrouvèrent sans embarras, quoique peut-être ce ne fût pas sans une espèce de trouble, car si leur bouche ne parla point de la forme nouvelle que cette amitié avait revêtue en eux, car s'ils n'osèrent se communiquer ce qui se passait en leur âme, ils sentirent pourtant plus profondément combien ils étaient devenus nécessaires l'un à l'autre.

Et quand de nouveau il fallut se séparer, leurs larmes et leur chagrin, quoique plus contenus, n'en furent ni moins pénibles ni moins amères.

Georges avait toujours à son doigt la bague que Marie lui avait donnée; Marie, de

son côté, gardait précieusement en sa cassette le bouquet flétri, qu'un an auparavant à pareille époque, Georges lui avait remis pour sa fête. Ces témoignages muets, d'un souvenir saintement conservé, équivalaient à une promesse de fidélité, pour un sentiment inavoué, pour un sentiment que peut-être ils commençaient à comprendre dans toute son étendue, mais qu'ils auraient eu presque honte d'appeler par son nom.

A partir de cette visite de Georges, la santé de M. de Verdun déclina sensiblement; les fatigues qu'il avait endurées pendant l'émigration agirent sur son tempérament avant l'âge; il sentit qu'il pourrait bientôt dire adieu à la vie, renoncer au bonheur de conduire Marie à travers les écueils que le monde sèmerait nécessairement sur sa route; ce fut pour lui un sentiment de douleur d'une inexprima-

ble souffrance; à ce moment il s'inquiéta de la solitude dans laquelle il avait vécu, de l'isolement de son existence; il comprit combien serait difficile la position de sa fille, dont il se voyait dans l'impossibilité d'assurer l'avenir.

Les trois mille francs de rente qu'il pouvait lui laisser devaient bien en quelque sorte l'empêcher de mourir de faim; mais comment trouverait-elle à se marier avec une aussi faible dot, quels seraient ses protecteurs, qui lui donnerait aide et assistance?

Le chevalier de Verdun ne s'aveugla pas un instant sur toutes ces difficultés, il sentait l'indispensable nécessité de la fortune, le poids dont elle pèse aujourd'hui plus que jamais dans la balance des affections humaines. D'un autre côté, il ne pouvait songer à confier la jeune

Marie à l'amitié bien éprouvée du baron de Minville, il ne pouvait grever son attachement paternel de ce fardeau ; car, lui aussi, pauvre blessé de l'émigration, avait sauvé peu de chose du grand naufrage politique, qui signala la fin du dernier siècle ; car, lui aussi se faisait vieux, et commençait à sentir les atteintes de l'âge et des fatigues.

Longtemps le chevalier de Verdun appesantit sa pensée sur toutes ces difficultés, dont la non solution lui était un véritable chagrin ; longtemps il s'inquiéta vainement d'un moyen d'assurer l'avenir de sa chère Marie ; pendant des journées entières, on le vit soucieux, parcourir lentement les étroites allées de son petit jardin ; il ne s'arrêtait plus, ainsi qu'il en avait l'habitude, pour observer la croissance de ses fleurs favorites ; il ne saisissait plus lui-même l'arrosoir pour les abreuver de l'eau néces-

saire à leur développement; une seule idée occupait sans cesse son cerveau, le fatiguait, l'obsédait, minait ses jours, la tranquillité de ses nuits, et le tenait dans une continuelle agitation.

Un matin, il se leva plus faible qu'à l'ordinaire, ses jambes lui refusèrent leur service, et il éprouva, pendant quelques heures, comme un mouvement de gêne dans la moitié de son corps.

Craignant d'inquiéter sa fille et sa vieille servante, il ne leur avoua point ce qu'il ressentait; mais, quand vers quatre heures de l'après-midi il se sentit assez fort pour pouvoir s'habiller et sortir, il s'achemina doucement vers la demeure de l'abbé Barré, vieil ecclésiastique, dont il avait fait depuis longtemps la connaissance.

—Le bon Dieu, lui dit-il en l'abordant,

m'a fait la grâce de me donner, monsieur l'abbé, des avertissements de départ, et je ne dois pas négliger les pronostics par lesquels il a daigné m'avertir. Il faut se mettre en règle pour un aussi long voyage, ajouta-t-il en souriant tristement, et je viens vous demander de m'aider à diminuer le poids du fardeau que je dois emporter.

L'abbé Barré et le chevalier de Verdun restèrent ensemble plus de deux heures, puis tous deux revinrent dîner rue Saint-Louis, où les attendait le baron de Minville, auquel son ami laissa ignorer et ses craintes et ses souffrances. Le dîner fut occupé par une conversation affectueusement intime ; Marie se sentait joyeuse en contemplant la figure de son père, qu'un rayon d'espoir et de satisfaction semblait éclairer de sa bienfaisante lumière; l'apparence de préoccupation

qu'elle y avait remarquée depuis un mois s'était complétement évanouie, il se laissa même aller à causer avec un certain entraînement, qui contrastait d'une telle façon avec sa taciturnité passée, que le baron de Minville lui en fit quelques plaisanteries amicales.

La soirée qui suivit ce dîner se prolongea jusqu'à dix heures et demie; à cette heure presque indue dans les habitudes du chevalier de Verdun, du baron de Minville et de l'abbé Barré, chacun regagna son logis; les adieux se firent gaiement, et le chevalier, après avoir embrassé sa fille, se retira dans son cabinet; il s'y arrêta devant son bureau, ce qui ne lui était pas ordinaire une fois la nuit venue, s'y assit et se disposa à écrire.

Le coude appuyé sur sa table et la tête inclinée, et soutenue par sa main, le cheva-

lier de Verdun se recueillit près d'un quart d'heure avant de commencer la lettre qui faisait le sujet de ses méditations; enfin sa plume se posa sur le papier, et pendant deux heures elle ne cessa de tracer des caractères tremblés et irréguliers, qui attestaient, soit l'agitation, soit la maladie de celui qui tenait la plume.

Cette longue lettre terminée, le chevalier de Verdun la lut en pesant chaque phrase, et pour ainsi dire la valeur de chaque mot, tant il lui paraissait important qu'elle fût empreinte de la conviction et des sentiments qui l'avaient animé en l'écrivant.

« Mon cher frère,

» Les chagrins et les fatigues ont avancé
» le terme de mes jours, les attaques réité-
» rées d'un mal auquel l'art des médecins
» ne peut rien, m'avertissent qu'il faut songer

» à quitter cette terre; il y a tant d'années
» que nous ne nous sommes vus, que je ne
» sais si vous aurez appris que j'ai une fille, ma
» seule joie, ma seule consolation, mais aussi
» ma seule inquiétude ici-bas. Sa mère est
» morte en la mettant au monde; après moi
» elle n'a de parents que vous, de soutien
» que vous, d'autre refuge que près de vous.
» Vous ne vous êtes jamais marié, mon
» cher frère; vous êtes seul, peut-être con-
» sentirez-vous à recevoir ma pauvre Marie
» près de vous quand je ne serai plus. Per-
» sonne à Versailles, où je demeure, ne sait
» que vous êtes mon frère; votre nouveau
» nom de marquis de Polvil est ignoré de
» ma fille, qui se croit sans parents; ainsi
» donc, vous pouvez agréer ou rejeter ma
» demande, sans craindre l'opinion du
» monde ou les importunités d'une orphe-
» line. Je vous dis tout cela, pour que
» vous ne vous croyiez point obligé en-

» vers votre nièce, contre votre volonté;
» et cependant, Charles, je me suis répété
» bien souvent que je ne doutais pas de vo-
» tre cœur; je me suis dit que j'avais tort de
» ne pas aller vous trouver, mais j'ai craint
» qu'on ne jugeât ma démarche motivée par
» des raisons d'intérêt; une seule fois,
» mon ami, je vous ai aperçu près du
» roi, lors de la visite de ce bon prince à
» Trianon; je vous ai reconnu parfaitement,
» malgré le temps qui s'était écoulé depuis
» notre dernière entrevue; je ne saurais
» vous dire maintenant ce qui se passa alors
» en moi, mais je fus deux jours profondé-
» ment troublé; mais au moment même où
» je vous aperçus, il a fallu tout le respect
» que m'inspirait la présence du roi pour
» m'empêcher d'aller à vous, de vous pren-
» dre la main, et de vous dire: Mon frère.

» Revenu de mon trouble et de mon agi-

» tation, je n'osai plus me faire conduire
» près de vous; vous étiez riche et en fa-
» veur, Charles, moi j'étais pauvre et ignoré.

» Je cédai donc à un mouvement de va-
» nité et d'orgueil dont je me repens au-
» jourd'hui; aujourd'hui que je ne sais
» quelle voix du cœur me dit que vous
» m'auriez ouvert vos bras, que vous m'au-
» riez un peu aimé, et cet amour de frère
» eût peut-être réchauffé ma vie en l'arra-
» chant aux inquiétudes.

» Je suis pauvre, mon ami, mais je ne
» suis point misérable, j'ai 3,000 fr. de re-
» venu, et avec cette faible somme j'ai élevé
» ma fille d'une manière conforme à sa
» naissance, et j'ai vécu de façon à ne faire
» rougir ni mes parents ni mes amis. Ces
» trois mille francs de revenu, nous ont
» suffi jusqu'à présent. Ils seront un jour

» pour ma fille une petite dot qui la fera
» subsister, qui lui permettra peut-être de
» se marier.

» Si je pouvais encore compter sur quel-
» ques années d'existence, si je pouvais
» espérer voir fixer le sort de ma fille, je
» serais moins inquiet; mais la mort ap-
» proche, mon bon frère; mais je la sens qui
» me presse, et j'ai voulu qu'un second père
» veillât sur mon enfant, la consolât de ma
» perte et me remplaçât près d'elle.

» Cette mission, j'ai eu la pensée de
» vous la confier, et j'ai l'espérance que vous
» ne me refuserez pas; non, Charles, vous
» ne refuserez pas ce que je vous demande,
» vous ne rejetterez pas la prière de votre
» frère qui se meurt, vous voudrez que sa
» mort soit tranquille; vous viendrez vous-
» même lui dire: Mon frère, ta fille est ma

» fille ; vous viendrez, Charles, car je me
» sens déjà trop faible pour me rendre près
» de vous ; vous viendrez à Versailles, dans
» ma petite maison, et puis vous verrez ma
» pauvre Marie, et vous l'aimerez, car elle
» est bonne, douce, aimante, pieuse, et
» puis encore elle est si fraîche, si jolie,
» si spirituelle ; oh ! j'ai l'espérance qu'elle
» vous plaira, et que la mission que je vous
» demande de remplir sera plutôt un
» bonheur qu'un fardeau pour vous.

» Mais venez, je vous le demande en
» grâce, mon cher frère ; venez, prompte-
» ment ; la mort a déjà frappé deux fois
» à ma porte, et je crains que sa troi-
» sième visite ne me soit fatale. Venez
» réjouir mon cœur de votre vue et de
» votre bonté pour ma fille ; je veux vous
» présenter moi-même *notre* enfant, et, si
» vous tardiez quelque peu à vous rendre

» à Versailles, elle serait forcée de se pré-
» senter toute seule.

» Adieu, Charles. Je vous attends avec
» impatience, mais sans crainte; adieu. Je
» vous demande d'aimer ma fille comme
» je vous aime.

» A bientôt, n'est-ce pas? Je vous prie de
» vous hâter par tout ce qu'il y a de plus
» sacré dans le ciel et sur la terre.

» Votre frère mourant,

» Le chevalier DE VERDUN. »

Versailles, rue Saint-Louis.

Après l'avoir relue deux fois, le chevalier cacheta cette lettre, écrivit sa suscription, et la déposa sur son bureau pour que le lendemain on la trouvât en nettoyant son cabi-

net, et qu'on la mît de bonne heure à la poste.

Puis, plus rassuré après avoir accompli ce devoir, il se coucha presque heureux et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil paisible.

LA MORT.

Mortuus est pater ejus, et quasi non est mortuus, similem enim reliquit sibi post se.

Lib. Ecclesiastici.

VII.

De jour en jour le chevalier de Verdun allait s'affaiblissant d'une manière lente, plus sensible pour lui que pour ceux qui l'entouraient. Tandis que sa fille le croyait seulement souffrant, lui sentait s'avancer le terme de sa vie ; il comprenait à des symptômes légers en apparence, dont la signification échappait à l'observation de

son entourage, que la dernière année de son existence s'était levée. Depuis une semaine sa lettre à son frère avait été mise à la poste, et cependant il n'avait pas encore reçu de réponse.

D'où pouvait provenir le silence que gardait le marquis de Polvil? était-ce indifférence ou dédain, oubli ou refus? Le chevalier de Verdun n'osait sonder le mystère de ce silence; mais son cœur paternel s'en affligeait profondément et s'abreuvait d'une dernière amertume, qui lui faisait ses derniers jours bien misérables. Souvent il passait des heures entières à contempler sa fille, travaillant près de lui dans l'embrasure d'une croisée, et ses yeux restaient fixés sur elle jusqu'à ce que des larmes, longtemps contenues, vinssent s'interposer comme un voile entre cet objet de toute son affection et son regard.

La mort a deux manières de faucher sa moisson ici-bas : quelquefois, comme des épis coupés avant d'être mûrs, elle frappe à l'improviste ceux qui s'avancent dans les sentiers de la vie avec toute la force de leur jeunesse, toute l'espérance de leur avenir. Elle les surprend de ses coups; comme ces voyageurs que des assassins guettent au coin d'un bois : ceux-là meurent avec toutes les illusions, tous les charmes de leurs riantes rêveries.

D'autres fois la mort, au contraire, par un raffinement de cruauté, ou peut-être par une amicale bienveillance, frappe de plusieurs coups l'épi humain qu'elle veut emporter; elle le prévient ainsi que l'heure est venue, qu'il est temps de dire adieu au soleil, à la terre, aux brûlantes journées des étés, comme à leurs nuits chargées de rosée.

Le chevalier de Verdun remerciait Dieu du fond de son âme de l'avoir ainsi épargné pour quelques jours, d'avoir permis qu'il lui fût annoncé par des signes certains que la mort approchait, qu'elle arrivait à pas lents, mais sans s'arrêter; de la lui avoir montrée pâle et menaçante, se dessinant sur un horizon rapproché. Ces dernières heures, qu'il recevait comme des heures de grâce, le chevalier les employait à faire ses adieux aux objets de son affection; il s'en entourait avec un inquiet empressement; il lui était revenu dans les veines un sang plus chaud; toutes les forces aimantes, toute la chaleur de cœur, que l'âge semblait avoir affaiblies en lui, jetaient un dernier et brillant éclat avant de mourir, se répandaient en témoignage de touchante amitié, de profonde tendresse.

Vingt fois par jour il revenait vers sa

fille, lui prenait les mains sans rien dire, et la contemplait avec une tendre sollicitude; puis il l'embrassait au front et la serrait contre sa poitrine, comme si l'instant de l'adieu éternel était arrivé.

Le chevalier de Verdun ne recevait aucune réponse, et les jours se passaient, et la mort avançait toujours.

Un matin il ne put se lever, et ce fut alors un moment pénible; il dut avouer à sa fille et à son vieil ami, le baron de Minville, qu'il se sentait proche de sa fin. A ces terribles paroles, tout cet intérieur, si tranquille jusque-là, se trouva bouleversé en un instant; sa maison se revêtit d'un voile de deuil et de désolation; on marchait, on parlait bas, et avec des sanglots, dans les escaliers, dans les corridors; les portes restaient ouvertes,

les fenêtres battaient, poussées par le moindre vent, et les rideaux voltigeaient au dehors comme des tentures mortuaires.

Dans la chambre du chevalier de Verdun, Marie et le baron de Minville se tenaient près du lit du chevalier, qui en effet se mourait : une grande pâleur régnait sur toute sa figure ; ses yeux avaient déjà perdu de leur éclat, sa respiration semblait plus gênée; mais toutes ses idées étaient encore nettes et lucides, et la parole, quoique plus lente, se faisait encore entendre distinctement.

Toute la matinée se passa dans les angoisses d'une mortelle inquiétude ; l'abbé Barré vint vers quatre heures, et sa vue sembla ranimer le chevalier de Verdun; une sorte de joie se répandit sur ses traits décolorés, et sa voix reprit presque de la fermeté pour demander le dernier sacre-

ment, que l'église réserve aux mourants pour les soutenir dans le grand combat de la mort. Jusqu'à ce moment Marie n'avait pu comprendre encore que tout espoir fût perdu; mais quand elle vit l'appareil religieux se presser autour du lit de son père, quand elle vit son unique appui recevoir avec l'absolution dernière ces marques sacrées de l'huile sainte, alors la triste vérité se fit jour dans son âme; alors elle ne pleura pas, mais elle devint presque aussi pâle que son père, et les battements de son cœur s'arrêtèrent pour ainsi dire dans sa poitrine.

Comme la cérémonie funèbre se terminait, un homme d'un âge avancé, d'une figure noble, et dont toute la tournure dénotait une grande distinction de manières, se présenta au milieu de cette scène de désolation, et s'avança près du lit du chevalier.

— Mon frère!..... articula péniblement

le mourant; et toute sa figure s'illumina du retour d'une espérance presque abandonnée.

— Charles, répéta-t-il plus lentement, je vous ai reconnu, quoique mes yeux n'y voient plus qu'à peine.... Vous n'avez donc pas voulu laisser mourir, sans le voir encore une fois, votre pauvre frère..... O Marie !...

Le marquis de Polvil, profondément affecté par cette scène de mort et par les paroles de son frère, lui répondit d'une voix pleine de larmes et en prenant ses mains déjà froides :

— J'arrive d'un voyage de quelques jours; ce matin seulement j'ai reçu votre lettre, et me voilà..... Pourquoi ne m'avoir pas écrit plus tôt? pourquoi avez-vous douté de moi, ô mon frère? J'ai vécu seul, bien isolé, et je pouvais avoir une famille; fallait-il

donc, pour vous retrouver, que je vinsse assister à votre dernière heure?

Le chevalier de Verdun serra d'une faible étreinte les mains de son frère.

— Je meurs, Charles; la mort vient bien vite..... je voudrais la retarder de quelques jours.... de quelques minutes..... pour vous retrouver.... Mais je sens que tout sera bientôt fini.... Marie, approchez-vous.

Et la jeune fille s'approcha, inquiète et étonnée de la conversation d'un étranger avec son père dans un pareil moment.

Le marquis de Polvil l'attira contre lui; et l'embrassant avec tendresse: Ne parlez pas, mon frère, dit-il en se tournant vers le chevalier de Verdun; ne parlez pas, n'usez pas les forces qui vous

restent en paroles qui vous causeraient peut-être trop d'émotion ; laissez-moi satisfaire à vos volontés, comme aux plus vifs désirs de mon cœur.

— Marie, ajouta-t-il, je suis le frère de votre père, et bientôt je serai votre père.

A ce peu de mots dits avec une simplicité et une bonté nobles et touchantes, Marie ne put que se jeter presqu'évanouie dans les bras de son oncle.

Le chevalier de Verdun joignit les mains, et leva vers le marquis de Polvil un dernier regard rempli d'une indicible reconnaissance, quelque chose d'humide, comme une dernière larme de joie, brilla un instant sur le bord de sa paupière; puis ses mains retombèrent en faisant un signe d'adieu au baron de Minville, qu'il laissait seul après lui; ses

lèvres se contractèrent, et la vie cessa d'animer le corps, dont elle avait été si longtemps l'hôte mortel.

Pendant quelques minutes, le silence le plus solennel régna dans la chambre; mais quand l'abbé Barré, après s'être approché du chevalier, eut reconnu qu'il était mort et que lui ayant fermé les yeux il lui eut recouvert la figure d'un voile, alors toutes les douleurs, jusque-là comprimées, firent explosion à la fois; alors les sanglots se firent entendre jusqu'au moment où la voix du prêtre, s'élevant du milieu de cette profonde désolation, prononça les paroles de la prière, et réunit l'amertume des regrets dans un acte de foi, baume consolateur qui versa ses bienfaits dans toutes les âmes.

Après une demi-heure de prière et de méditation, le marquis de Polvil se releva,

et, s'adressant à Marie, il lui dit avec douceur : Venez, ma fille.

Marie se sentit tressaillir à ces mots sortis d'une autre bouche que de celle du chevalier de Verdun ; elle tourna ses yeux vers le lit que la mort venait de visiter, voulut s'attacher encore une fois aux lèvres de son père, mais ses forces l'abandonnèrent, et elle perdit complétement l'usage de ses facultés, la conscience de son malheur, le sentiment de ses peines.

Le marquis de Polvil profita de cet instant pour la faire transporter chez elle, demandant qu'on le prévînt aussitôt qu'elle témoignerait le désir de le voir.

La nuit arriva bientôt après cette scène de douleurs, le silence et le calme s'étendirent au loin, les fenêtres de la chambre du chevalier de Verdun furent ouvertes, des cier-

ges s'allumèrent autour de son lit, et un crucifix d'argent fut placé sur sa poitrine.

Dans cette chambre, trois personnes veillèrent celui qui dormait d'un sommeil éternel, trois personnes veillèrent celui qu'aucun réveil ne devait plus visiter.

L'abbé Barré, le marquis de Polvil et le baron de Minville, passèrent les longues heures de cette nuit à prier pour l'ami, pour le frère qui venait de les quitter.

Que l'homme qui a rejeté de son âme les divins préceptes des croyances religieuses, que l'homme qui a dépeuplé son cœur des idées de foi et d'espérance ; qui l'a fait semblable à un sépulcre fermé, d'où rien ne sort et où ne se glisse que le ver de la destruction; que celui-là, que cet homme vienne contempler pendant une nuit entière le crucifix de la rédemption reposant comme une magni-

fique promesse, sur le cadavre de l'ami qu'il aura perdu, de la femme qu'il aura aimée; que celui-là, que cet homme vienne écouter les chants de l'église, prononcés sur le cercueil que la terre va dévorer; qu'il consulte son cœur en présence de ces tristes et imposantes solennités; qu'il descende de bonne foi dans ses replis les plus cachés, qu'il y fouille, comme un mineur désespéré; s'il a jamais refusé de fléchir le genou devant l'autel, s'il a jamais nié la sublime trinité qui siége au-dessus des mondes; s'il a jamais osé dire : Je ne crois à rien; l'instant sera venu où ses genoux fléchiront, où ses lèvres trouveront une prière, et son incrédulité disparaîtra devant la mort, et sa bouche n'osera plus murmurer :

Les cieux sont vides, et Dieu n'est que la plus sublime des créations de la poésie humaine.

C'est que la mort, il faut le dire, loin d'être un secret impénétrable, semble, au contraire, ouvrir le cœur de ceux qui la contemplent à la connaissance des éternelles vérités, c'est que la mort est comme une parole de Dieu, dont les oreilles humaines sont appelées à saisir le sens.

La mort est comme le baptême de la véritable vie, et le cadavre qu'elle laisse à la terre est le manteau dont se dépouille le nouveau catéchumène avant d'entrer dans le temple de l'initiation sacrée.

LE DÉPART.

Iette donc sur moy ta veue,
Prens de moy compassion,
Personne suis despourueue,
Seule et en affliction.

Psaumes, mis en rithme françoise par
CLÉMENT MAROT.

VIII.

Huit jours après la mort du chevalier de Verdun, Marie alla s'établir chez son oncle le marquis de Polvil; ce fut pour elle un nouveau sujet de douleur, que cet adieu qu'il fallut dire à la ville qu'elle n'avait jamais quittée depuis le jour de sa naissance; elle ne put abandonner sans répandre des larmes la maison où toute son heureuse jeunesse s'était écoulée entre des

amis qui la chérissaient d'une affection bien véritable, et un père dont elle était la joie et le bonheur.

Trois fois, au moment de partir, il fallut l'arracher des bras du baron de Minville, auquel elle disait avec serrement de cœur un adieu plein de tristes pressentiments; elle parcourut une à une les chambres de cette maison toute navrée de deuil, elle se promena pleine d'émotion dans les allées de ce jardin, où avait eu lieu sa dernière conversation avec Georges.

Enfin, elle monta en voiture, et bientôt Versailles, ses larges boulevarts, ses rues alignées, son immense palais et ses magnifiques promenades se perdirent derrière elle dans les brouillards de l'horizon.

L'hôtel du marquis de Polvil lui parut d'abord sombre et triste, froid et aban-

donné; c'était un de ces vieux et beaux hôtels de la rue de Varennes, aux larges et vastes cours, aux salons majestueusement fastueux, tels que nous n'en savons plus bâtir, legs chaque jour répudiés de l'aristocratie du siècle passé au siècle présent.

Le marquis de Polvil avait retrouvé en rentrant en France les débris d'une grande fortune, que les bontés des princes, auxquels il avait voué sa vie, avaient augmentée considérablement. Les charges qu'il possédait à la cour achevaient d'en faire un des plus riches et des plus grands seigneurs de l'époque. Son hôtel était le lieu de rendez-vous du plus pur royalisme, et son salon comptait, pour ainsi dire, comme le premier de ceux que l'on désignait sous le nom de société du *petit château.*

La société du *petit château* brillait, au

milieu du faubourg Saint-Germain, d'un lustre de bonne renommée politique, d'un vernis d'élégance et de raffinement aristocratique, qui lui faisait et beaucoup d'envieux et beaucoup d'admirateurs.

Il n'était pas facile d'être admis dans un des cercles du *petit château*, dont tous les membres se comptaient et se regardaient entre eux, ainsi que le font les grands d'Espagne de première classe vis-à-vis du reste de la noblesse espagnole. Il fallait, pour y être reçu, faire partie de la société intime de l'un de ces dignitaires de la maison du roi, qui par faveur spéciale recevaient quelquefois dans des soirées très-restreintes l'honneur d'une visite de S. A. R. madame la duchesse de Berry. Il fallait encore être inscrit sur la liste des petits bals de la cour, et y être inscrit comme une personne que l'on aime à voir.

Le *petit château* se montrait fier de tous ces priviléges; aussi se plaçait-il bien en tête du faubourg Saint-Germain dans son opinion aristocratique.

Le marquis de Polvil était un des chefs du *petit château*; on savait que le roi l'aimait, qu'il causait volontiers avec lui, qu'il l'invitait à toutes les chasses royales, et qu'il se trouvait souvent désigné pour occuper la quatrième place à la table de visth que le roi faisait chaque soir.

D'ailleurs, le marquis de Polvil passait pour un homme d'un commerce sûr et honorable, il ne manquait pas d'une sorte de bonté de premier mouvement, que l'on pourrait presque désigner sous le nom de bonté d'épiderme; car chez lui, la réflexion c'était l'égoïsme, mais l'égoïsme aux formes douces, prévenantes, l'égoïsme pour ainsi dire obli-

geant, développé par une fausse éducation et par les épreuves et les malheurs dont le marquis avait été si longtemps le jouet.

Après six mois accordés à la juste douleur de la jeune Marie, son oncle l'alla trouver un matin dans sa chambre, où il avait ordonné que le déjeuner fût servi. Ma chère enfant, lui dit-il, j'ai voulu que nous puissions converser seuls, et c'est pourquoi j'ai fait apporter mon déjeuner chez vous, j'ai à vous parler, et je désire que nous ne soyons point interrompus.

Après cet exorde, qui sembla bien solennel à la pauvre fille, qu'une sorte de crainte respectueuse rendait presque toujours tremblante devant son oncle, le marquis de Polvil ajouta :

— Il est temps, Marie, que je vous fasse

connaître mon intérieur, que vous y preniez la place que vous êtes appelée à occuper, car vous êtes ma fille maintenant, mon unique enfant, ma seule parente.

Et le marquis serra la main de la jeune fille et continua en ces termes :

— Je reçois souvent, mais toujours peu de monde, ma chère enfant ; mon salon est composé de ce qu'autrefois, nous eussions nommé la fine fleur des grands seigneurs ; je vois presque toujours les mêmes personnes, et parmi ces personnes il en est fort peu de votre âge ; je ne vous dirais point que mes réceptions soient gaies, non ma chère petite, mais elles sont du nombre de celles qui classent hors de toute atteinte les élus qui s'y trouvent admis. Il est nécessaire que vous veniez faire les honneurs d'un salon qui est le vôtre ; je vous ai

déjà annoncée, et je dois vous dire que vous êtes attendue, non-seulement avec impatience, mais encore par des gens favorablement prévenus.

Je reçois toutes les semaines, je ne donne ni concerts ni bals; ainsi, ma chère fille, votre deuil ne fait point obstacle à ce que vous descendiez jeudi prochain au salon; j'ai voulu seulement vous prévenir quelques jours d'avance, parce que je sais qu'il ne faut point surprendre les jeunes personnes en affaires de soirée, de visite ou de toute autre chose qui puisse y ressembler.

Marie répondit à son oncle, dont les prévenances et la bonté la touchaient, qu'elle était prête à faire tout ce qui lui serait agréable, et cependant elle sentait au fond de son cœur une vague appréhension de ce monde dans lequel elle allait

entrer, et cependant il lui semblait que les robes noires qui la couvraient encore auraient dû faire respecter, jusqu'au jour prescrit par l'étiquette pour s'en dépouiller, le deuil de son cœur. Mais elle ne voulut point affliger son oncle par un refus ou par une tentative de résistance, et elle approuva toutes les propositions qu'il lui fit, s'en remettant à son jugement et à sa bonté de ce qui était juste et raisonnable.

— Vous ne savez, ma chère Marie, le nom d'aucune des personnes que vous allez voir dans *notre* salon, et le marquis appuya avec un sourire de gracieuse bonhomie sur le mot notre, je crois qu'il est nécessaire de vous les faire connaître.

Nous avons d'abord le duc et la duchesse d'Aunay; les mauvaises langues prétendent qu'ils représentent à eux deux l'alliance du

matérialisme et du spiritualisme, et les mauvaises langues ont raison, bien entendu que le spiritualisme est féminin, en cette occasion comme en bien d'autres.

Marie ne put s'empêcher de sourire, et le marquis de Polvil lui sut gré de cette approbation tacite donnée à sa médisance; car le marquis avait de grandes prétentions à une médisance fine et spirituelle.

— Je vous nommerai ensuite la comtesse de Loge, celle-là est notre journal des modes; tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'elle porte parfaitement les chapeaux d'Herbaut et les robes de Victorine.

Puis la duchesse de Chalux; je ne vous en dis rien, il faut de toute nécessité être de ses amis.

La comtesse de Montagny; cette femme-

là a un salon bien composé, je ne sais trop pourquoi, car elle a le tort d'aller un peu partout, mais c'est une bonne personne, ayant tout juste assez de mémoire et de bavardage pour paraître spirituelle de tout l'esprit de ses amis.

Mais j'oubliais le beau des beaux, le vicomte d'Aiguebelc; c'est un homme dont l'esprit est encore plus réservé que la mine, il a les plus grands succès depuis le jour où il a plu à Madame de dire qu'il ressemblait au *corsaire* de Byron. Le nom de *corsaire* lui est resté, mais à mon sens il ressemble plutôt à quelque Amadis, garçon boulanger ou *calicot* de magasin.

Le prince de Fiennes est très-bien, c'est un vrai gentilhomme.

Le marquis de Cernay est trop dévot pour

un homme du monde, et trop mondain pour un dévot.

M. de Balandry joue bien au visth, cause avec esprit, et de plus se montre rempli d'attention et d'amabilité pour votre oncle, mademoiselle, aussi dois-je dire que M. de Balandry est mon favori.

Je ne vous nommerai pas les autres personnages, vous les verrez, je vous ai seulement désigné les principaux.

Maintenant, consentez-vous, ma chère petite, à recevoir les avis, les conseils de votre vieil oncle?

— Si j'y consens, répondit Marie, je vous les demande, qui donc me guiderait? vous avez bien voulu me dire que vous seriez mon père; oh! faites-moi croire que vous l'êtes en effet, car sans cela je ne

suis plus qu'une bien malheureuse orpheline.

Le marquis de Polvil, ému par cet appel de son enfant d'adoption, par les larmes qui étaient venues dans ses yeux au souvenir de la perte que tous deux avaient faite, quitta le ton léger qu'il avait pris jusqu'alors, et qui provenait autant de la société dans laquelle il avait reçu de sa première éducation, que du fond de son caractère, et sa parole devint grave et sérieuse.

— Vous allez entrer dans un monde plus méchant que bienveillant, Marie, plus envieux que généreux; il vous fera mille fêtes à votre arrivée, non pas à cause des qualités qui sont en vous, mais parce que vous lui serez présentée comme ma fille d'adoption, comme mon héritière; tous les visages vous souriront, toutes les mains vous seront

tendues, et les prévenances les plus amicales s'empresseront autour de vous. Tous se diront vos amis, prenez bien garde à ce piége dans lequel la naïveté de votre cœur vous aurait laissé choir si vous n'eussiez été prévenue.

On n'a pas d'amis dans ce monde auquel nous sommes condamnés, on a des courtisans de sa position, de sa fortune, de sa faveur; mais si quelqu'accident, quelque disgrâce vous fait tomber du faîte que vous occupez, vous vous trouvez seule, absolument seule, mon enfant : alors la calomnie peut vous attaquer; vos amis, vos courtisans de la veille la propageront, l'augmenteront, l'envenimeront pour vous en assassiner un peu plus vite; ceux qui vous prenaient la main ne vous reconnaîtront plus, et les affections qui paraissaient les plus fortement liées deviendront les plus lâches.

Je sais bien qu'en vous disant tout cela, je désillusionne votre jeune cœur, Marie; mais j'aime mieux le désillusionner à présent que de le savoir flétri plus tard par un désillusionnement plus amer.

Ne cherchez donc point d'amis dans ce monde que je vous fais connaître; ayez-y de simples connaissances, et même, si vous m'en croyez, conservez toujours vis-à-vis d'elles une sorte de froide réserve, gracieuse, mais digne.....

Marie, inquiète et troublée, ne put s'empêcher d'interrompre son oncle.

— Quel monde est-ce donc que celui-là, dit-elle, qu'il faille y passer comme à travers les pays lointains passent les voyageurs.

— Hélas! quel monde est celui-là, ma

fille, c'est un monde en décomposition ; ce n'est plus cette bonne compagnie dans les salons de laquelle s'écoula ma première jeunesse, c'est un monde pauvrement abâtardi. C'est quelque chose de brillant et de flétri tout à la fois, que je ne puis mieux comparer qu'à ces fruits des rives de la mer Morte, dont parle Châteaubriand, beaux au dehors, et pleins de cendres à l'intérieur.

— Si ce monde est ainsi, mon oncle, pourquoi le voir, pourquoi habiter avec lui ?

— Pourquoi, pourquoi ? Mon enfant, je serais presque tenté de vous répondre, comme on répond quand on n'a pas de raison valable à donner :

Parce que.

Mais je dois vous dire ; *nous* le voyons et

nous habitons avec lui, parce que *nous* sommes habitués à ce monde, et que tout mauvais qu'il peut être, et qu'il est en effet, nul ne saurait *nous* convenir mieux que lui. Il est notre *charte* à *nous autres*, notre plaie et notre aliment. Puis, faut-il vous l'avouer encore, *nous* sommes blasés à toute autre manière de vivre; *nous* péririons d'ennui dans toute autre société.

Je vous laisse, mon devoir m'appelle au château; réfléchissez à ce que je viens de vous avouer, et préparez-vous à votre présentation de jeudi.

Après ces dernières paroles, le marquis de Polvil sortit, et Marie demeura seule, livrée à ses réflexions.

Il lui prit une sorte d'épouvante en pensant à cette soirée qui devait amener son introduction dans ce monde d'*élite*, dont

son oncle venait de l'entretenir. Par un retour naturel de sa pensée, son esprit se reporta sur les années qui venaient de s'écouler, sur l'intérieur de son père, sur les deux amis qu'elle y avait connus, et dont elle était actuellement séparée. Le souvenir de Georges revint dix fois flotter par dessus les autres souvenirs, et son cœur se gonfla à l'idée qu'elle l'avait quitté peut-être pour toujours, qu'elle ne retrouverait jamais avec lui une soirée semblable à celle qu'ils avaient passée sur les bords de la pièce d'eau des Suisses et dans les longues allées du bois Satory.

Quelquefois elle retenait les battements de son cœur et jusqu'à sa respiration pour laisser venir jusqu'à son oreille, comme un son éloigné, le souvenir des dernières paroles de Georges et la mélodie gracieuse et pure de sa voix.

— O Versailles, Versailles, murmurait-elle, le bonheur m'a quittée en te quittant, dans tes murs j'ai goûté la paix d'heureux jours, j'ai connu les affections tendres et sincères; l'heure qui me vit franchir tes barrières me vit aussi dire adieu au contentement de moi-même et des autres : me voilà maintenant, triste et isolée, prête à me lancer dans un monde qui, je le sens, me sera un cruel ennui. Adieu mon heureuse jeunesse, adieu mon bonheur écoulé. Et, tout attendrie, la pauvre orpheline laissa tomber sur son sein des larmes bien amères.

Puis elle ouvrit la cassette qui contenait le bouquet que Georges lui avait remis quelques jours avant son départ, et, après l'avoir longtemps contemplé, elle le posa sur ses lèvres et rougit ensuite, et le re-

ferma promptement dans la boîte, qu'il remplissait seul.

Jusqu'à l'heure du dîner elle demeura pensive en son fauteuil; mais ses pensées lui apportaient un trouble tout différent depuis que le bouquet de Georges avait effleuré ses lèvres, depuis que les restes de parfum qu'il exhalait encore lui avaient remis en la mémoire les moindres détails de leur dernière entrevue.

Elle ne sondait pas la nature du trouble qui s'élevait en elle, elle ne lui demandait pas par quel sentiment ou quelle passion il était causé; seulement, en cherchant à voir son avenir à travers le voile qui le couvrait, elle rencontrait toujours la figure de Georges sur chacune des routes qu'elle devait parcourir.

Depuis son arrivée à Paris Marie avait

reçu plusieurs lettres du baron de Minville, et elle lui avait répondu fort longuement. Dans la dernière qui lui était parvenue, le baron lui annonçait qu'aux vacances prochaines il viendrait avec son fils faire une visite au marquis de Polvil, et qu'ils auraient ainsi son fils et lui le bonheur de revoir leur jeune amie, qu'ils ne cessaient tous deux de regretter.

Le baron terminait sa lettre d'une manière triste, qui sembla l'effet d'un noir pressentiment à Marie de Verdun.

« Je vous reverrai cet été, ma chère en-
» fant. Je vous conduirai mon fils, qui sort
» de l'école militaire, aux vacances pro-
» chaines. J'ai hâte de voir arriver ce mo-
» ment, car, chaque jour, je le sens, ma
» vie s'enfuit, et l'heure qui doit me réu-
» nir à votre pauvre père n'est pas éloi-

» gnée. Depuis sa mort et depuis votre dé-
» part je n'ai fait que languir; je ne suis
» pas précisément malade, mais je m'aper-
» çois que mes forces diminuent. J'ai déjà
» abandonné la moitié de mes promenades
» favorites, je ne sors presque plus, je ne
» lis plus, je ne m'occupe plus de mon jar-
» din, enfin je ne me plais plus à rien de ce
» qui me plaisait. Vous le voyez, chère en-
» fant, je suis déjà à moitié mort, dans
» peu de temps je le serai tout à fait; mais
» avant ce moment je veux vous embrasser
» encore une fois. »

La lecture de cette lettre fit verser des larmes à Marie. Peu à peu disparaissaient autour d'elle les compagnons, les protectecteurs de son enfance : les uns s'endormaient du sommeil éternel, les autres traçaient leur sillon loin du sien.

L'expérience de la vie commençait à détruire les rêves enchanteurs que crée la jeunesse. Marie commençait à comprendre toutes les difficultés qui pouvaient lui être réservées ; alors sa jeune âme s'attristait d'un profond sentiment d'inquiétude, et dans ces instants de trouble elle avait recours à la prière ; souvent ses lèvres murmuraient des supplications sans suite, sans objet distinct, car elle ne savait ce qu'elle devait demander à Dieu ; mais, se sentant inquiète et agitée, elle avait besoin de trouver du repos, et c'est pourquoi elle criait du fond de son cœur : Mon Dieu ! mon Dieu ! prenez pitié de moi.

Celui qui croit et qui sait prier éprouve une sorte de bonheur dans les souffrances pour lesquelles il implore le Dieu des miséricordes, certaines souffrances lui paraissent douces à offrir en holocauste sur l'autel de l'expiation ; mais ceux dans

l'âme desquels on a tué la foi, ceux sur les lèvres desquels on a séché la prière, ceux-là sont malheureux d'une misère à laquelle nulle autre misère n'est comparable.

Marie avait la foi, son cœur s'élançait vers Dieu par d'admirables prières, qu'aucun livre ne peut apprendre; elle entrevoyait toujours la sublime et consolante figure du Sauveur, par delà toutes les misères de ce monde, par delà toutes les souffrances de cette vie. Le malheur pouvait l'atteindre, mais ne devait jamais l'abattre complétement.

ENTRÉE DANS LE MONDE.

..... On parle sans rien dire, ce sont à mon avis de déplorables soirées ; il y a des moments où je suis tentée de me croire folle ou stupide ; mes idées, mes pensées, mes sentiments, tout mon être moral en un mot, est opposé à tout ce que je vois, à tout ce que j'entends. Je n'ose pas me livrer à mes idées, qui sont en opposition avec les idées reçues par le monde. La société, telle que nous l'avons, me supplicie, m'étouffe, me blesse dans mes plus chers sentiments, excuse ce que je trouve impardonnable, et trouve impardonnable ce qui me paraît mille fois plus excusable que ce qu'elle tolère.

Lettres inédites.

IX.

Le jeudi tant redouté arriva enfin. Marie, quelque timidité qu'elle éprouvât, fit cependant les honneurs du salon de son oncle avec une gracieuse et noble aisance, dont le vieux courtisan fut ravi. Il avait considéré cette réception comme une épreuve, Marie devait la subir pour être définitivement jugée et classée par lui, et cette épreuve fut favo-

rable à la jeune fille, qui n'apportait qu'une grande simplicité dans les manières, et une réserve de bon goût dans toutes ses paroles.

Où diable, se disait à lui-même le marquis de Polvil, ma chère petite nièce a-t-elle pris cet air de bonne compagnie, ces manières distinguées du monde, elle qui n'a vécu jusqu'ici qu'à Versailles, entre deux vieux émigrés, qui avaient eu bien peu d'occasions de voir la bonne compagnie, soit avant, soit depuis leur émigration.

—Votre nièce est charmante, monsieur de Polvil, dit la duchesse de Chalux en faisant signe au marquis de s'approcher. Je veux absolument que vous me l'ameniez à mes soirées intimes; elle a cette réserve sans gaucherie, que nos jeunes personnes dédaignent complétement aujourd'hui; enfin, elle est jeune personne; elle

en a les façons et tout le charme, et elle fait bien, je lui sais bon gré de ne pas chercher à paraître dans le monde avec des attitudes de femme mariée.

— Je vous remercie, madame la duchesse, de votre indulgence pour ma petite Marie ; mais je craignais qu'elle ne parût comme une ombre bien terne à côté de toutes nos élégantes jeunes filles.

— Qu'appelez-vous comme une ombre terne, monsieur de Polvil, je veux bien que ce soit comme une ombre, mais alors ce sera un de ces frais ombrages, un de ces oasis, qui sont les paradis du désert. Je vous demande un peu sur laquelle de toutes nos jeunes personnes vous voudriez qu'elle se modelât. Voyons, répondez, voudriez-vous qu'elle fût semblable à l'une des filles de cette pauvre marquise de Bonneville, parleuses comme

des crécelles, et s'étalant en exposition pour saisir au passage un mari, de manière à les faire plutôt reculer tous ?

— Dieu me garde, madame la duchesse, de vouloir que Marie ressemble en aucune façon aux *petites* de Bonneville : à leur langage et à leur attitude dans le monde, on les croirait mariées depuis dix ans.

—Aimeriez-vous mieux alors qu'elle fût coquette comme mademoiselle d'Angecourt, qu'on la vît toujours entourée d'hommes; caquettant avec tous, donnant son bouquet à tenir à l'un, son éventail à garder à l'autre, et faisant les plus ravissantes grimaces quand elle chanterait le lundi chez madame de Planval ?

—Non, Marie telle qu'elle est me plaît beaucoup plus; si j'étais jeune, très-jeune,

madame la duchesse, j'aimerais les façons d'agir et les manières d'être de toutes nos jeunes personnes d'aujourd'hui ; mais je ne suis plus jeune, leur coquetterie ne peut rien me rapporter, et je la trouve malséante.

— Comment donc, vous devenez très-raisonnable, vous devenez très-moral, cher marquis, et votre désintéressement, que j'admire, a parfaitement raison. Votre nièce est à merveille, cent fois mieux que toutes les jeunes folles que nous rencontrons dans le monde. Je ne sais plus dans quel livre j'ai lu que, du temps de François Ier, la mode, pour toutes les femmes, était de paraître grosses; aujourd'hui, les jeunes filles cherchent à passer pour des veuves consolées.

La duchesse de Chalux lança cette petite méchanceté avec un sourire de parfaite

bonté en jouant de son éventail ; puis elle se retourna du côté de monsieur de Balandry qui s'avançait vers elle ; le marquis de Polvil la quitta aussitôt, et lui dit seulement en s'inclinant, comme s'il eût eu à lui raconter quelque secret :

— Vous êtes délicieusement méchante, madame la duchesse.

Madame de Chalux parut fort contente d'elle-même, elle avait fini sa conversation avec M. de Polvil par quelque chose de piquant, parce qu'on est convenu d'appeler un *trait*, et le marquis, en se retirant, avait parlé assez haut pour que M. de Balandry entendît la phrase qu'il adressait à la duchesse, et crût devoir s'enquérir du sens qu'elle renfermait.

— Je m'avance en tremblant, madame,

dit-il en feignant un air de crainte ; le compliment que vous adresse M. de Polvil, au moment où je m'approche de vous, me fait une peur horrible d'avoir donné lieu *à quelque délicieuse méchanceté.*

— Vraiment, monsieur de Balandry, pouvez-vous croire que nous nous soyons occupée de vous ; pensez-vous que l'on ne puisse être *délicieusement méchante* qu'en parlant de vous ?

— M'est-il alors permis, madame la duchesse, de vous demander de qui vous vous occupiez, quel heureux mortel vous donnait l'occasion de paraître délicieusement méchante ?

— Vous êtes d'une curiosité d'écolier aujourd'hui, monsieur de Balandry ; vous mériteriez que je ne vous répondisse pas ; mais je ne vous punirai point dans votre péché capi-

tal; apprenez donc qu'il n'était question, ni d'un mortel heureux, ni d'un mortel malheureux, il s'agissait tout simplement des jeunes personnes de notre époque.

— Puisque vous m'avez octroyé le titre de curieux, je puis, je crois, madame la duchesse, vous demander ce que vous disiez des jeunes personnes de notre époque.

— Sans aucun doute, il vous est permis de me le demander, mais il m'est permis à moi de ne pas répondre, et je ne répondrai pas, je laisserai votre curiosité en souffrance sous ce rapport.

Comment trouvez-vous la petite de Verdun ?

— Mais pas mal, répondit M. de Balandry. C'est une héritière, et elle est fort bien pour une héritière.

— Le compliment est mince, et vous êtes

difficile ; moi je la trouve charmante, et telle que je voudrais que fussent toutes les jeunes personnes.

— Ce serait peut-être un peu monotone, reprit M. de Balandry.

— Monotone ou non, elles seraient bien mieux si elles étaient ainsi. Ce qui m'étonne, c'est que cette héritière ne vous convienne pas, à vous l'ami intime du vicomte de Polvil; ce qui m'étonne, c'est que vous ne vous montriez pas un des plus empressés auprès de cette *héritière*.

— Oh!.. madame la duchesse, ni ce *modèle* des jeunes personnes, ni peut-être moi, ne voudrions réciproquement l'un de l'autre; elle a trop de perfections pour moi, et je ne suis ni assez riche ni assez grand seigneur pour les ambitions de mon ami le vicomte de Polvil.

Le jour où votre protégée sera mariée, madame la duchesse, ajouta M. de Balandry en donnant à sa physionomie une expression de fatuité exagérée, ce jour-là vous me verrez le plus courtisan de ses adorateurs.

— Vous êtes un mauvais sujet, monsieur de Balandry.

— Si vous pouviez prêter cette conviction à toutes les femmes, madame la duchesse, j'aurais les plus grands succès.

— Vous êtes plus mauvais qu'un mauvais sujet, monsieur de Balandry; vous êtes.....

— Quoi, madame la duchesse?

— Une prétention de roué, monsieur de Balandry.

— Rien que cela, rien qu'une prétention, c'est bien peu.

— C'est assez pour réussir auprès des belles qui adorent les don Juan du bois de Boulogne et du balcon de l'Opéra.

— Vous êtes *délicieusement méchante*, madame la duchesse; et M. de Balandry s'inclina et fit place à de nouveaux interlocuteurs, qui toute la soirée se succédèrent auprès de la duchesse de Chalux, dont l'esprit amusait, dont la piquante répartie la plaçait au rang des puissances redoutables, et qu'il fallait ménager.

A l'autre bout du salon, Marie de Verdun se trouvait engagée dans une conversation, dont elle s'étudiait en vain à deviner le but. Étonnée des professions d'amitié qui lui étaient faites, des *calineries* dont elle

était l'objet de la part de la comtesse de Vauxclairs, elle ne savait s'expliquer quelle raison ou quelle sympathie produisait un tel effet.

Si elle eût connu la comtesse de Vauxclairs, la politesse bienveillante par laquelle elle s'efforçait de répondre à toutes ses prévenances, se fût changée en une sorte de terreur inquiète et répulsive que nul pouvoir n'aurait pu lui faire dissimuler.

La comtesse de Vauxclairs avait été mariée, avait été coquette, avait vu toute sa vie la bonne compagnie, avait beaucoup fait parler d'elle; puis un beau jour sa jeunesse ayant disparu, sa fortune se trouvant détruite, ne possédant plus ni mari ni enfants, en un mot, demeurant isolée, comme la dernière colonne encore debout d'un temple antique, dont les débris gisent épars sur le sol.

La comtesse de Vauxclairs, réduite à une très-minime rente viagère pour toute fortune, découvrit le moyen de vivre au milieu du grand monde, et d'y jouer un rôle qui lui valut ce qu'on ne pourrait pas précisément nommer de la considération dans le sens ordinaire du mot, mais une considération *relative*, *particulière*, dont elle s'accommoda à merveilles.

La comtesse de Vauxclair s'était instituée *courtière* de mariage, *dépisteuse* de *bons partis*, accommodeuse d'unions *assorties*.

C'était une femme qui avait eu le grand art de se conserver ouvertes toutes les maisons des deux nobles faubourgs de Paris, et qui de plus s'était ménagé des *entrées* assez habiles chez les riches financiers de l'époque.

Cette charge, que la comtesse de Vaux-

clairs s'était adjugée de *marieuse* en chef, demandait une constance d'efforts, d'intrigues, de tenacité, de souplesse; dans certaines occasions, une finesse d'esprit, de tact, de connaissances, que ses antécédents seuls avaient pu lui faire acquérir.

La mémoire du *Willaume* du faubourg Saint-Germain, ainsi que la nommait la duchesse de Royeux, était immense, elle savait mieux qu'aucun archiviste ou généalogiste les généalogies de toutes les familles, leurs alliances, la fortune présente ou future de chacun; elle était instruite de la situation et de la valeur des terres, de leur proximité entre elles; aussi savante qu'un registre de l'état civil, elle connaissait l'âge exact et l'âge *courtois* de tous ses clients, et ses clients étaient *tout le monde*. Car il se rencontrait peu de mariage qui ne fût obligé de la subir de force, de gré ou de ruse, dans

l'arrangement principal ou dans les conventions acccessoires.

Semblable au chien de chasse qui, dès qu'il se trouve en plein air, *quête* perpétuellement, fouillant les touffes d'herbes, les buissons, les terriers, pour découvrir le moindre gibier, pour saisir sa trace la plus légère.

De même la comtesse de Vauxclairs furetait, *quêtait* au milieu des salons, *creusait* le connu et l'inconnu dans l'espoir de découvrir un mariage à faire, ou un mariage à mûrir pour l'avenir. Son triomphe le plus grand consistait dans l'accouplement des vieux garçons riches, avec les jeunes filles sans fortune.

A toutes ces spécialités, la comtesse de Vauxclairs joignait le talent de savoir com-

mander les corbeilles de mariage, les trousseaux, etc.; aussi les lingères et les fournisseurs témoignaient-ils plus de considération à cette femme sans fortune qu'à beaucoup de femmes riches et élégantes.

Ainsi que les personnes qui s'occupent d'*œuvres* de charité ont toujours les poches pleines de billets de loterie, pour telle ou telle *œuvre* de *miséricorde*, d'*orphelins* de *Saint-Benoît* ou Saint-Jacques, billets à ordre qu'elles tirent sans pitié sur leurs amis et *connaissances*, ce qui soit dit en passant est la façon la plus économiquement libérale, pour certaines *dames* de *charité*, de faire des aumônes sans bourse *délier*.

De même, madame de Vauxclairs ne sortait jamais sans avoir un portefeuille bien garni de valeurs matrimoniales, depuis des ducs et pairs qui veulent de la fortune

pour redorer leurs couronnes, jusqu'à des héritières sans nom, qui désirent des couronnes et des armoiries pour blasonner les panneaux vides de leurs voitures.

Le portefeuille de madame de Vauxclairs renfermait des projets d'union de toute sorte.

Le génie de cette singulière femme s'exaltait par la simple apparence des difficultés; les gens mariés lui semblaient des valeurs mortes ou des valeurs dormantes, des propriétés hypothéquées, que le veuvage devait seul rendre à la *disponibilité*.

Depuis le jour où elle avait su l'*intronisation* d'une nièce chez le riche et vieux marquis de Polvil, elle avait arrangé, pour cette jeune fille qui lui était totalement inconnue, vingt mariages, dans l'incertitude du caractère qu'elle lui trouverait, des pré-

tentions, qu'elle pourrait émettre, des exigences de l'oncle, et en dernier lieu de ses intentions.

Madame de Vauxclairs n'ignorait pas que le marquis disposait à la cour d'un grand crédit, et que son gendre pouvait s'attendre à s'y trouver honorablement placé et très-flatteusement accueilli; ce n'était donc pas un mariage ordinaire, un simple mariage du monde qu'elle avait à traiter, mais un mariage de cour où des consentements royaux devaient venir confirmer son choix; enfin un mariage qui, en élevant son importance, lui assurerait l'appui, si elle réussissait comme elle l'espérait, de deux puissantes familles, lui créerait deux maisons de plus, où on la recevrait dorénavant comme un membre obligé de la famille.

La soirée dont il est ici question avait

été pour la comtesse de Vauxclairs une soirée de séduction, et tout à la fois d'observation, depuis le moment de son arrivée elle s'était occupée de Marie de Verdun; pour elle, elle avait déployé les plus séduisantes coquetteries de vieille femme, elle avait su prendre l'expression d'une bonhomie qu'elle comprit bien vite être un sûr moyen d'arriver à la confiance, à l'amitié de cette jeune fille inexpériente.

Par d'adroites questions jetées à intervalle et avec une sorte de discrétion dans leur causerie, madame de Vauxclairs sut au bout de deux heures la vie du chevalier de Verdun et celle de Marie; elle alla même jusqu'à soupçonner l'affection naissante qui existait entre Marie de Verdun et Georges de Minville. Sa sagacité prodigieuse, à force d'exercice, lui révéla tout le passé; elle comprit alors que le mariage qu'elle projetait

devait être conclu promptement, afin d'éviter un combat contre une affection que quelques mois de plus pourraient amener à l'état de passion.

De retour chez elle, la comtesse de Vauxclairs, après de profondes réflexions, des débats lumineux entre sa conscience et son intérêt, compulsa le registre des hommes qu'elle avait à marier et son choix s'arrêta sur le jeune vicomte de Baudrimont.

AFFECTATIONS.

Mais, hélas! elle employa ses premiers soins à lui apprendre les principes d'une fausse religion.

FLÉCHIER.

X.

Chaque jour, à partir de la soirée qui avait eu lieu à l'hôtel de Polvil, la jeune Marie se voyait un peu plus entourée et conquise par le monde; elle était accueillie et fêtée comme une ancienne compagne, pleine de timidité et de modestie, et qui, par ces deux raisons, ne soulevait ni jalousie ni haine.

La comtesse de Vauxclairs se fit en quelque sorte reconnaître comme son chaperon; elle ne la quittait pour ainsi dire pas dans le monde, et tous ses efforts tendaient à établir entre elles deux une espèce d'intimité

Au milieu de la société qui lui avait été faite, société évaporée, prétentieuse, passant pour morale, parce qu'elle prêche volontiers des principes qu'elle suit rarement il est vrai, Marie éprouvait un malaise intérieur dont elle n'osait se plaindre, elle ne comprenait pas ces alliances de *religiosité* et de *mondanéité*, que chaque jour on lui présentait pour modèle. Son cœur n'admettait pas que l'on pût ainsi soumettre au gré des caprices mondains et des exigences d'une société en décomposition les besoins inquiets d'une âme religieuse. La piété des gens du monde réputés les plus pieux lui

semblait une amère dérision ou une énigme inconcevable.

C'est qu'à Paris la véritable piété est pour ainsi dire presque inconnue; c'est qu'à Paris, à très-peu d'exceptions près, ce que l'on nomme une vie religieuse, ce qui attire les respects de ceux que l'on appelle du nom de *gens de bien*, est une bâtarde alliance des principes les plus opposés, une réunion de demi-vertus et de demi-vices, qui sont l'indice des âmes communes, des esprits qu'aucune véritable passion ne souleva jamais

Ceux-là seuls sont capables de grandes vertus qui pourraient commettre de grandes fautes; ceux-là seuls sont capables de comprendre l'esprit de Dieu, de se sentir animés par le souffle de sa parole éternelle, qui subissent l'empire des passions,

qui tombent et se relèvent, qui tombent et invoquent le Seigneur du fond de leur misère ; ceux-là seuls sont capables des grandes vertus qui transportent l'amour humain dans l'amour divin, et ne règlent pas leurs prières, leurs invocations et les espérances de leur foi, comme ils règlent les heures de leurs repas ou celles de leurs promenades.

Marie ne pouvait s'habituer à entendre toutes les jeunes femmes de sa connaissance parler entre elles, et même devant des hommes, de leurs confesseurs ; il lui semblait, à elle vierge pure et craintive, qu'un sentiment de pudeur aurait dû leur interdire ces conversations étranges ; et elle se sentait rougir quand on lui demandait quel était le directeur de sa conscience.

Dans une de ses visites du matin, elle

rencontra le marquis de Cernay et la comtesse de Loges chez la comtesse de Montagny ; la conversation, à son arrivée, avait pour objet le nouveau mandement de l'archevêque, à cause du carême : la semaine sainte approchait, et les gens *réguliers* prenaient à cette époque de l'année une sorte d'*austérité* de bon goût, qui leur faisait le plus grand honneur.

L'église de Saint-Thomas-d'Aquin et l'église de l'Assomption voyaient leurs abords s'encombrer de voitures élégantes, et des prédicateurs *à la mode* (le mot est triste à dire) se succédaient dans les chaires de ces deux églises.

— Avez-vous été hier entendre l'abbé de Balnoy, ma toute belle? demanda la comtesse de Montagny à Marie de Verdun.

Et comme Marie répondait qu'elle en

avait été empêchée par une simple instruction du curé de Sainte-Valère

La comtesse de Montagny reprit : — J'en suis désolée pour vous, ma chère petite, car l'abbé de Balnoy a parfaitement prêché. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur de Cernay?

— Tout à fait, madame; l'abbé de Balnoy a prêché en homme de bonne compagnie : il savait son auditoire et n'a dit que ce qu'il fallait dire.

— On le prétend d'une grande indulgence comme confesseur, dit la comtesse de Loges en jouant avec les rubans de son manchon. Je vous avouerai que je suis fort tentée de l'essayer, car l'abbé Thomas, que m'a donné la princesse de Vannes, est vraiment hors de sa sphère en confessant des

gens du monde ; il n'a, je crois, dirigé de sa vie que des filles repenties : il me parle, figurez-vous, ma chère, comme il parlerait à ma femme de chambre; il se fait un monstre des choses les plus simples. Décidément j'irai trouver l'abbé de Balnoy.

— Je vous le conseille ; nous l'avons toutes adopté, répondit la comtesse de Montagny. Il vient dîner chez moi dans quelques jours; venez-y aussi, et je vous présenterai.

— Il doit encore prêcher mercredi prochain, reprit le comte de Cernay; venez l'entendre, madame, vous en serez ravie.

— Mercredi.... mercredi.... cela me sera bien difficile, je vais déjeuner à Passy chez madame de Coulanges, et nous revenons par Longchamps, qu'elle ne connaît pas

encore, car elle arrive d'ambassade avec son mari, et avant son mariage elle n'était pas sortie du *Sacré-Cœur*, comme vous savez.

— Mais l'abbé de Balnoy prêche de bonne heure, madame, vous pourriez très-bien, en partant pour Passy, vous arrêter à Saint-Thomas et l'entendre, son sermon commence à huit heures et demie.

— Que vous êtes matinal, répondit en minaudant la comtesse de Loges, on voit bien, monsieur de Cernay, que vous êtes un vrai *saint*, vous assisterez, j'en suis sûre, à cette prédication. Viendrez-vous ce soir chez la marquise de Tifanges, on y fera de fort bonne musique, mais toute musique sacrée. M. de Lampardoux m'a assuré que la prière de Moïse serait aussi bien chantée qu'aux Italiens.

— Quelle toilette fait-on pour aller à cette musique, demanda la comtesse de Montagny, est-ce très-simple, ou faut-il une grande toilette?

— Faites une de vos jolies toilettes, ma chère, je suis prévenue que ce sera un assaut d'élégance; nous voulons donner une bonne idée de la société française à *monsignor Capelazzi*, pour lequel a été arrangée toute cette musique.

— A propos de monsignor Capelazzi, savez-vous qu'il est vraiment très-aimable, et qu'il possède tout le bon goût de l'esprit français. Connaissez-vous son mot d'avant-hier, chez le roi, à la jolie marquise de Polangon, qui lui demandait lequel des deux pays il préférait, l'Italie ou la France.

— Non, non, voyons, dites-nous cela,

monsieur de Cernay, que nous sachions ce qu'a dit le charmant prélat.

— Eh bien, il a répondu, *l'Italia e piu bella*, mais d'aujourd'hui, madame, je trouve la France plus aimable.

— C'est vraiment très-joli, et madame de Polangon est bien heureuse que monsignor Capelazzi lui ait adressé la parole, elle va être à la mode pendant tout le mois, et Dieu sait qu'elle est sotte comme un faisan doré.

A cet instant, la conversation tourna vers la satire; la comtesse de Loges et M. de Cernay fournirent chacun leur quote-part de médisances bien envenimées, si ce n'est d'anodines calomnies, puis ils se séparèrent, et Marie de Verdun regagna pleine de trouble et d'étonnement l'hôtel de son oncle.

Ce qu'elle venait d'entendre avait profondément affecté son jeune cœur. Elle n'avait point encore soupçonné que les vérités de l'Évangile dussent être revêtues d'un costume à la mode pour pouvoir paraître en public; elle n'avait jamais songé qu'il fût possible de capituler avec sa conscience, jusqu'au point de courir de confesseur en confesseur, s'adjugeant au moins rigoureux. Puis cette alliance de futilités mondaines et de devoirs religieux, ce saint temps des jours sacrés de la Passion partagé en promenades vaniteuses, exposition de coquetteries physiques et des sermons, lieux d'assemblée pour les gens du monde, qui préludent à des coquetteries morales, lui semblait une monstrueuse profanation.

Marie de Verdun comprit que l'affectation religieuse de la haute société pari-

sienne n'était qu'un placage qui ne couvrait aucune réalité. Ces gens-là, pensa-t-elle, ont des lèvres pour prier, des mains pour se joindre et prendre l'attitude de la supplication; mais leur cœur est vide, et ils ne connaissent pas Dieu.

Et Marie de Verdun avait raison, et sa jeune âme s'attristait, parce qu'elle entrevoyait la vie qui s'ouvrait devant elle.

Dans Paris la foi est morte, à quelques exceptions près; les églises sont pleines, il est vrai, de ce que l'on nomme des fidèles; mais ces fidèles qui sont-ils, que font-ils, une fois sortis de l'église que deviennent-ils?

La vraie croyance du siècle, la seule qui ait de zélés croyants, possède un temple, que l'on nomme :

LA BOURSE.

Dans ce temple l'orgueil et l'égoïsme

sont des vertus qui en sortent bouffies et arrogantes pour empoisonner la population.

Vantez aujourd'hui la charité envers les pauvres, cette sainte loi des temps anciens, il n'est plus permis de tendre la main au riche.

La charité du siècle se transforme en prison, où les pauvres sont enfermés comme des malfaiteurs et condamnés, quand ils en sortent, à la surveillance de la police ; surveillance humiliante et dégradante qui en fait de véritables esclaves.

Paris renferme une effroyable misère, mais il est défendu au pauvre de se montrer ; la voix divine qui sort du tabernacle dit : Donnez à ceux qui ont faim les miettes de votre table.

La voix de la loi civile, cette voix égoïste

du siècle, crie à son tour : Ne donnez rien au pauvre qui demande en pleurant et qui tend la main ; celui qui sollicite les miettes de votre table a son asile préparé par moi.

Au pauvre on doit l'hospitalité, mon hospitalité est la *prison*.

Dans ce siècle il n'est permis qu'aux heureux de se plaindre et de réclamer la pitié pour leurs *infortunes*.

Cette éducation de la charité est une éducation qui manquera aux prochaines générations. Le malheureux, qui tendait sa main maigre et misérable, était comme une bonne pensée de Dieu, placé sur les chemins ; le pauvre était jadis un hôte sacré, aujourd'hui c'est un des embarras de la voie publique, que régissent les ordonnances de grande voirie.

Toute cette vie, toute cette organisation

du monde, toute cette décomposition sociale, que nous décorons du nom de progrès civilisateur, se faisaient connaître peu à peu de Marie de Verdun, et sa jeunesse s'attristait de l'égoïsme qu'elle entrevoyait partout où son regard s'arrêtait, partout où son cœur cherchait à se livrer, espérant rencontrer une amitié vraie.

Aussi fuyait-elle autant qu'il lui était possible de le faire, et le monde, et la nouvelle vie qui lui était imposée, et se réfugiait-elle dans les souvenirs de sa vie passée; ses journées les plus heureusement remplies étaient celles qu'elle employait à écrire au vieil ami de son père, au baron de Minville, avec lui elle ne dissimulait ni ses impressions, ni ses sentiments; en lui écrivant, elle épanchait librement ses inquiétudes, elle racontait les conversations qui la frappaient péniblement; puis elle

s'entretenait encore des heureuses années de son enfance, des longues promenades que Georges et elle entreprenaient sous la direction de leurs deux pères.

Avec quel profond tressaillement intérieur elle écrivait le nom de Georges, comme la puissance de ce nom avait grandi; Marie se trouvait heureuse en voyant se former sous sa plume les sept lettres de ce nom, et son front, ses joues et son cou en gardaient quelques minutes une rougeur carminée, indice pudique d'une voluptueuse sensation du cœur.

Mais, un an après l'arrivée de Marie dans l'hôtel de son oncle, le baron de Minville fut subitement atteint d'une grave maladie. Pendant un mois aucune lettre de lui ne parvint à la jeune fille, et, comme inquiète, elle allait envoyer à Versailles

pour savoir quel motif produisait ce silence; elle reçut une lettre de Georges, qui lui en apprit la triste et douloureuse cause.

« Nous sommes frappés tous deux, ma-
» demoiselle, presque dans la même année;
» et, par un malheur semblable; tous deux
» aujourd'hui nous sommes orphelins. Mon
» père est mort hier, après trois semaines
» de souffrances; il aurait désiré vous voir
» avant de mourir, il aurait voulu vous bé-
» nir comme son second enfant; mais il a
» craint de vous inquiéter, peut-être à
» tort, en vous priant de venir près de son
» lit de douleurs.

» Vous perdez, ma chère Marie, un ami
» bien véritable, et moi je perds le seul
» appui, le seul lien de famille que je me
» connusse sur la terre. Plaignez-moi d'ê-

» tre maintenant si isolé, et laissez-moi la
» pensée que vous vous rappellerez quel-
» quefois le souvenir du frère de vos
» jeunes années.

» GEORGES. »

Pour Marie, qui connaissait le cœur et le caractère de Georges, cette lettre témoignait d'une tristesse profonde, d'un déchirement douloureux. Ces quelques lignes simples, et même, pour ainsi dire, sans expression de désespoir, en accusaient un cependant, dont elle se sentit peut-être plus émue que de la mort même du baron de Minville, quoiqu'elle comprît tout ce qu'elle perdait en lui.

Georges n'indiquait dans sa lettre ni le lieu qu'il habitait ni celui dans lequel il se rendait; et Marie, ne pouvant supposer que ses devoirs militaires lui permissent de

faire à Versailles un séjour plus long que les circonstances ne l'exigeaient, attendit pour lui répondre que des renseignements certains lui eussent appris où elle pouvait adresser sa lettre.

Tout entière au chagrin d'avoir perdu son second père et à la douleur de savoir Georges malheureux et triste, Marie obtint de son oncle la permission de rester un mois sans paraître dans le monde; et ce mois elle le passa en habits de deuil, en prières dans les églises, où son cœur se répandit en ardentes supplications pour le bonheur de Georges.

Puis, pendant les longues heures des soirées, elle s'asseyait dans sa chambre en face des trésors qu'elle conservait comme souvenirs et comme regrets d'un passé irretrouvable; seule, inaccessible à toute visite, elle se

recréait en quelque sorte par les reliques précieuses qu'elle sortait alors de ses coffres les jours heureux de sa première jeunesse; devant elle elle plaçait le portrait de son père, les quelques livres qu'il aimait à lire; elle tenait en ses mains une miniature de sa mère; la vieille montre de son père mesurait pour elle les heures de la nuit comme elle les avait tant de fois mesurées pour ceux qui n'étaient plus.

Sur le bord d'une petite table, le bouquet que Georges lui avait jadis envoyé, et la lettre par laquelle il lui apprenait la mort du baron de Minville, restèrent exposés comme les richesses, dont la contemplation remplace pour l'avare les autres jouissances de la terre.

Pendant tout ce mois de retraite Marie abandonna son esprit aux riantes espérances

d'un avenir dont elle n'interrogea pas même la possibilité ; pendant tout ce mois elle oublia le monde, l'existence qui l'y attendait, pour se donner tout entière, pour la dernière fois peut-être, aux chimériques illusions des bonheurs rêvés.

PROTOCOLES.

Croyez-vous donc que je ne demêle pas à travers vos phrases insidieuses une profonde rouerie?

M.....

XI.

Cependant la comtesse de Vauxclairs, avec la patience et l'adresse d'une taupe, suivait la ligne qu'elle s'était tracée, en se creusant mille chemins souterrains pour arriver à son but. Il lui fallut d'abord s'introduire dans la famille de Baudrimont, et s'y placer sur le pied d'une intimité telle, qu'elle pût arriver à entamer le chapitre

du mariage. Cette difficulté ne l'arrêta point; elle se promit de la surmonter facilement : et, en effet, au bout de quinze jours la comtesse de Vauxclairs faisait de fréquentes visites à l'hôtel de Baudrimont.

La comtesse de Baudrimont était une honnête et sainte femme, d'un esprit borné, d'un caractère faible, mais d'une parfaite bonté et d'une grande sûreté de relations ; aussi, malgré le peu de charmes de sa conversation, sa maison était fort recherchée, parce que l'accueil que l'on y recevait était empreint de cette politesse de bon goût, vertu de la bonne compagnie, et de cette bonhomie noble et bienséante qui lui prêtent tant de grâces. La comtesse de Baudrimont n'avait jamais dit un mot méchant sur personne, et la seule fermeté qu'elle montra consistait à ne souffrir en son salon ni calomnies ni médisances.

Le comte de Baudrimont, tour à tour chambellan de l'empereur et gentilhomme de la chambre du roi, était une de ces natures qui se laissent aller aux impressions du moment, sans leur demander quelles elles sont et où elles mènent.

Pendant sa jeunesse il avait vu l'émigration, et il avait servi, pendant deux mois, dans l'armée des princes, sur les bords du Rhin. Aussi sa tête offrait-elle un chaos des souvenirs les plus bizarres et les plus opposés; son *opinion* politique, si on peut donner le nom d'opinion politique à ce qui ne se rattache positivement ni à aucun système ni à aucun homme, se composait d'affections royalistes et impérialistes, tellement amalgamées et mêlées entre elles, qu'il était de toute impossibilité d'y rien comprendre; il ne savait comment parler de l'empereur à propos de la mort du duc

d'Enghien, qu'il appelait un *douloureux événement*, et quant au règne des *cent jours*, il le décorait, sans rien expliquer, du nom de *grande catastrophe.*

Le comte de Baudrimont était du reste un bon et un honnête homme, tel que le monde le comprend, très-courtisan, plus royaliste pour les honneurs des entrées du château que pour la royauté même; il jouissait d'une assez belle fortune qu'il employait honorablement, et voyait beaucoup le grand monde, dont il était assez aimé.

Le troisième personnage de la famille du comte de Baudrimont, Charles de Baudrimont, son fils unique, jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, d'une belle tournure, d'une figure distinguée, se faisait remarquer dans le monde par une sorte de causticité ta-

quine, dont sa mère prenait un chagrin mortel.

Ce jeune homme avait un caractère sombre et réservé, qui se décelait par une taciturnité sournoise et une sorte de préoccupation décorée des épithètes de sage et prudente.

Charles de Baudrimont avait servi quelques années dans un régiment de cavalerie de la garde, puis il s'était retiré du service et ne quittait plus l'hôtel de son père. Cette conduite lui attirait une réputation d'homme rangé, sur l'effet de laquelle il calculait habilement.

Charles de Baudrimont n'était pourtant qu'un mauvais sujet, livré à toute l'ardeur de ce qu'on est convenu de décorer du nom de folies de jeunesse; mais il savait couvrir les écarts auxquels il se laissait

entraîner, d'un voile impénétrable ; nul ne pouvait citer une orgie à laquelle il eût pris part, nul ne lui connaissait de ces liaisons faciles auxquelles on prostitue le nom de maîtresse, et jamais on ne lui avait soupçonné de dettes.

Ce jeune homme pouvait donc être considéré comme un sujet précieux pour jouer le rôle de mari, et c'était en effet sur lui que la comtesse de Vauxclairs avait tourné ses regards, c'était lui en effet qu'elle avait choisi comme époux de Marie de Verdun.

Dès l'instant où cette idée commença à poindre en sa cervelle, la comtesse de Vauxclairs sut trouver le moyen de parler de Charles de Baudrimont sans avoir l'air d'y attacher aucune importance, à la pauvre fille, qu'elle voulait lui donner pour

femme ; elle le citait souvent comme le modèle des fils, et le jeune homme par excellence, auquel tout jeune homme devrait chercher à ressembler.

S'élevait-il une discussion littéraire, elle avait toute prête une opinion de Charles de Baudrimont qui tranchait la question d'une manière fine et spirituelle.

Enfin, il fut si souvent question devant Marie de Charles de Baudrimont, que malgré elle son esprit s'en occupa, et elle désira le connaître.

D'un autre côté la comtesse de Vauxclairs narrait chaque jour à l'hôtel de Baudrimont les vertus et les perfections de Marie de Verdun, le charme de sa personne, la fortune qui lui était promise, et la faveur qui attendait son mari à la cour. Cette conversation, souvent reprise,

finit par attirer l'attention du comte et de la comtesse de Baudrimont, ainsi que celle de leur fils, mais par des motifs tout à fait différents.

Le comte de Baudrimont fut séduit par l'idée de la faveur qu'un tel mariage procurerait à la cour.

La comtesse de Baudrimont entrevit l'espoir d'une fille selon son cœur.

Et Charles comprit tout l'avantage qui lui reviendrait d'une jolie femme et d'une belle fortune.

Toutes ces considérations firent que la comtesse de Vauxclairs fut plutôt priée de s'occuper d'un tel mariage, qu'elle n'eût d'avances à faire pour nouer les premiers préliminaires.

— Je me charge volontiers de ce ma-

riage, répondit la comtesse de Vauxclairs aux trois demandes qui lui furent simultanément adressées par la famille de Baudrimont. Mais voyons, convenons de quelques faits principaux, afin que je sois en état de répondre à des questions qui me seront sans doute faites par le vieux marquis de Polvil.

— Que donnerez-vous en mariage à votre fils?

— Mais!... répondit le comte de Baudrimont,..... madame de Baudrimont et moi,... nous comptons donner vingt mille livres de rente.

— Très-bien, reprit madame de Vauxclairs. Encore une question : comment sont ces vingt mille livres de rentes?

— Oh! quant à cela, ces vingt mille li-

vres de rente sont parfaitement établies. Une terre *bien bâtie* de dix mille livres de revenu et deux cent mille francs en rente cinq pour cent.

— Rien de mieux et de plus sagement arrangé. Maintenant quelles sont vos prétentions?

— Mais je voudrais, dit en traînant ses mots et en les ânonnant le comte de Baudrimont, je voudrais... que la j-e-u-n-e p-ers-onne nous apportât..... à peu près autant.

— Cela sera difficile, car par elle-même elle ne possède que fort peu de chose, et elle attend tout de son oncle. Puis il faut songer que son oncle est *bien vu* du roi; enfin, je crois que si nous pouvons obtenir moitié nous ferons bien d'accepter.

Pendant plus de deux heures la com-

tesse de Vauxclairs débattit les conditions d'un mariage pour lequel la jeune femme que l'on marchandait n'avait donné ni aucun consentement, ni même aucune marque légère d'assentiment, car elle n'y avait jamais pensé, et n'en avait jamais rêvé la possibilité.

La comtesse de Vauxclairs l'exposa pendant deux heures, faisant étalage de ses avantages physiques et *moraux*, la discutant comme une marchandise dont on recommence vingt fois l'aunage, dont on examine la trame, et que l'on soumet à toutes les épreuves avant d'en offrir ou d'en accepter un prix définitif.

Charles de Baudrimont prit part à ce que l'on aurait pu nommer des préparatifs d'adjudication, et discuta gravement et sagement les intérêts réciproques; puis enfin,

tout bien entendu et réglé, madame de Vauxclairs fut chargée, priée, par la famille de Baudrimont, de savoir du marquis de Polvil ses intentions à l'égard de sa nièce, et si une proposition de mariage faite par eux, sur les bases convenues, aurait quelque chance d'être accueillie.

A partir de ces premiers préliminaires, on vit presque tous les jours la comtesse de Vauxclairs se diriger alternativement vers les deux hôtels de Polvil et de Baudrimont, et le bruit d'un mariage prochain, entre l'héritière du vieux marquis et le vicomte Charles, ne tarda pas à se répandre ; cependant les négociations avançaient lentement; de part et d'autre, les prétentions se maintenaient avec autant de ténacité, et toute la diplomatie de la comtesse de Vauxclairs paraissait devoir échouer dans cette circonstance.

Le marquis de Polvil ne voulait donner que dix mille livres de rente, et exigeait que les nouveaux époux habitassent son hôtel.

La comtesse de Baudrimont désirait que sa belle-fille vînt se fixer près d'elle, et le comte de Baudrimont demandait une charge de gentilhomme de la chambre pour son fils.

Deux mois s'écoulèrent en pourparlers et en protocoles; toute la société savait quel mariage se négociait pour Marie de Verdun, elle seule demeurait dans une complète ignorance, la pensée du mariage ne s'était point encore présentée à son imagination, et ses jours se passaient dans une trompeuse sécurité.

Cependant, après ces deux mois de marches et contre-marches diplomatiques, exé-

cutées avec une habileté tactitienne non pareille, la comtesse de Vauxclairs parvint cependant à faire conclure un arrangement, dans lequel les deux parties se firent des avantages ou des concessions mutuelles.

Il fut convenu :

Que les nouveaux mariés habiteraient l'hiver à l'hôtel de Polvil, et que l'été ils passeraient trois mois au château de Logeré, propriété de M. de Baudrimont, située sur les bords de la Loire.

La charge de gentilhomme de la chambre était accordée par le roi à l'époux de Marie de Verdun; enfin, les parties contractantes se trouvant d'accord, il fallut prévenir celle que l'on allait marier de tout ce qui avait été conclu, et le marquis de Polvil invita pour le lendemain soir la famille de Baudrimont, se réservant d'apprendre à sa nièce,

le matin en déjeunant, *tout ce qu'il avait fait pour elle.*

A partir de cet instant, qui vit aplanir les difficultés pécuniaires et celles d'amour-propre, les visages devinrent aimables et empressés; Charles de Baudrimont se montra comme un fils tendre et respectueux près du vieux marquis de Polvil, et témoigna l'empressement le plus flatteur et le plus aimable à se faire présenter à sa jeune fiancée.

Madame de Vauxclairs fut fêtée, caressée, traitée comme une parente chérie, et la famille de Baudrimont s'en remit à son bon goût pour le choix de la corbeille, car nulle ne devait mieux que cette habile entremetteuse savoir ce qui flatterait le plus la *chère* Marie.

CONFIDENCE INATTENDUE.

Ah! vous aimez! me dit-elle. Soyez toujours heureux! Ne perdez pas celle qui vous est chère.

De Balzac.

XII.

Le lendemain de ce jour qui fixait irrévocablement les destinées de Marie de Verdun, le marquis de Polvil l'emmena après le déjeuner dans son cabinet, et, l'ayant fait asseoir près de lui, il lui annonça d'un air grave et sérieux, empreint d'une affection de père, le mariage qu'il avait conclu pour elle.

— Ma chère enfant, lui dit-il : en acceptant avec joie les devoirs d'un second père envers vous, j'ai dû aussi en accepter la prévoyance ; je me fais vieux, et l'avenir que je vous laisserai a dû m'inquiéter. Après moi vous n'avez plus de parents, vous êtes seule au monde ; après moi nul ne peut vous servir de mentor, nul n'est appelé à vous guider dans ce monde, et vous êtes encore bien jeune.....

A cet endroit de son discours le marquis de Polvil s'arrêta quelques secondes et regarda sa nièce, qu'un tel début rendait muette d'étonnement et de crainte ; un vague soupçon de la réalité qu'on allait dérouler à ses yeux se présenta pour la première fois à son esprit, ses joues pâlirent, et son corps tressaillit.

Le marquis de Polvil reprit aussitôt :

— J'ai donc, chère Marie, dû vous chercher un autre moi-même, ou plutôt une affection aussi intéressée que la mienne à veiller à votre bonheur ; j'ai dû m'occuper du temps où je ne serai plus près de vous, et vous assurer, autant que cela peut dépendre de moi, un avenir heureux. Vous êtes mon héritière et ma fille chérie ; j'ai cherché, comme votre père aurait pu le faire, un mari digne de vous posséder.

La jeune fille devint plus pâle à ce mot de mari, qui confirmait toutes ses appréhensions. Le marquis de Polvil se prit à sourire, et continua sur un ton moins solennel.

— Pourquoi, chère enfant, cette agitation et cette surprise? n'aviez-vous pas prévu qu'un jour il vous faudrait accepter ces nouveaux liens? Comme toutes les jeunes filles, vous éprouvez de l'émotion à

l'annonce de votre changement d'état; vous avez peur de la nouvelle vie que je vous présente, des liens dans lesquels je désire vous engager. Rassurez-vous, ma chère nièce, avant de conclure ce mariage dont je vous parle, j'ai étudié la famille à laquelle je vous confie, c'est une famille bonne et honorable, qui vous convient parfaitement et vous lui convenez aussi sous tous les rapports. Le mari que je vous donne est sage, bon, et désire ardemment votre bonheur.

Marie ne répondait rien, et, surprise par d'aussi brusques décisions dont elle comprenait clairement qu'il ne lui serait pas permis de rejeter l'accomplissement, elle ressemblait, par son immobilité et sa pâleur, à quelque belle statue d'albâtre.

Le marquis de Polvil attendit pendant

quelques secondes, espérant que sa nièce lui ferait une question, lui dirait un mot, répondrait à ce qu'il venait de lui annoncer; mais il n'en fut rien, Marie se sentait défaillir sous les impressions confuses de son imagination.

—Comment, mademoiselle, reprit alors le marquis de Polvil, vous n'êtes pas curieuse de savoir quel est l'heureux mortel qui a obtenu de devenir votre époux? Il faut cependant que vous sachiez son nom, que je vous le fasse un peu connaître avant de vous le présenter, car il vient ce soir avec son père et sa mère solliciter votre consentement.

—Ce soir! murmura Marie.

—Oui, ce soir; mais ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'une simple formalité, une visite

où il sera très-peu parlé de ce dont je vous parle ce matin, c'est seulement une entrevue première; puis peu à peu vous vous habituerez l'un à l'autre, et vous causerez plus à votre aise ; votre mariage n'aura lieu que dans six semaines; ne vous effrayez donc pas si fort, vous voilà toute pâle et toute tremblante comme si je vous avais annoncé qu'il fallût paraître devant le tribunal révolutionnaire.

La famille de Baudrimont est une excellente famille, chère enfant, ils vous aimeront tous comme je vous aime; d'ailleurs, vous ne me quitterez pas, vous habiterez mon hôtel.

Allons, ajouta-t-il d'un air de contrariété joyeuse, je ne voulais pas vous nommer votre futur, jusqu'à ce que vous lui fissiez l'honneur de me demander son nom; mais voilà que j'ai trahi mon grand secret.

Ainsi donc, mademoiselle, c'est M. Charles de Baudrimont que nous vous destinons pour époux; croyez-moi, ne vous plaignez pas, vous n'êtes pas mal partagée, beaucoup de jeunes filles voudraient fort être à votre place. Charles de Baudrimont est un excellent sujet, très-attaché à ses parents; il est jeune et spirituel; enfin, je l'ai choisi comme le plus digne de vous.

Aussi le roi le nomma-t-il, à ma sollicitation, gentilhomme de la chambre; que dites-vous de cela, petite?.. Mais venez donc m'embrasser, et puis je vous laisse à toutes vos réflexions, à vos enfantillages de tristesse, afin que ce soir vous ne montriez plus qu'un visage gai et souriant.

Marie se leva avec peine et présenta son front et ses joues à son oncle, puis elle retomba dans son fauteuil, immobile, froide et tremblante.

Le marquis de Polvil quitta sa nièce après cette allocution, et cette pauvre enfant demeura longtemps à la même place, tellement agitée et troublée par cette sommation de mariage qui venait de lui être faite, qu'il lui fut d'abord impossible de recueillir son esprit, et de réfléchir sainement à sa destinée future.

Peu à peu, cependant, une sorte de calme douloureux succéda à cette première perturbation. Alors les souvenirs de sa vie passée revinrent en foule à sa mémoire, et avec eux elle sentit s'introduire en son cœur, comme une nouvelle lumière qui l'éclairait sur la valeur des affections de sa jeunesse. Le nom de Georges de Minville erra sur ses lèvres; elle s'avoua, pour la première fois, au moment où il lui fallait y renoncer à tout jamais, que ce qu'elle éprouvait pour lui était de l'amour.

Les moindres circonstances de leurs dernières entrevues, les paroles les plussmples de leurs dernières conversations surgirent devant elle, et la convainquirent qu'elle était autant aimée de Georges que lui-même l'était d'elle.

Mais comment avouer cet amour, comment rompre une alliance projetée par son oncle, renoncer à un mariage dont toutes les conventions sont arrêtées, auquel le roi a donné sa sanction; en faveur d'une autre alliance, pour le succès de laquelle il lui faudrait prendre une initiative dont s'alarme sa délicatesse féminine, et que son oncle repousserait sans doute.

D'ailleurs, elle sait à peine ce qu'est devenu l'ami de son enfance, et, dans cette situation pleine d'anxiétude, elle comprend

qu'il lui faut se soumettre aux désirs de son oncle, de celui que son père mourant lui a donné comme second père. Elle se dit qu'elle doit à sa tendresse et aux bontés dont il l'accable cette satisfaction sur laquelle il semble compter.

Encore, pour ainsi dire, aux portes de la vie, elle se croit assez forte, elle se suppose assez de courage pour se vouer à une existence toute remplie d'abnégation et d'oubli; elle n'entrevoit point les difficultés qui naîtront de sa position même, et c'est avec toute la bonne foi de son âme qu'elle se promet d'effacer de son esprit ce passé dont elle se sent préoccupée.

Dans l'ardeur de cette courageuse résolution, elle donne en pâture à sa pensée l'idée de son prochain mariage, elle prononce le nom qui bientôt devra être le sien, et

cherche à l'entendre sans tressaillir; elle veut se rappeler tout le bien qui lui a été raconté de Charles de Baudrimont.

Mais, efforts superflus, quand elle prononce le nom de Charles de Baudrimont, l'image de Georges de Minville, le souvenir de sa pure tendresse, viennent s'offrir à elle vivants, pleins de force et de poignantes séductions.

Effrayée de ce combat auquel son âme est en proie, Marie, dont les yeux versent des larmes cruelles, a recours à la prière; ses plaintes et ses supplications partent du fond de son cœur. Elle demande la force d'accomplir les désirs de son oncle; elle demande à Dieu le don de l'oubli; elle lui demande enfin, avec une ferveur dont elle puise les élans dans son exaltation, d'aimer le mari qu'on lui destine comme une sainte

et honnête femme doit aimer le compagnon de sa vie.

Prières, supplications, efforts impuissants; le souvenir qu'elle veut chasser surmonte tous les obstacles qu'elle lui oppose, et cet amour, que jusqu'alors elle avait presque ignoré, elle le sent tout à coup grandir et s'accroître, et jeter en son oreille les paroles de ses enivrements, et placer en son cœur les battements d'une agitation inconnue.

Tous les refuges qu'elle cherche contre l'envahissement de cette passion lui présentent d'inutiles abris, et de cette situation naît pour elle une sorte de terreur. Elle se voit appelée à promettre devant un prêtre, au pied des autels, une tendresse d'épouse, quand un amour qu'elle ne peut vaincre emplira son cœur pour un autre homme que son mari.

Désormais elle aura de coupables pensées, de pénibles agitations, il lui faudra connaître les malheurs de la dissimulation; enfin toutes ses journées seront empoisonnées par le retour de ses rêveries de jeune fille et par la tristesse de la réalité présente.

Jusqu'à ce jour sa vie s'est écoulée pure et calme, ses lèvres n'ont jamais connu le mensonge, son cœur n'a tenu caché aucun secret pénible; une seule parole de son oncle vient de bouleverser cette existence si paisible. Marie comprend que le noble mensonge qu'elle impose à ses volontés, à son avenir, va détruire la gaieté de son âme; mais peut-être la souffrance qui lui est réservée sera-t-elle acceptée comme une expiation suffisante pour l'amour inavoué dont elle ne doit connaître que les regrets.

Vers dix heures de la soirée, toute la fa-

mille de Baudrimont vint comme prendre possession d'un consentement déjà tout formulé. Marie se vit accablée de cajoleries et de témoignages d'amitié, par son beau-père et sa belle-mère futurs; quant au vicomte Charles, sa conduite fut parfaitement convenable, Marie lui sut un gré infini de la délicatesse avec laquelle il la remercia de l'avoir accepté, et lui sut gré surtout de sa réserve pendant les deux mortelles heures que dura cette visite.

Marie pensa qu'il avait deviné son embarras et qu'il en avait eu pitié; enfin elle fut dupe de la petite comédie jouée autour d'elle, et quand elle se retrouva seule en sa chambre et qu'elle sonda son cœur, certes son amour pour Georges n'était pas affaibli, mais elle se trouva moins malheureuse, dans son malheur, de rencontrer un mari tel que Charles de Baudrimont, sur la délicatesse

duquel elle croyait, avec sa confiance de jeune fille, pouvoir compter.

La nuit s'écoula pour elle dans une insomnie agitée de rêveries éveillées, bizarres et fantastiques créations de son imagination, de son esprit fatigués ; l'idée du mariage, le mot seul de mariage, prononcé devant une jeune fille, éveille en elle toutes sortes d'agitations nouvelles, curiosités instinctives, nées de la venue de cette affection de ce lien inconnu, qui va bientôt leur être une nécessité légale.

Elles cherchent à percer ce mystère entouré d'infranchissables barrières, jusqu'au jour où le mariage les initiera en quelques heures à ce dont on leur a fait un secret pudique pendant vingt ans.

Ces agitations, ces curiosités instinctives

venaient se mêler dans la tête de Marie à son amour pour Georges, aux chagrins dont elle commençait à subir l'empire, en entrevoyant la série des années qu'elle allait aborder.

Quand elle se leva le lendemain matin, elle se sentit véritablement souffrante ; son sang, vivement agité, montait vers sa tête ; aussi Marie éprouvait-elle vers les tempes des douleurs continues, un accès de fièvre se déclara, et, profitant de cette legère indisposition, la triste fiancée obtint deux jours de solitude et de repos, dont elle profita pour revivre deux jours de son heureuse vie de jeune fille, pour s'enivrer deux jours de la liberté qu'elle allait perdre, de cet amour enfermé en son cœur, et que désormais il lui faudra cacher.

Pour cette espèce de solennité des adieux, elle a rassemblé dans sa chambre tout ce

qui lui reste du mobilier de la maison que son père habitait à Versailles; elle a sorti encore une fois du coffre qui les contient et la lettre de Georges et son bouquet; puis, dans un recueillement profond, elle a évoqué tous les souvenirs dont est riche sa jeune mémoire, pour en savourer à longs traits la profonde amertume.

Sans le savoir Marie s'abreuvait à cette coupe des tristes regrets, dont le breuvage empoisonneur vous enivre peu à peu et vous rappelle avec une singulière volupté vers des douleurs qu'il ravive. Marie croyait de bonne foi dire adieu à Georges et à son amour; cet adieu dura deux jours; mais elle ne brûla ni le bouquet ni la lettre, mais elle conserva tous les monuments de ses souvenirs.

VANITÉS.

S'il n'y avait que les conventions du monde, ô que ce serait peu de chose ; mais c'est la conscience surtout, la conscience sans l'approbation de laquelle toute joie est amère, tout bonheur douloureux.

Lettres inédites.

XIII.

Les heures s'enfuyaient ; encore une semaine, et Marie de Verdun quittait le nom de son père pour adopter un nom qui ne parlait ni à son cœur ni à sa mémoire ; la corbeille du mariage et le trousseau, parade vaniteuse, qui pour beaucoup de jeunes filles est la seule question importante dans la célébration du lien conjugal, est exposée depuis deux jours à l'admiration des habitués de l'hôtel de Polvil.

Les schalls, les diamants, les bas et les bonnets, toute la toilette de la femme est passée en revue, commentée, discutée, calculée par des jeunes filles, dont la curiosité scrute l'emploi et la coquetterie des toilettes les plus intimes. On est admis à voir, à toucher les bonnets de nuit garnis de dentelles, les camisoles ornées de broderies, les chemises de nuit bordées de Valenciennes; enfin on s'initie autant qu'on le peut aux mystères prochains de l'hyménée, en en contemplant un à un les muets témoins.

L'exposition d'une corbeille de mariage est une sorte d'indécence consacrée par l'usage, une de ces impudiques coutumes, dont la mode seule a pu faire que l'on ne rougisse pas.

Que n'expose-t-on la jeune fille toute nue

le jour de son contrat, peut-être y aurait-il quelque chose de plus moral dans cette exposition, dans l'indécence de cette révélation même, que dans l'impudicité de ces vêtements livrés aux regards de tous, et que le mari devrait seul apercevoir dans ses nuits heureuses.

La corbeille de mariage, achetée par la comtesse de Vauxclairs, recevait les louanges de toutes les femmes. Les parures avaient été montées par Fossin, les étoffes de vingt robes, fournies par madame Camille, étaient du meilleur goût, et Minette en avait seule confectionné toute la lingerie.

Enfin le grand jour, le jour décisif, approchait; Marie avait cherché un appui contre les regrets de son cœur dans ses sentiments religieux; elle voyait arriver le jour fixé pour son mariage avec une réso-

lution calme extérieurement, mais toute craintive en réalité.

Elle ne connaissait point le vicomte Charles de Baudrimont, tout le monde, à la vérité, lui en avait dit du bien; mais si tout le monde se trompait ou la trompait!

De son côté le vicomte de Baudrimont se préparait aux exigences de sa condition future, de manière à s'attirer les louanges des directeurs de l'opinion publique des salons, gens à longue vue, qui n'ont pas même conservé le souvenir de leurs erreurs et de leurs dissimulations de jeunesse, pour apprécier les hypocrisies qui s'agitent autour d'eux.

Un matin on annonça chez lui le jeune marquis de Vareuil, qui depuis deux jours seulement était de retour d'un long voyage

de trois ans à travers les villes de l'Italie et de la Sicile.

Edouard de Vareuil était un de ces mauvais sujets émérites, qui, à force de soins et par une étude approfondie de tous les vices de bonne compagnie, se croyait parvenu au grade de roué, *pure régence*. Il était joueur, *entretenait* assez richement une danseuse, avait des chevaux, s'enivrait quelquefois, se faisait voir dans les théâtres à la mode et dans les salons du grand monde où son apparition causait toujours une sensation dont il se montrait fier.

Les femmes d'un âge mûr disaient à voix basse : Voilà ce roué de marquis de Vareuil; et les jeunes femmes, curieuses de contempler un roué, le regardaient à la dérobée, le regardaient souvent, s'occupaient de ses faits et gestes, et dirigeaient vers lui le feu

de leurs coquetteries, parce qu'il était *roué* et par cette seule raison.

Les unes s'aveuglaient à plaisir en se flattant de convertir un roué.

Les autres se laissaient entraîner à la fascination de l'*inconnu*, au désir d'être pour quelque chose dans le péché du fruit défendu.

Eve, Eve! type éternel aussi vieux que le monde, il suffira donc de te dire : Voilà le *mal*, voici le péché, pour que tu veuilles t'avancer vers lui.

Le marquis de Vareuil était une sorte de serpent du paradis terrestre du dix-neuvième siècle; avant ses voyages, le vicomte Charles de Baudrimont et lui, quoique peu liés en apparence, se rencon-

traient comme compagnons d'orgies secrètes, car le vicomte Charles désirait rester classé parmi les hommes destinés à faire de bons mariages, et ses vices conservaient un honnête extérieur.

—Comment, c'est toi, mon cher Vareuil, s'écria Charles de Baudrimont, et d'où diable viens-tu ?

—Je peux dire d'où je viens, mais toi, où diable vas-tu ?

— Comment, où je vais?

— Oui, où vas-tu ; j'arrive, espérant retrouver le bon compagnon de mes plus belles années, je te cherche pour célébrer mon heureux retour. *Visage de bois*, le *monsieur* se marie.

— Ah !..... c'est vrai je me marie ; mon

pauvre voyageur.... voyons.... que trouves-tu à redire à cela?

— Ce que j'y trouve à redire?... la demande est originale; penses-tu que je voie avec plaisir les soutiens de l'armée des célibataires passer au mariage, transfuges sans vergogne; tu vas donc devenir bon époux et par la suite bon père; sais-tu que tu arrives à être de plus en plus respectable, je n'oserai pas te saluer.

— Tais-toi, archifou; fais-toi donc du mariage une idée raisonnable; le mariage est une des fins de l'homme. C'est-à-dire que nous pourrions plutôt le nommer une renaissance. Mes très-honorés parents ne comprennent la nécessité de la fortune que pour les gens mariés, donc jusqu'à présent ils m'ont tenu fort en bride. Un bon mariage se présente, mes chers parents délient

leur bourse, les parents de ma future en font autant de leur côté, le roi me nomme gentilhomme de la chambre, et... j'accepte.

— Ainsi, mon cher Charles, ton mariage n'est ni un mariage d'amour ni un mariage de raison.

— Non, cent fois non, superbe incrédule; mon mariage est un mariage de *déraison* calculée; le mariage me fait conquérir mon indépendance et une position. Donne-moi six semaines pour mon mariage et ma lune de miel, et je suis à toi.

— Vrai....

— Très-vrai, penses-tu qu'il me conviendrait de m'enterrer dans les douceurs de la conjugalité; non, mon cher, non, il faut avoir une femme, parce que l'on est

exposé à être malade, à voyager, à être ennuyé, et même, je crois à devenir vieux; puis il est convenu que l'on doit avoir des enfants; alors une femme est bonne dans chacune de ces circonstances et je dirais qu'elle est indispensable pour le but de la progéniture; mais je n'ai jamais conçu qu'une femme devînt un geôlier.

— Bravo, bravo! Ta future est-elle jolie?

— Elle est très-bien; elle a même dans l'expression de sa figure quelque chose qui me plairait beaucoup si je ne me mettais en garde contre la séduction de mon auguste future moitié. Je consacrerai notre lune de miel à me rassasier de tous les enivrements qu'il me sera permis de rencontrer, et j'espère ainsi me cuirasser contre l'avenir.

— Quand se fait le mariage, monsieur le futur gentilhomme de la chambre?

— Dans huit jours; mais avant cette solennité nous avons une signature de contrat, à l'occasion de laquelle on se réunit; on montre la corbeille et les cinquante mille babioles dont une jeune femme est fière.

— Parce qu'ils sont comme les arrhes du prix dont on paye sa personne, ajouta fort tranquillement M. de Vareuil; eh bien, j'irai à votre contrat, monsieur l'homme réformé; j'aime à observer comme la bonne compagnie se complaît dans le quasi-grivois de la situation matrimoniale.

— Tu seras fort édifié de l'air digne et grave, quoique amoureux et empressé, dont j'ai su me revêtir.

— Dites-moi, monsieur le bon sujet, sommes-nous toujours un peu joueur? hantons-nous encore en secret les grands tri-

pots, le salon des Etrangers et Frascati les jours de débauche complète ?

— Tu n'y es plus du tout, mon cher, mais pas le moins du monde; nous avons abandonné les tripots, nous avons des cercles, des clubs; là du moins nous nous *assassinons* en bonne compagnie, les pertes y sont plus considérables qu'au tripot; pour faire preuve de bon goût, il faut y laisser, une fois au moins, sa fortune.

— Diable! ceci est d'une civilisation bien avancée.

— Oh! ce n'est rien encore, reprit Charles de Baudrimont, l'art de dépenser son argent a été perfectionné depuis ton départ plus que tu ne pourrais te l'imaginer.

— Comment cela? entretenez-vous tout

un sérail, et empruntez-vous à mille pour cent?

— Tu n'y es pas, mon cher, nous parions sur tout actuellement, paris de course, paris de marche, paris d'immobilité, enfin il n'est rien dans la vie qui ne puisse fournir et qui ne fournisse matière à paris; puis vient le grand art du contre-paris, c'est-à-dire l'art d'arranger ses paris de telle sorte, de les balancer et contre-balancer de telle façon, que le gain seul soit possible; nous sommes de vrais agents de change, nous connaissons le secret au moyen duquel se font les hausses et les baisses; je t'apprendrai tout cela.

— Tu me racontes des choses merveilleuses, mon pauvre Charles, vous vous êtes vraiment perfectionné; quant à moi, je sais tout simplement perdre mon argent au creps ou au trente et quarante.

— Stupide garçon, sais-tu combien la banque a de chances contre toi ?

—Et mon Dieu, vingt contre une, si tu veux; mais nous avons, nous autres joueurs superstitieux, la chance d'un hasard heureux.

—Tu me fais de la peine, Vareuil, tu ne comprends pas le mouvement qui s'est opéré en ton absence. Nous ne jouons plus que des jeux de commerce, c'est plus moral, c'est bien meilleure compagnie; seulement il ne faut les jouer que lorsque l'on est parvenu à une certaine force, ce jour-là on peut pour ainsi dire louer sa manière de jouer à tant par an, c'est un revenu fixe.

— Votre amélioration ne me plaît guère, intrépides viveurs que vous êtes; j'aime mieux être ruiné par l'entrepreneur des boucs de Paris que par un de mes amis.

— Tu as des préjugés, mon cher, cela tient à ce que tu as été pendant très-longtemps en dehors du tourbillon civilisateur; mais écoute-moi, et je vais te parler raison.

Dans peu de jours je serai marié, j'aurai alors ce que le monde nomme une position, un rang, des devoirs; pour cette position, pour ce rang, pour ces devoirs, je me dois du respect à moi-même, je me dois une considération que je pouvais négliger quand je n'étais que jeune homme. Je dois encore des égards à ma femme; tu vois, mon cher Vareuil, combien je suis pénétré du nombre et de l'importance de mes devoirs.

Donc le *salon des étrangers* ne doit plus me compter parmi ses habitués : il me devient interdit ainsi qu'à un caissier de

maison de banque; mais comme je suis fort de l'avis de M. Azaïs, et que je goûte infiniment son système des compensations, le *club*, sublime invention moderne, m'ouvre ses salons; le creps se change en wisth, le trente et quarante en partie de piquet; la morale n'est plus outragée, le scandale disparaît, et tout est pour le mieux dans la meilleure compagnie de la meilleure ville du meilleur des mondes.

— Puisque tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, répondit le marquis de Vareuil, j'espère que nous allons revoir les petits soupers, les *Petites maisons*, et toutes les autres menues galanteries, dont je regrette fort la désuétude, s'il faut te parler vrai.

— Nous avons mieux que cela; nous

avons les *intrigues-passions*, et pour petite maison toute la société....

— Mauvais sujet.

— A quelques exceptions près, si tu veux; ne chicane pas sur les mots.

— Soit, je ne te nommerai pas mauvais sujet; aimes-tu mieux que je t'appelle fat?

— Peut-être.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, monsieur le futur mari, préférez-vous la qualification de fat à celle de mauvais sujet?

— Pourquoi? mon cher Vareuil. L'une est une arme, l'autre frise de près la flétrissure. Allons, descends avec moi, tu as ton cabriolet, tu me jetteras chez la future vicomtesse de Baudrimont, que je cherche

à *dégeler* par toute l'amabilité de ma conversation ; puis trouve-toi ce soir à l'Opéra, nous souperons ensemble et nous boirons à ma prochaine réforme.

LUNE DE MIEL.

Mais si tu ne crois plus en cet amour, s'il ne te donne plus le bonheur qu'il te donnait autrefois ; s'il n'est plus ta consolation et ton espérance; si, au lieu d'y trouver la félicité et le repos, tu n'y trouves plus que craintes, inquiétudes et douleurs, ô alors la mission est manquée, son but manqué aussi, et il n'y a plus pour moi de bonheur possible.

*****

XIV.

Aussitôt après la célébration de leur mariage, le vicomte de Baudrimont et Marie de Verdun partirent pour le château de Logeré, charmante habitation qu'ils possédaient sur les bords de la Loire.

Pendant près de deux mois ils furent absents, et cette absence fut trouvée de bon goût et de bonne compagnie.

L'attrait d'un attachement pur, l'amour virginal dont il s'emparait dans le cœur de sa jeune femme, toutes les séductions d'une naïve ignorance confiée à sa garde, remise aux caprices de ses volontés de roué, retinrent le vicomte de Baudrimont au château de Logeré plus longtemps qu'il ne l'avait d'abord pensé. Incapable de considérer dans le mariage un lien plus auguste et plus saint que les liaisons passagères entre lesquelles sa vie avait été partagée, il s'occupa peu de découvrir les qualités morales de Marie de Verdun; il ne chercha nullement à éveiller en elle une de ces profondes sympathies sur lesquelles sont fondées les affections profondes et indissolubles. En un mot, il ne s'adressa point au cœur, mais il s'adressa aux sens.

Il sollicita de la jeune fille, que l'on avait jetée en voiture à ses côtés comme un

ballot de son bagage de voyageur, toutes les puissantes voluptés que l'amour le plus grand ou le libertinage le plus raffiné peuvent seuls comprendre. Il ne les sollicita point par les semblants d'une passion qu'il n'éprouvait pas, par un amour dont il ne voulait point enchaîner ses jours à venir.

Il s'empara de sa femme, de l'innocente créature qu'aucun souffle des passions du monde n'avait encore terni, comme il aurait pu prendre possession d'une danseuse d'opéra, marchandée, payée et livrée. Et l'espèce d'effroi, le sentiment répulsif que la revendication de ses droits de mari inspirèrent d'abord à Marie de Verdun, furent autant d'aiguillons puissants, d'excitations ardentes, qu'il compta comme de réels bonheurs.

Il voulait tenir la promesse qu'il avait

faite à son ami de Vareuil ; il voulait se libérer à jamais, se dégager, par la satiété, de la possibilité de séductions futures. Pendant deux mois il s'enivra des épuisantes voluptés de l'amour physique.

Pendant deux mois il se rassasia de l'attrait d'une nouveauté dont il ne voulait pas comprendre l'importance pour son avenir.

Le séjour que les deux époux firent au château de Logeré eut lieu pendant les beaux jours du printemps et les premières semaines de l'été ; une chaleur accablante régna pour ainsi dire sans interruption ; aucun souffle d'air ne remuait les branches et les feuilles des arbres, tant que le soleil demeurait sur l'horizon ; mais le soir venu, une brise rafraîchissante se levait et portait avec ses tièdes haleines une sorte d'agitation voluptueuse dans les veines.

Chaque soir Charles de Baudrimont et Marie faisaient dans le parc du château de longues promenades, et quelquefois ils les prolongeaient en se confiant, sur la Loire, aux voiles d'une légère embarcation. Puis ils rentraient de bonne heure, ne recevaient personne, ne faisaient aucunes visites et se cloîtraient loin de toute curiosité, dans la mystérieuse solitude de leur chambre nuptiale.

Agitée et tout à la fois abattue par ces fougueux emportements d'une tendresse qui l'avait surprise de tant de révélations inattendues, Marie avait pour ainsi dire perdu la faculté de penser et de réfléchir; les jours s'écoulaient pour elle comme s'ils se fussent passés dans l'enivrement prolongé et oppressant d'un songe. En présence de cet amour de son mari, si exalté dans son expression, elle se reprochait de se sentir

plus froide que lui, de ne point éprouver au même degré ces sensations brûlantes qui semblaient le dévorer.

Quelquefois en son cœur se réveillait, comme un écho douloureux du passé, le souvenir du premier compagnon de sa vie, de Georges de Minville; alors, malgré elle, tout ce passé s'éclairait de son expérience récente, elle comprenait que les sentiments confus qui s'étaient agités en son âme étaient les premières atteintes d'un amour vrai, profond, plein de dévouement et de tendresse, que l'amour de son mari ne pouvait exciter en elle.

Ce souvenir restait pour cette nouvelle épouse un regret et un remords; elle pleurait le bonheur perdu, dont elle entrevoyait actuellement tout le charme; puis, par un religieux sentiment de ses devoirs,

elle imposait silence à ses plaintes et à ses regrets, et tâchait de réchauffer les tendresses de son cœur à l'affection que lui montrait son mari.

Pour étouffer en elle les pensées qu'elle sentait s'y élever comme de puissantes séductions, elle faisait taire les répugnances que, naïve jeune femme, elle éprouvait encore à se livrer aux voluptueux désirs de Charles de Baudrimont; dans sa volonté vertueuse de demeurer fidèle à la foi qu'elle avait jurée devant l'autel, elle forçait son cœur à plus de tendresse expressive, elle cherchait à prêter à ses sens des voluptés qu'ils ne ressentaient pas.

Marie de Verdun croyait à l'amour vrai, à l'amour passionné de son mari : aussi s'accusait-elle de froideur; et, moitié par volonté d'accomplir ses devoirs, moitié par entraînement, finit-elle par éprouver pour lui

une sorte d'attachement doux et tendre, qu'elle espéra devoir se changer en amour véritable.

Le jour où elle se rendit compte de cette transformation, le jour où elle crut voir poindre l'aurore de ce qu'elle prit pour un amour naissant, son cœur éprouva une joie chrétienne et un regret coupable qui se combattirent dans son esprit.

Mais les heures de l'illusion s'enfuyaient rapidement; mais cette grande lune de miel qu'elle avait subie s'abaissait peu à peu vers l'horizon, et les véritables sentiments, le caractère positif de Charles de Baudrimont, allaient bientôt se montrer tels qu'ils étaient en effet.

Comme il l'avait prévu, la satiété remplaçait promptement en lui les instincts sensuels que la possession d'une femme jeune

et belle avait fait naître; l'ennui gagnait cette âme, morte aux jouissances morales, énervée par l'excitation de toute une vie de plaisirs grossiers, de satisfactions physiques.

Déjà, dans leurs promenades, il ne trouvait plus un mot à adresser à sa jeune compagne; il ne sut même pas lui cacher ce que le tête-à-tête, qu'il avait paru tant souhaiter, commençait à avoir de pénible et de mortel pour lui. La douceur de Marie lui paraissait d'une fatigante monotonie : des paroles brusques sortaient de sa bouche. Enfin, il en était arrivé à ce point, qu'il eût rompu avec la pauvre Marie de Verdun, qu'il l'eût chassée, repoussée loin de lui comme un vase dont tous les parfums se sont évaporés, si, au lieu d'être sa femme, elle n'eût été que sa maîtresse.

Il lui tardait de revenir vers Paris, d'es-

sayer l'indépendance de sa nouvelle position, de jouir de la fortune qu'il venait d'acquérir par son mariage au milieu de ses anciens compagnons de jeunesse, parmi la noble élite des roués, dont il entrevoyait les folles joies comme les seules vérités heureuses de l'existence.

« Mon cher ami, mandait-il au marquis » de Vareuil, enfin, grâce à Dieu, je suis » guéri des fadeurs de la lune de miel, la » vertu des mœurs patriarchales ne me va » pas du tout. Madame de Baudrimont est » une charmante et bonne petite femme; » mais que veux-tu, elle est trop char- » mante et trop bonne, toujours de la même » façon; elle a une douceur affadissante, » une volonté trop souple aux désirs de la » mienne, un amour trop ponctuel.... En- » fin, mon cher, elle a trop de qualités pour » moi; ma vie, depuis deux mois, ressemble

» à ces belles allées droites du parc de ton
» grand-père, uniformes depuis le premier
» arbre jusqu'au dernier, râtissées et pei-
» gnées de telle façon, que les petits cailloux
» de leur sable se trouvent alignés comme
» des soldats d'infanterie.

» Tu dois comprendre l'ennui dont est
» accablé ton ami infortuné, plains-le ; ce-
» pendant, ne t'afflige pas trop, dans peu
» de jours j'espère être près de toi et se-
» couer les pleureuses de mon mariage
» comme un autre secouerait les pleureuses
» de son veuvage. Madame de Baudrimont
» et moi nous occuperons l'hôtel du mar-
» quis de Polvil, notre cher oncle, et
» comme il me réclame sa chère nièce dans
» chacune des lettres qu'il nous écrit, je
» compte beaucoup sur son égoïsme de vieux
» garçon pour accaparer ma femme aus-
» sitôt que nous serons arrivés.

» J'ai cru un moment que je me laisserais
» charmer et conquérir par les grâces en-
» fantines et l'ignorance pudique de ma-
» dame de Baudrimont; je me voyais trans-
» formé en *bon* mari, cousu pour jamais
» aux robes de sa femme; enfin, j'étais au
» moment de me rayer de la liste des vi-
» veurs. Quinze jours se sont passés, et
» comme j'avais beau m'ingénier, je me
» trouvais toujours en face des mêmes grâ-
» ces enfantines, de la même ignorance
» pudique; le charme s'est rompu, je suis
» ressuscité pour le monde. Une femme,
» mon cher ami, est un livre que l'on sait
» bientôt par cœur, et pourquoi donc ont
» été inventées les bibliothèques? Adieu,
» dans peu de jours nous causerons de tout
» cela et nous arrangerons notre vie fu-
» ture. »

Marie s'étonna d'abord profondément du

changement survenu dans les manières de M. de Baudrimont, elle chercha si ce n'était point à elle que devait être attribuée la froideur avec laquelle il la traitait depuis quelques jours; elle se soumit à un examen de conscience long et minutieux, et ne pouvant découvrir la cause de ce subit changement, elle étudia avec plus d'attention le caractère de l'homme qui lui avait été donné pour époux.

Peu à peu elle lut dans son cœur, elle le sonda avec une inquiétude pleine d'angoisses, rejeta vingt fois la sonde plus avant, dans l'espoir toujours déçu que chaque expérience nouvelle viendrait détruire les expériences antérieures. Quand la vérité s'offrit enfin à ses yeux, imposante, irréfragable et cruelle, elle voulut douter encore; mais le doute n'était plus possible; alors son cœur se serra et connut les tortures amères qui

vieillissent en peu de mois les existences les plus jeunes.

Marie comprit avec une sorte de honte qu'elle n'avait été qu'une distraction de plus parmi toutes les distractions du vicomte de Baudrimont, elle rougit jusqu'au fond de l'âme des preuves de tendresse qu'elle avait prodiguées à l'ignoble *amour* de son mari, et dans l'amertume de ses pensées elle se dit :

» Mon Dieu, il m'a considérée comme » une femme de mauvaise vie et non » comme la compagne de sa vie. »

La révolution qui s'opéra dans ses idées fut une des plus cruelles déceptions de sa vie; pour la première fois peut-être elle crut au mal, et elle creusa son infortune de tout le pouvoir de son imagination, elle se complut à se détailler une à une toutes les misères

de la situation qui lui était faite, et du fond de sa poitrine sortit un cri d'angoisses, une prière ardente à Dieu pour lui demander le secours de sa force dans les épreuves qui lui seraient destinées.

Car, dès qu'elle eut reconnu que l'affection qu'elle portait à Georges de Minville était un amour inavoué dont la puissance se révéla en même temps à son cœur, elle conçut qu'il lui faudrait se faire un rempart contre cette passion, de l'amour de son mari; elle comprit qu'il faudrait aussi qu'elle s'imposât à elle-même la réciprocité de cet amour conjugal, pour opposer une barrière au penchant vers lequel elle ne se sentait que trop entraînée.

Qui donc la défendra maintenant, si Georges vient à se rencontrer en son chemin; qui la sauvera, quel lien sera assez fort pour l'enchaîner?

La tendresse de son mari s'est éteinte avant que la sienne soit née complétement; cet amour des sens, qu'il lui a prodigué pendant les heures fugitives de leur lune de miel, a passé comme ces vents d'orage brûlants et desséchants, qui fanent de leurs haleines les verts ombrages des bois, les brillantes fleurs des parterres.

Un homme a dénoué sa ceinture virginale, a éparpillé les fleurs de sa blanche couronne, et cet homme n'avait que des désirs, et cet homme ne considérait dans le mariage qu'une débauche d'un attrait plus piquant, qu'une sorte de viol sous la protection de la loi.

Et les désirs de cet homme rassasiés, il a laissé son nom à la femme que le mariage avait mise en son pouvoir; mais son affection, mais la protection sainte de sa ten-

dresse, mais la surveillance d'une honorable jalousie.

Cette femme n'a rien trouvé qui pût lui servir de bouclier dans les combats que le monde lui réservait.

Abandonnée de tout intérêt humain, sans amie, réduite à elle-même comme un pauvre naufragé sur une côte déserte, elle a levé son regard vers le ciel, et, dans l'ardeur de sa foi, elle a dit, en versant des pleurs et parmi les sanglots que sa poitrine ne pouvait plus contenir :

« Notre père, qui êtes aux cieux, ne nous » induisez pas à la tentation. »

AMITIÉ.

Qu'un ami véritable est une douce chose,
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

LA FONTAINE.

XV.

Depuis trois mois la jeune comtesse de Baudrimont était de retour à Paris, elle avait repris sa vie presque solitaire dans l'hôtel de son oncle; la cour n'était point encore revenue de Saint-Cloud, et le marquis de Polvil partageait son temps entre la *résidence* d'été et son habitation de Paris.

Ces voyages continuels, ces déplace-

ments à intervalles si rapprochés, l'empêchèrent de s'apercevoir du froid qui régnait dans le nouveau ménage; d'ailleurs les apparences, cette première des vertus, que le monde exige avant toutes les autres, étaient encore conservées, il n'y avait point de malheur patent, de plaie flagrante, tout était donc pour le mieux aux yeux de la société, qui ne voulant juger que l'extérieur ne s'occupe des vices, pour les blâmer, que lorsqu'ils sont parvenus à l'état d'éruption cutanée.

Le vicomte de Baudrimont rencontrait sa femme aux heures des repas, et quelquefois au bois de Boulogne, quand il leur arrivait de se croiser dans leur promenade. Cependant, malgré tout ce froid, malgré cette séparation volontaire, il avait repris en lui parlant, et dans toute sa conduite envers elle, un ton de bonne compa-

gnie, une affabilité de manières, une égalité d'humeur, qui ressemblaient presque à de l'affection intime, qui singeaient au premier moment les soins les plus attentifs.

Avec une apparence de générosité et de noble confiance, il avait expliqué à la pauvre Marie de Verdun, dont le cœur s'était ouvert à la défiance et à l'observation, qu'il prétendait lui laisser liberté entière dans sa conduite, dans sa manière de vivre et dans l'emploi de son temps.

—Ma chère Marie, lui avait-il dit un matin qu'il la suivit dans son boudoir après le déjeuner, ma chère Marie, un mariage n'est ni une liaison passagère ni le résultat d'une folle passion, craintive parce qu'elle a été imprévoyante; le mariage doit être considéré plus sérieusement et plus largement, il peut être le bonheur de la vie, il

peut en être le malheur, suivant la manière dont on le conçoit.

En vous épousant, Marie, j'ai remis à la garde de votre loyauté mon honneur, et la tranquillité de mon intérieur, et la paix de mes jours. Vous êtes maîtresse de tout conserver ou de tout détruire, mais je ne comprendrais jamais, ni la surveillance, ni les inquiètes jalousies, ni l'inquisition, dont trop de gens se font des auxiliaires matrimoniaux toujours inutiles; je vous laisse libre, entièrement libre, me confiant à vous, à votre délicatesse, aimant mieux être trompé, si, ce que je ne crois pas, cela devait arriver; aimant mieux, dis-je, être trompé dans ma confiance que de vous flétrir chaque jour par une défiance dont vous pourriez avoir le droit d'être blessée; ne me répondez rien, ma chère Marie, j'ai voulu que ceci fût entendu entre nous; réfléchissez-y, et je vous laisse.

En finissant ces mots, le vicomte de Baudrimont serra la main de sa femme, écarta les bandeaux de cheveux qui couvraient son front, l'embrassa, et sortit très-content de son discours et de l'effet qu'il pensait avoir produit.

Mais toute cette phraséologie, si bien arrangée pour l'effet qu'il avait médité, laissa la jeune femme, à laquelle elle était adressée, dans un état de froideur et de calme plein d'amertume, qu'il n'aurait certes pas attendu de sa part.

Marie avait lu jusqu'au fond du cœur de son époux, elle y avait surpris le secret de sa pensée, la cause de sa générosité, de son orgueilleuse confiance, et une sorte de mépris douloureux s'était emparé de son âme.

En apportant cette *charte* d'une préten-

due liberté, le vicomte de Baudrimont disait clairement : Cette liberté que je vous offre, c'est mon émancipation que je réclame, c'est l'indépendance complète de tous liens que j'établis à mon profit. C'est une manière détournée de prononcer : Je ne vous aime plus, et je reprends l'amour de mon cœur, si toutefois il vous fut jamais confié.

Car, le jour où la jalousie disparaît de l'amour, c'en est fait de cette passion, elle parcourt à grands pas l'échelle de la décroissance. Le jour où la jalousie disparaît d'une passion, d'un sentiment humain, cette passion, ce sentiment, sont morts, leur froid cadavre survit seul.

Ainsi donc Marie voyait disparaître autour d'elle toutes les protections dont elle sentait le besoin impérieux; à peine à l'aurore de sa vie de femme, elle se voyait

abandonnée à elle-même, elle se trouvait réduite à ses propres forces de résistance contre les secrètes passions qui bruissaient au fond de son cœur, qui s'agitaient en son âme, souvenirs du passé, menaces de l'avenir. Replongée dans la solitude de ses impressions, elle ne percevait de toute cette agitation que lui avait apportée son mariage que la misère d'un lien dénué d'appui moral, dépouillé du charme d'une intimité qui lui aurait prêté la force des douces habitudes d'un amour auquel elle aurait voulu s'essayer.

Vertueuse par la volonté, Marie cherchait en vain à se raffermir contre les tentations, que chaque pas de sa carrière tendait à rendre plus dangereuses; elle entendait avec effroi monter vers elle les enivrements d'une passion coupable, à laquelle seule il manquait en cet instant la

voix des aveux, et dans ses pudiques appréhensions elle se demandait compte de ce qui lui resterait de force le jour où cette voix, dont elle écoutait malgré elle les murmures lointains, viendrait jeter en son oreille les mots redoutés d'amour et de bonheur.

Se dévouer à un sentiment que l'on fait éprouver, quelque peu partagé qu'il soit, lui paraissait un martyre possible; mais se dévouer à ce qui n'existait pas, sacrifier les plus ineffables jouissances de sa vie à l'égoïsme froid et calculé de l'indifférence, était une tâche non-seulement au-dessus de son pouvoir, mais encore, elle le craignait, au-dessus de sa constante volonté.

Parmi le petit nombre d'hommes que leur position et leur considération personnelle avaient fait admettre chez la vi-

comtesse de Baudrimont, celui de tous dont elle préférait la conversation et la société habituelle, était le prince de Fiennes.

Ce n'était plus un jeune homme, et ce n'était pas un vieillard; en acquérant la raison de l'âge mûr et celle de l'expérience des choses et des hommes, il avait su conserver cette générosité, cette verdeur de sensations qui n'appartiennent ordinairement qu'à la jeunesse : la maturité de son jugement, l'intelligence spirituelle de sa conversation, la profonde probité de sa vie politique, le rang élevé qu'il occupait dans le monde, l'avaient revêtu d'une autorité non contestée sur la société du faubourg Saint-Germain. Son approbation ou son improbation étaient comptées pour beaucoup; et, quoiqu'il fût d'une bonté parfaite, personne n'aurait voulu se trou-

ver sur quoi que ce soit en désaccord avec lui.

Doué d'un esprit fin et profondément observateur, il avait deviné, en perçant la menteuse enveloppe des apparences, quelle devait être la suite inévitable du mariage de Marie de Verdun. Le vicomte de Baudrimont lui était connu depuis longtemps, et, quelque masque de sagesse qu'il eût revêtu depuis deux ans, le prince de Fiennes n'avait pas été dupe de cette comédie, dont le but était enfin atteint.

Pendant ses premières visites chez la vicomtesse de Baudrimont, le prince de Fiennes étudia dans les moindres détails le caractère de cette jeune mariée; il voulut connaître l'étendue de son esprit, la portée de son intelligence; il chercha aussi à sonder ce que son cœur en-

fermait de vertus et de qualités; puis, quand cet examen moral fut terminé, il se sentit pris d'une grande compassion pour les destinées d'une femme si jeune, lancée sur la voie du malheur.

La voyant dénuée de tout soutien, privée de cet entourage consolateur, d'une famille qui sût compatir à ses peines, aux secrètes misères de son âme, en leur prodiguant le baume adoucissant des amitiés sincères, des cordiales sympathies; le prince de Fiennes éprouva pour elle un mélange d'intérêt paternel et d'affection sainte, qui l'enchaînèrent pour ainsi dire à la destinée de cette femme abandonnée qu'il voulut adopter comme un enfant malheureux.

Sans qu'aucun mot de confidences eût été échangé entre Marie et le prince de Fiennes, tous deux avaient senti qu'ils se com-

prenaient, et que lorsque l'occasion se présenterait, qu'au moment où un premier malheur viendrait les mettre à l'épreuve, ils ne manqueraient ni l'un ni l'autre à ce qu'ils étaient en droit d'attendre de leurs espérances.

Par un sentiment de délicatesse, jamais le prince de Fiennes n'avait interrogé Marie de Verdun sur ses jeunes années; jamais il n'avait cherché à pénétrer les mystères que le passé pouvait contenir; il ne voulait rien devoir d'une confiance à laquelle il espérait parvenir, ni à l'indiscrétion, ni aux ruses d'une curiosité peu généreuse.

Presque tous les jours, il se rendait à l'hôtel de Polvil et ses visites finirent par être une habitude agréable dont Marie ressentit l'heureuse influence, sa solitude se

trouva peuplée ; il lui sembla qu'une force bienfaisante et auxiliaire lui arrivait ; qu'enfin elle trouvait toute une famille dans cette affection imprévue.

Le caractère du prince de Fiennes était tellement connu, la loyauté de sa conduite était pour ainsi dire tellement proverbiale, qu'il ne vint dans la pensée de personne qu'une liaison plus intime qu'une simple amitié existât entre lui et la vicomtesse de Baudrimont.

Il ne compromettrait point ainsi à plaisir, par une assiduité vraiment extraordinaire, la femme qu'il aimerait ; disaient les langues les plus habituées à la médisance.

Le comte de Balandry, seul au milieu de ce silence de la calomnie, ne voulut pas paraître croire à une liaison sans criminalité ;

chaque fois qu'il était question devant lui, soit du prince de Fiennes, soit de la vicomtesse de Baudrimont, il jetait en manière de plaisanterie, à travers la conversation, le sarcasme d'un doute sur la nature de leurs relations.

Un soir, chez la duchesse de Chalux, le prince de Fiennes se fit annoncer au milieu d'une causerie de femmes, à laquelle M. de Balandry prenait part.

—Venez donc, dit ce dernier au prince de Fiennes, rassurer ces dames sur la charmante vicomtesse de Baudrimont. Depuis huit jours qu'elle n'a paru dans le monde, on commence à se demander si elle est morte, enlevée ou disparue; vous, prince, qui seul la voyez, l'accaparez, pouvez nous rassurer complétement.

Le prince de Fiennes comprit la mau-

vaise intention qui avait dicté les paroles de M. de Balandry, et il comprit aussi qu'il fallait, en cet instant même, tuer pour toujours la médisance et les sots propos dont il entrevoyait les premières attaques.

— Je quitte à l'instant madame de Baudrimont, répondit-il avec un admirable sang-froid et une noble aisance, elle est un peu enrhumée et craint de sortir ; mais elle n'a nullement l'envie de mourir, veut tout aussi peu disparaître, et j'ignore qui serait assez hardiment fat pour compter sur le succès d'un enlèvement. Quant à cette accusation d'accaparement que me fait subir M. de Balandry, je désirerais pouvoir l'accepter, car, je l'avouerai, j'aime beaucoup madame de Baudrimont, mais elle n'est pas de ces femmes que l'on accapare, quelque bonne envie que l'on en ait.

— N'êtes-vous pas dans son intimité la plus.....

M. de Balandry eut l'air de chercher l'épithète convenable; alors le prince de Fiennes se tourna de son côté, et, le regardant en face, il ajouta toujours sur le même ton calme, quoique l'impertinente importunité de M. de Balandry l'eût vivement contrarié :

— Je suis, je l'espère, l'un de ses dévoués amis, monsieur de Balandry, et je tiens ce titre à grand honneur. Madame de Baudrimont a en elle tout ce qu'il faut pour acquérir les meilleures amitiés, comme elle a également tout ce qui interdit la plus légère pensée d'une intimité plus..... Quelle épithète avez-vous trouvée, monsieur?

M. de Balandry tourna la conversation

et la difficulté avec son adresse ordinaire; mais s'il se promit de ne plus s'attaquer hautement à la vicomtesse de Baudrimont, que l'amitié du comte de Fiennes couvrait d'une protection devant laquelle le monde devait sentir fléchir et reculer la légèreté de ses jugements; il prit cependant avec lui-même l'engagement de suivre avec attention la destinée de cette nouvelle habitante du grand monde, et de découvrir tôt ou tard le défaut de son armure.

Patience, se dit-il, si le moment n'est pas encore venu, c'est que Satanas ne s'est pas encore présenté; mais il est quelque part tout proche d'elle, et il viendra, car toute femme a son jour de séduction, et..... combien en trouvons-nous..... qui résistent?

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER.

Introduction. i

Chapitre Ier. Versailles. 1

— II. Un anniversaire. 31

— III. Premier bonheur, premiers chagrins. 53

— IV. Une promenade le soir. . . . 75

— V. Rêveries. 97

— VI. Marche du temps. 113

— VII. La mort. 141

— VIII. Le départ. 159

— IX. Entrée dans le monde. 185

— X. Affectations. 207

— XI. Protocoles. 231

— XII. Confidence inattendue. . . . 249

— XIII. Vanités. 269

— XIV. Lune de miel. 289

— XV. Amitié. 309

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Paris. — Imprimerie de FAIN, rue Racine, 4.